

RECHERCHES

SUR

L'HYPOCONDRIE.

RECHERCHES
HISTORIQUES ET MEDICALES
SUR
L'HYPOCONDRIE,

ISOLÉE, par l'observation et l'analyse, de l'hystérie et de la mélancolie;

PAR LE C. LOUYER-VILLERMAY,

Médecin, membre de la Société médicale d'émulation, et de celle d'Instruction médicale.

Il y a des affaires et des maladies que les remèdes aigrissent en certain temps, et la grande habileté consiste à connoître quand il est dangereux d'en user.

Réflexion morale de la ROCHEFOUCAULT, 296.

A PARIS,

Chez MÉQUIGNON, Libraire, rue de l'Ecole de Médecine, n° 3, vis-à-vis la rue Hautefeuille.

AN X — 1802.

A MON FRÈRE

L. A. A. LOUYER-VILLERMAY,

L'AMITIE RECONNOISSANTE,

J. B. LOUYER-VILLERMAY.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

En traitant de cette maladie, je me suis proposé pour but principal, de rallier l'opinion trop incertaine des médecins sur l'idée précise que l'on doit se former de l'hypocondrie. Il seroit sans doute à desirer que l'histoire d'une maladie qui frappe particulièrement sur la classe la plus estimable de la société, fût présentée sous un aspect propre à intéresser les littérateurs et les médecins philosophes, sous le rapport physique et sous le rapport moral; mais je suis loin d'espérer remplir cette tâche: il n'est donné qu'à un petit nombre d'auteurs de s'en acquitter avec le talent qu'a déployé le citoyen Roussel, dans son Systême de la Femme, et l'auteur de la Nosographie dans son savant Traité de la Manie.

Malgré les travaux de quelques modernes, l'histoire de cette maladie étoit encore incomplète, et réclamoit des recherches ultérieures physiques et morales.

Le choc de leurs discussions souvent polémiques à éclairci l'important objet que je vais examiner, et la fréquence extrême de cette maladie permet aujourd'hui d'en approfondir d'une manière plus exacte les causes véritables, et d'en assigner avec précision les caractères principaux.

La diversité d'opinions sur l'empire des forces vitales, en a fait mieux ressortir et apprécier l'influence sur l'organisation de l'homme, et l'examen de la constitution physique nous a conduit insensiblement à l'examen du moral; c'est alors que les effets des passions sur les fonctions de l'organisme animal, sont devenus l'objet de considérations solides et appuyées sur l'observation qui a pris la place des théories spécieuses.

Des auteurs, en étudiant l'influence des passions sur l'organisation de l'homme, ont observé que les affections gaies sembloient agir plus spécialement sur les viscères contenus dans la poitrine, tandis que l'impression des passions tristes, comme le chagrin, l'ennui, la crainte, étoit presque toujours déterminée sur les organes abdominaux. On peut ajouter à cette remarque une considération générale sur l'espèce de réaction exercée par plusieurs maladies sur le moral des individus qui en sont frappés.

Dans les affections chroniques de la poitrine, le danger est souvent voilé, et les malades semblent l'ignorer, tandis que dans celles de l'abdomen, l'abattement et le désespoir sont les caractères qui signalent l'influence de ces maladies sur le moral.

Si nous examinons en particulier les maladies de ces deux grandes cavités, nous verrons dans

les bossus un esprit précoce et une gaîté mordante (1). Tout le monde sait que les personnes affectées de phthysie pulmonaire, conservent longtemps l'espérance, et qu'elles forment jusque sur les bords de leur tombe les projets les plus séduisans pour leur imagination. L'on voit aussi chez des hommes affectés de maladies organiques du cœur, une disposition morale analogue.

Arétée a également observé que dans le crachement de sang qui vient du poumon, et qui est le plus dangereux, les malades espèrent toujours, même lorsqu'ils sont le plus près de la mort, tandis que les passions inséparables du vomissement de sang, de l'hystérie et de toutes les maladies organiques de l'abdomen, sont la tristesse et l'inquiétude.

Dans les hommes hypocondriaques ou mélancoliques, les idées les plus sombres, le découragement, le désespoir, se réunissent pour rendre leur existence misérable.

Enfin chez les individus qui portent des hernies, on a remarqué une morosité et une irascibilité qui leur a fait donner le nom de *hargneux*.

---

(1) Le Rachitisme, il est vrai, est plutôt alors une déformation qu'une maladie.

ERRATA.

PAGE 24, ligne 13, des trangulation, *lisez* de strangulation.

60, ligne 2, lucide, *lis.* luride.

83, lig. 20, Philosophicæ, *lis.* plilosophiæ.

123, lig. 7, en but, *lis.* en butte.

129, lig. 10, évidence, *lis.* identité.

DISSERTATION

SUR

L'HYPOCONDRIE.

SECTION PREMIÈRE.

Esquisse historique de l'Hypocondrie (1).

L'HISTOIRE chronologique de cette maladie, tracée d'une manière succincte, suffira pour nous faire connoître la versatilité des auteurs anciens, dans l'idée qu'ils se formoient des caractères propres à distinguer l'hypocondrie, et dans les divers traitemens qu'ils lui ont opposés depuis les premières phases de la science médicale; elle nous représentera aussi les progrès de l'esprit humain dans cette partie intéressante de l'histoire naturelle.

Cette maladie fut sans doute moins fréquente et moins prononcée dans ces temps où la dépravation

(1) Hypocondrie d'υπο sous, χονδρος cartilage.

de l'espèce humaine étoit elle-même moins avancée, et où l'influence des sociétés n'étoit encore que peu sensible. Cependant elle fut connue dès le berceau de la médecine; et *Hippocrate*, dont tous les ouvrages sont autant d'élans vers la vérité, nous en donne une description exacte, mais incomplète, sous le nom de *Morbus ressicatorius* ou *αυαντης* (1). Voici les caractères qu'il lui reconnoît : Borborygmes, hocquet, douleur vers l'estomac, vomissemens de bile, de salive, de mucosités, légère rémission après le vomissement, pesanteur et foiblesse des extrémités inférieures, constipation habituelle, chaleurs et rougeurs après le repas, mal de tête, douleurs vagues dans les membres, débilité générale, perte de l'embonpoint. Il distingue très-bien l'hystérie, qu'il décrit sous le titre de *ἡ πνιξ ὑςερικη*, *suffocation hystérique;* mais le caractère qu'il assigne à la mélancolie convient également à l'hypocondrie, ce qui nous prouve qu'Hippocrate a senti la nécessité d'une distinction entre ces deux maladies, sans l'avoir réellement établie.

Celse (2) traite de l'hystérie dans le chapitre de *vulvæ morbo;* il donne à la mélancolie les mêmes

---

(1) Voyez Hipp. Cor. de morbis, lib. II, sec. V, ouvrage publié sous le nom d'Hippocrate.

(2) De medicinâ, lib. I.

caractères qu'Hippocrate, *metus et tristitia*, la crainte et la tristesse, et paroît la confondre avec l'hypocondrie.

Galien (1) observe qu'une tristesse mélancolique et les symptômes qui simulent le vomissement, accompagnent les affections hypocondriaques, que la rate est souvent affectée, et que cette maladie se présente sous des formes variées.

Quand les symptômes qui indiquent la lésion des organes digestifs présentent peu d'intensité, et quand le malade s'abandonne à la crainte et à la tristesse, il se prononce pour la mélancolie; il partage l'erreur d'Hippocrate, mais n'en partage pas la sage retenue : c'est sur-tout en parlant de ces maladies, qu'il se fait remarquer par une minutieuse subtilité. Il admet l'existence de l'atrabile, et la fait voyager à son gré, obscurcir le siége de l'ame, et déterminer par sa couleur noire, les craintes et les idées sombres des mélancoliques.

La description de l'hystérie, par *Aretée*, offre beaucoup d'exactitude, et la définition qu'il a donnée de la mélancolie (2), a servi de type aux Nosographes les plus judicieux, pour caractériser la mé-

---

(1) Galenus, de locis affectis; lib. III.

(2) Aret. Cappad. de melancholiâ, cap. V, &c.

lancolie ; c'est lui qui le premier assigna, pour caractère principal de cette maladie, un délire exclusif, sans mouvement fébrile : *melancholia est animi angor in unâ cogitatione defixus atque inhærens absque febre.* Il fait sentir le rapport qui existe entre la mélancolie et la manie ; il rapporte un passage d'Homère, qui nous représente plutôt l'image d'un homme en fureur, que d'un homme affecté de mélancolie :

Inter hos autem surrexit heros Atrides late imperans Agamemnon tristis : furore autem valde præcordia atra circum oppleta erant : ejusque oculi igni fulgenti similes erant.

Les uns, dit-il, s'affligent, se désespèrent sans raison, et sans qu'on puisse indiquer la cause première de leur mélancolie ; ils sont irascibles, dorment peu, se réveillent en sursaut, et s'abandonnent à la frayeur ; ils prennent les hommes en aversion, recherchent la solitude, détestent leur existence et desirent la mort : plusieurs, privés des facultés intellectuelles et de toute rélation extérieure, tombent dans l'idiotisme. Bientôt dépérissement, teint livide, verdâtre, voracité, insomnie, constipation habituelle, flatuosités, borborygmes, rots fétides, vomissemens muqueux, quelquefois bilieux acerbes. Il rapporte l'observation d'un jeune homme qui, passionné pour une jeune personne, devint bientôt mélancolique ou hypocondria-

que (1), et ne retira aucun avantage de tous les traitemens qui lui furent administrés. Au bout de quelque temps il obtint la jeune personne qu'il aimoit, et recouvra bientôt la santé.

En appliquant l'analyse à cette description, on reconnoît dans cette série de symptômes, les caractères propres à trois maladies différentes, mais analogues. On ne peut en effet disconvenir que l'hypocondrie, la mélancolie et la manie n'y soient confondues.

Rendons cependant justice au génie d'*Aretée*, dont l'autorité peut balancer celle d'*Hippocrate*; observateur exact des faits, comme lui il nous les a rapportés avec précision, sans entraver leur exposition par de futiles hypothèses.

L'opinion d'*Aëtius* (2) est conforme à celle de *Galien* sous plusieurs rapports, et comme ce dernier, il fait jouer à l'atrabile un rôle très actif; erreur qu'il étoit bien facile de partager, à une époque où l'anatomie étoit encore dans la plus grande obscurité. Il définit l'hypocondrie, qu'il appelle mé-

---

(1) Presque tous les auteurs ont confondu l'hypocondrie et la mélancolie; c'est pourquoi nous serons souvent obligés de remplacer le mot mélancolie par celui d'hypocondrie, et l'expression de mélancolique par celle d'hypocondriaque.

(2) Aëtius melancholicorum affectus et curatio.

lancolie hypocondriaque ; il la considère comme formant une espèce de la mélancolie ; mais les caractères qui, selon lui, constituent la mélancolie, appartiennent plus spécialement à l'hypocondrie. L'estomac, le diaphragme, le cœur, et en dernier lieu le cerveau, sont les organes qui jouent le rôle le plus important dans cette maladie.

Les causes les plus fréquentes sont le chagrin, les travaux du cabinet et le dérangement des évacuations menstruelles ou hémorroïdales. *Aëtius* est, jusqu'ici, l'auteur qui a le mieux assigné les causes de la maladie.

Il conseille dans tous les cas la saignée, les bains, les purgatifs ; il termine les principes du traitement par un conseil, dont l'exécution trop répétée est une cause fréquente de l'hypocondrie.

Melancholicis coire maximum prœsidium est.

Le chapitre intitulé : *De melancoliâ*, est celui où *Cœlius Aurelianus* (1) traite de l'hypocondrie ; il ne nous offre point les causes ordinaires et véritables de la maladie, mais il nous en présente une description vive et animée.

Au moral, taciturnité, air rêveur et hargneux, amour de la solitude, desirs et craintes de la mort, quelquefois des plaintes ou une gaîté non motivée ;

---

(1) Cœlii Aureliani opera ; caput de melancholiâ.

au physique, gêne dans la respiration, gonflement dans la région précordiale, sur-tout après le repas, froid des extrémités ou sueur légère, douleur à l'estomac se propageant jusqu'aux épaules; maux de tête fréquens, couleur verte luride ou noirâtre de la face, dépérissement, débilité, trouble marqué dans les fonctions digestives, rots fétides, flatuosités, vomissemens quelquefois à jeun et variés en couleur. Il reconnoît pour siége principal de la maladie, l'estomac dans l'hypocondrie, et le cerveau dans la manie.

De même *qu'Aëtius*, *Paul d'Ægine* (1) décrit l'hystérie sous le titre de *strangulatio uteri*; mais il traite, dans le même chapitre, de la mélancolie, de l'hypocondrie et de la manie, et leur assigne des caractères communs.

Les médecins arabes se rapprochent beaucoup des opinions de *Galien*. *Rhazès*, *Avicenne*, *&c.* ont décrit l'hypocondrie sous le nom de *morbus mirachialis* et l'attribuoient à l'inflammation de l'orifice de l'estomac : *inflammationi oris ventriculi*.

On trouve dans *Montanus* (2), plusieurs observations d'hypocondrie assez bien tracées.

---

(1) Pauli Ægini, cap. XIV, de melancholiâ et insaniâ, &c.

(2) Joannis Baptistæ Montani, consult. &c. 1558, Lugduni.

La première que l'on rencontre est celle de la Reine de Pologne. Les causes auxquelles il attribue sa maladie, sont la vie sédentaire, les méditations, les affections morales, et le traitement qu'il propose est d'un bon esprit. Fidèle à l'adage, *contraria contrariis curantur*, il lui conseille l'exercice pris dès le matin et répété après le dîner, en place du sommeil auquel elle s'abandonnoit; et de rechercher tous les moyens de faire diversion à ses chagrins. Mais dans le cas de non-succès de ces premiers moyens, il met en réserve un grand échafaudage de longues prescriptions, tellement compliquées, qu'il est aisé d'y reconnoître une déférence pour l'autorité royale.

L'observation 70e de melancoliâ hypocondriacâ est une mélancolie simple pour laquelle Montanus conseille un bon air, l'habitation dans un lieu sec, une société agréable, la musique, l'exercice, l'équitation, tous les moyens de développer les forces physiques; enfin un petit nombre de médicamens. On aime à retrouver dans les médecins de l'antiquité les principes d'un traitement aussi conforme à l'observation.

Mercatus (1) est le premier qui ait donné une description exacte de l'hypocondrie simple, sous

(1) Mercatus, caput de melancholiâ, t. XIII, cap. XVIIe.

son titre propre ; il la nomme *hypocondrie véritable ;* c'est la même maladie que celle décrite par Hippocrate, sous le titre de *morbus ressicatorius.*

Mercatus appelle mélancolie et mélancolie hypocondriaque des variétés de l'hypocondrie.

Mercurialis ne diffère en rien de l'opinion d'Hippocrate et de Galien ; la crainte et la tristesse constituent, selon lui, la mélancolie.

Si Forestus (1) est aussi peu précis dans la définition qu'il nous donne de la mélancolie et dans la description de l'hypocondrie, qu'il considère comme formant une espèce de la mélancolie, il a du moins le mérite de nous offrir l'observation d'une mélancolie bien prononcée. Un jeune homme qui se livroit à l'étude de la théologie avec la plus grande ardeur, et ne se nourrissoit que d'alimens de mauvaise qualité, et qui souvent même ne lui suffisoient pas, tombe dans le marasme, répétant toujours, *biblia sunt in capite et caput est in bibliis.* Le penchant irrésistible au suicide l'emporte, et le malheureux se jette dans un puits. Il ne croit pas que la mélancolie hypocondriaque soit toujours déterminée par l'inflammation de l'orifice de l'estomac, comme le pensoit *Amatus*

(1) Foresti observat. de ventriculi affectibus.

Lusitanus ; il lui reconnoît diverses causes, comme les altérations de l'humeur mélancolique, les affections du mésentère, de la rate, &c. d'où il établit la nécessité de varier le traitement.

Sennert (1) nous donne la même définition de la mélancolie qu'Arétée ; il en cite plusieurs histoires qui sont remarquables par un délire exclusif et sans aucune association d'hypocondrie.

Une femme tenoit toujours son doigt indicateur dans l'extension, croyant qu'il supportoit seul l'univers entier, et versoit constamment des larmes, parce que la crainte de voir l'univers s'écrouler, si elle venoit à fléchir son doigt, la poursuivoit par-tout.

Telle est encore celle d'un homme qui croyoit le globe formé de verre et couvert de serpens, et qui ne vouloit pas par cette raison sortir de son lit, dans la crainte que le globe ne se rompît ou que les serpens ne se jettassent sur lui.

C'est dans cet auteur que j'ai vu pour la première fois l'hypocondrie et le scorbut traités dans le même chapitre, et comme ne formant qu'une seule et même maladie. Les points de contact entre ces deux affections sont si rares et si peu sen-

---

(1) Sennerti opera de affectione hypocondriacâ et scorbuto. p. 966, t. II.

sibles, qu'il est inconcevable comment cette erreur s'est prolongée si long-temps, et ce n'est même que la complication, quoique rare, de ces deux maladies, qui ait pu y donner lieu.

On trouve la même erreur dans *Eugalenus*, qui est de beaucoup antérieur à *Sennert* (1).

Il place le siége principal de l'hypocondrie dans la veine porte, le tronc cœliaque, les vaisseaux mésentériques et dans l'estomac; il pense que le vomissement des humeurs ou mucosités, tient à la foiblesse de cet organe, qu'il regarde comme une des causes principales de la maladie. Si les causes qu'il assigne et la description qu'il nous donne sont tracées avec exactitude, le traitement qu'il propose n'inspire pas le même intérêt.

Michaëlis (2) reconnoît la nécessité de distinguer la mélancolie, qu'il nomme mélancolie hypocondriaque, et l'hypocondrie qu'il appelle passion hypocondriaque. Il donne pour caractères de celle-ci les signes propres à l'hypocondrie; mais la description qu'il fait de la mélancolie est très-inexacte et paroît appartenir à l'hypocondrie compliquée avec la mélancolie: suivant lui les excès d'intempérance sont la cause la plus fréquente de l'hypocondrie dont il place le siége dans l'esto-

---

(1) Eugalenus, traité du scorbut.

(2) Heredia opera Michaëlis. Lugduni, 1665.

mac; il étaye au reste son opinion sur l'expérience; qui prouve la fréquence de la maladie chez les hommes habitués aux excès de table et qui met en évidence le trouble des fonctions digestives.

Il observe cependant, et avec raison, que la mélancolie dégénère souvent en manie, et qu'elle peut exister sans objet de crainte, et cite à l'appui l'histoire d'un homme qui n'éprouvoit d'autres symptômes qu'un penchant irrésistible au suicide.

Il établit le siége principal de l'hypocondrie dans l'estomac, le diaphragme, le foie, la rate, les intestins et leurs vaisseaux; viennent ensuite les explications les plus hypothétiques.

Rivière (1) distingue l'hystérie dont il a donné plusieurs observations très-simples, mais incomplètes; il définit la mélancolie, délire avec crainte et tristesse, et désigne l'hypocondrie sous le titre de mélancolie hypocondriaque; il pense que tous les organes de la digestion participent à la maladie; mais que la rate est l'organe principalement affecté, tandis que l'estomac ne le seroit que consécutivement; il veut que l'on varie le traitement suivant la qualité des humeurs.

Etmuller (2) partage l'opinion de Sennert,

---

(1) Rivieri, obs. centuriæ.

(2) Michaëlis Ettmulleri opera, 1688.

donne comme lui les caractères propres à faire reconnoître l'hystérie, l'hypocondrie et la mélancolie; mais on ne retrouve pas dans son ouvrage cette précision que présente celui de Sennert.

Hygmore (1) distingue l'hystérie et l'hypocondrie; il attribue la première à l'effervescence du sang dans les vaisseaux du poumon et du cœur; il explique pourquoi l'affection hystérique se manifeste exclusivement chez les femmes: *cur fœminæ solùm hoc crucientur malo* (2), en disant qu'elles sont plus sanguines que les hommes, puisqu'elles sont seules assujetties au flux menstruel; il rapporte enfin que l'hystérie n'attaque point les hommes, quoiqu'à la vérité plusieurs symptômes qu'elle présente, se rencontrent également dans l'épilepsie, l'hypocondrie et les convulsions, &c.

Passant ensuite à l'affection hypocondriaque, il en trouve la cause dans la foiblesse de l'estomac.

L'opinion de *Willis* (3), qui parut en même

(1) De passione hystericâ et affectione hypocondriacâ ab Hygmore. Londini, 1670.

(2) Exercitationes duæ quarum prior de passione hystericâ, altera de affectione hypocondriacâ, auctore Hygmore. Amstelodami, 1660, caput VIII.

(3) Pathol. cereb. et nervosa generis specimen in quo agitur de morbis conv. &c studio T. Willis. Amstelodami, 1670, de Passionibus quæ vulgo dicuntur histericæ.

temps, diffère de celle d'Hygmore ; dans l'hystérie, selon lui, la matrice est en général étrangère à la maladie dont l'origine vient de l'affection de l'organe cérébral et du système nerveux : c'est cette même affection consécutive à une altération particulière du sang dans la rate qui est la source des affections hypocondriaques. A l'aide de cette théorie, il explique tous les symptômes de l'hypocondrie, ce qu'on ne pourroit faire, dit-il, en reconnoissant pour cause la foiblesse de l'estomac, puisqu'on voit des hypocondriaques n'éprouver aucun trouble dans les digestions (Willis confondoit l'hypocondrie et la mélancolie) ; il observe que les hommes en sont plus fréquemment atteints que les femmes, chez qui l'on voit souvent l'hystérie compliquer l'hypocondrie.

On trouve dans *Hygmore* et dans *Willis*, un petit nombre d'observations bien recueillies.

Sydenham (1) parut, et se prononça fortement contre toute distinction entre l'hystérie et l'hypocondrie. Cette opinion étayée d'une réputation bien établie compta bientôt parmi ses partisans presque tous les praticiens : sans doute nous partageons le respect dû à l'Hippocrate anglais, à ce peintre supérieur des épidémies ; mais en exposant sa théo-

---

(1) De Sydenh. affectione hystericâ dissertatio. 1681, in-12, Londini.

rie sur l'affection hystérique et hypocondriaque, nous ferons voir l'influence quelquefois dangereuse d'un nom justement célèbre.

En examinant la dissertation de Sydenham sur l'hystérie, on ne reconnoît plus l'auteur qui a si bien décrit la variole et la rougeole, et l'on peut dire avec raison, *quantùm mutatus ab illo*. Convenons cependant qu'il a bien fait connoître toutes les formes qu'elle peut prendre et les maladies qui peuvent la simuler. Il prétend que les femmes hystériques éprouvent le même trouble dans les digestions, les mêmes inquiétudes et le même désespoir que les hommes hypocondriaques: or ces phénomènes ne se rencontrent qu'accidentellement dans l'hystérie; et s'ils offrent quelquefois beaucoup d'intensité, c'est dans le cas de complication des deux maladies. Il divise les causes en internes et en externes; parmi celles-ci il range les grands mouvemens du corps et les agitations violentes de l'ame; mais l'on doit s'étonner que Sydenham ait passé sous silence des causes plus puissantes, et que l'on observe journellement: telles sont entr'autres la suppression des hémorragies, soit accidentelles, soit naturelles, les travaux du cabinet et la vie sédentaire qui est la cause la plus fréquente de l'hypocondrie.

Les causes internes sont, suivant lui, l'ataxie, le mouvement irrégulier des esprits animaux: c'est à

leur désordre qu'il attribue les phénomènes nerveux, et le premier qu'il observe est l'ascension de la matrice des anciens, le globe hystérique des modernes ; mais on pourroit défier *Sydenham* d'avoir jamais rencontré chez les hommes hypocondriaques ce symptôme presque constant dans l'hystérie. *Willis* rapporte, il est vrai, l'observation d'un homme qui éprouvoit le sentiment d'une masse (*molis*) qui remontoit du bas-ventre vers la tête ; mais on y reconnoît un accès de manie plutôt qu'une véritable affection hypocondriaque. On voit cependant dans une partie de cette dissertation le génie d'un bon observateur : s'il ne nous a pas fixé la cause véritable de la maladie, il nous a indiqué celle qui est la plus probable, et en ne considérant pas l'obstruction des viscères par les humeurs comme principe constant de la maladie, il a du moins évité de prendre l'effet pour la cause.

Boerhaave a bien défini la mélancolie ; c'est, dit-il, une affection dans laquelle le malade est dans un état de délire long et obstiné, sans fièvre, n'étant presqu'occupé que d'une seule idée ; mais il ne nous offre aucune précision dans ce qu'il a écrit sur l'hypocondrie, soit dans ses Aphorismes (1), soit dans son Traité des maladies nerveu-

---

(1) Wan-Swieten commentaria in H. Boerhave aphorismos de cognoscendis et curandis morbis, t. III.

ses (1) ; il la confond avec l'hystérie et la désigne comme cause de l'épylepsie, de la mélancolie, de l'hépatite et de l'ictère.

On trouve dans son commentateur la même définition de la mélancolie, mais il a souvent oublié le caractère exclusif qu'il lui assigne ; et l'hypocondrie, suivant lui, est la même maladie pour les hommes que l'hystérie pour les femmes.

Stalh, suivant un auteur judicieux (2), est un des médecins modernes qui a le plus insisté sur le moral lorsqu'il a développé les causes de nos affections corporelles, et en faisant de l'ame le principe de tous nos mouvemens, il a renversé la barrière qui séparoit la médecine et la philosophie.

On connoît son système favori et l'influence qu'il accordoit aux hémorrhagies ou aux efforts du sang pour s'ouvrir une issue quelconque. On sait également combien il a exagéré la corrélation manifeste et réelle dans quelques cas, entre l'écoulement menstruel ou hémorrhoïdal et les affections hystériques ou hypocondriaques (3). S'il reconnoît pour causes fréquentes de ces maladies les affections

---

(1) Herm. Boerhaave prælectiones academicæ de morbis nervorum. Edit. à J. Vænems, 1761.

(2) Roussel, Système phys. de la femme.

(3) Sthalii theorica medica vera. Halæ, 1708, dissertationes de motu tonico, de molibus spasmodicis, &c.

morales comme la colère, le chagrin, &c. et s'il blâme avec raison Willis qui admettoit des vapeurs vénéneuses dégagées du sang, est-il bien lui-même à l'abri de tout reproche, lorsqu'il ne voit dans tous les phénomènes que présentent ces deux maladies, que les effets de la tendance du sang à former hémorrhagie, et lorsqu'il donne pour principe général du traitement, de diminuer la quantité du sang dans tous les cas ? Il s'est également écarté des bornes de l'observation, en avançant que toujours le flux hémorrhoïdal diminue les symptômes de l'hypocondrie, et s'il est vrai que le retour de cette hémorrhagie a été quelquefois l'époque de la guérison du malade, souvent aussi l'on a vu le flux hémorrhoïdal n'apporter aucun soulagement, et conduire même le malade au tombeau (1).

Il se fondoit, il est vrai, sur ce que les mêmes affections morales, qui déterminent l'hypocondrie et l'hystérie, occasionnent aussi la suppression des hémorrhagies, et sur une autre considération qui prouve également le génie profond de Stalh. Il avoit

---

(1) Hippocrate, Galien et Stalh, ont regardé l'écoulement hémorrhoïdal comme dissipant les affections hypocondriaques; mais d'un autre côté Montanus, Claudinus, Rhodius, Hoffman, Haller, &c. ont vu la maladie n'éprouver aucune diminution, et même s'exaspérer par l'établissement de cette hémorrhagie.

remarqué, dis-je, que les symptômes de ces deux maladies se prononçoient particulièrement vers les organes que la nature choisit ordinairement pour établir les hémorrhagies : tels sont le poumon, l'estomac, la rate et la partie inférieure des intestins.

Il s'étayoit encore sur l'observation, qui prouve que l'hypocondrie et les hémorrhoïdes attaquent souvent les hommes pléthoriques, adonnés à la vie sédentaire ou succulente, et sur une connoissance exacte de l'anatomie et des anastomoses remarquables du systême veineux abdominal.

Stalh n'a point donné les caractères de la mélancolie, qu'il ne distingue même pas de l'hypocondrie ; mais il nous a laissé dans son *collegium casuale* plusieurs observations d'hypocondrie simple et bien prononcée.

Alberti (1), disciple et commentateur de Stalh, n'est pas d'un avis différent ; et, suivant lui, la mélancolie, l'hypocondrie et l'hystérie ne sont qu'une même maladie.

Dans son traité de *vena portæ porta malorum*, il considère la circulation de la veine porte et des parties adjacentes, comme une circulation particu-

(1) Michaelis Alberti. Halæ, Magdeburgicæ, &c. 1718.

lière, différente de la circulation générale : de-là cette comparaison ingénieuse qui assimile la veine porte à un arbre. Il regarde la gêne de la respiration qu'éprouvent les hommes plongés dans le chagrin ou les méditations, comme un obstacle à l'action du diaphragme, et comme une cause prédisposante des affections hypocondriaques.

Il explique d'une manière analogue, les effets de diverses causes, comme ceux d'une température froide, de la vie sédentaire, de la frayeur, du chagrin, de l'étude; de-là, dit-il, le reflux du sang vers l'intérieur et la stase, ou plutôt le retard de la circulation du systême veineux abdominal, qui détermine les paroxismes de l'hypocondrie, les gonflemens, les douleurs, les engorgemens de la rate, accidens qui cèdent aux hémorrhagies, soit naturelles, soit artificielles; et suivant la direction du mouvement tonique, les malades sont soulagés, si le flux hémorrhoïdal s'établit, tandis que leur état est au contraire aggravé s'il survient un vomissement de sang. Il observe que le tempérament mélancolique prédispose à l'hypocondrie, ainsi qu'aux hémorrhoïdes; que les deux maladies attaquent l'âge adulte de préférence, et semblent épargner les deux extrêmes de la vie; il pense enfin avec Stalh, que le siége principal de la maladie est la veine porte, et que les viscères abdominaux ne sont affectés que consécutivement;

que le flux hémorrhoïdal n'est constamment avantageux que lorsqu'il coule légitimement ; car lorsque la maladie est trop avancée, que les viscères sont déjà altérés, ou que l'écoulement hémorrhoïdal a été sollicité par des médicamens irritans, il n'est d'aucune utilité.

Gotter, *Neuter* et *Junker*, tous trois élèves de Stalh, ont également soutenu l'opinion de leur maître.

Si nous fixons maintenant notre attention sur les ouvrages d'*Hoffman* (1), nous y trouvons une description presqu'achevée de l'hypocondrie, une exposition savamment raisonnée des caractères distinctifs de l'hypocondrie et de l'hystérie, et un recueil d'observations écrites avec goût, et souvent rédigées avec l'esprit d'une analyse sévère.

Mais cet auteur, justement célèbre, a souvent aussi confondu plusieurs maladies nerveuses dans les histoires particulières qu'il rapporte.

At quandoque bonus dormitat Homerus.

On doit regretter plus vivement encore qu'un praticien aussi distingué se fasse remarquer dans bien des cas par une confiance absolue dans quelques formules de pharmacie ; cependant il a, comme

---

(1) Frederici Hoffmanni medicina rationalis systematica, 1718.

Sydenham, plusieurs fois défendu les médicamens à des malades qui avoient été victimes d'une médecine trop active, et obtenu les plus heureux effets des moyens d'hygiène, lorsqu'il les conseilloit exclusivement.

Citons à l'appui de ce que nous venons d'avancer, une observation rapportée par Hoffman, et dans laquelle il montre sa supériorité; c'est une affection hystérique, bien caractérisée, et présentée de la manière la plus intéressante.

Une jeune personne, aussi recommandable par ses vertus que par sa beauté, d'une complexion délicate, mais douée de beaucoup d'esprit, et d'une mobilité très-grande au moral, éprouve à dix-huit ans une maladie pendant laquelle elle reçoit les soins assidus d'un jeune homme, auquel elle fut promise en mariage. Quelques temps après sa guérison, le vœu de la nature n'étant pas rempli, sa santé éprouve une altération subite : douleurs dans le dos et les lombes, bientôt tremblemens et contractions spasmodiques des membres, abolition momentanée des fonctions intellectuelles, sentiment de strangulation, froid des extrémités, horripilations suivies d'une chaleur incommode, respiration difficile, resserremens spasmodiques, anxiétés précordiales presque continues; pouls varié, tantôt fréquent et foible, tantôt petit et inégal; urines limpides, quelquefois avec un

sédiment rouge ; perte des forces et de l'appétit ; constipation, tenesme, envies fréquentes d'uriner, insomnie, augmentation des anxiétés précordiales et sentiment de pesanteur déterminé par les alimens ou les médicamens; diminution du flux menstruel, remplacé par un écoulement séreux; exacerbation de tous les symptômes à chaque période de la menstruation.

On consulta plusieurs médecins qui furent d'avis différens, sur la nature de la maladie, et sur le traitement convenable.

Après un abus effrayant de tous les médicamens nervins, stomachiques, emménagogues, &c. et des saignées du pied, la maladie s'exaspéra de nouveau, et c'est alors qu'Hoffman fut appelé. Il rechercha d'abord la cause de la maladie; défendit tous les remèdes, recommanda pour boisson ordinaire le lait d'ânesse, coupé avec une eau minérale ; des frictions sur les lombes ; l'exercice dans un air pur et serein, et sur-tout la promenade en voiture ; il exigea pendant quelque temps l'écart de toute correspondance et de toute entrevue avec le jeune homme, et permit enfin le lien conjugal, qui fut l'époque du retour à une santé parfaite.

Cette observation laisse peu à desirer, et seroit complète, s'il y avoit plus de précision dans le tableau de la marche des accès.

L'observation suivante (1), qu'*Hoffman* appelle une mélancolie hypocondriaque, prouve qu'il ne distinguoit pas toujours la mélancolie et l'hypocondrie, et doit être considérée comme une hypocondrie simple.

Un homme, doué d'un tempérament sanguin, mena une vie très-active, et conserva une bonne santé jusqu'à sa vingtième année.

A vingt ans, vie sédentaire; excès d'études et de méditations; dès-lors symptômes d'hypocondrie et de mélancolie, perte d'appétit, tristesse et inquiétudes insolites, douleurs vives, déterminées par des hémorrhoïdes qui avortent; même état pendant quatre ans. Un nouvel emploi le condamne à une existence plus stationnaire encore, et à des travaux prolongés dans la nuit. Son tempérament sanguin dégénère en mélancolique, et bientôt nouveaux phénomènes d'hypocondrie; pesanteur des membres, sommeil léger, facilement interrompu par des frayeurs ou des frissons dans tout le corps; constipation, anxiétés précordiales nuit et jour; perversion de l'appétit, flatuosités incommodes, douleurs vers les hypocondres. Au bout de neuf mois, explosion de taches, élancemens, démangeaisons périodiques vers le dos, et remplacées par une

(1) Casus XLIIe, cons. p. 222, t. II.

sombre mélancolie et une vive affection morale; bientôt nouveaux progrès de la maladie; flatuosités plus insupportables, paroissant établies dans la tête; quelquefois refus de prendre des alimens, altération de la mémoire et du jugement, douleurs atroces vers le diaphragme, hoquet violent, mal-aise inexprimable dans la station, et lorsqu'il étoit couché; au moindre exercice, fatigue extrême et chutes fréquentes sur les genoux; le jour il montoit à cheval ou se faisoit porter en litière, la nuit insomnie ou réveil au milieu d'agitations pénibles.

Au bout d'un an, tous les traitemens ayant échoués, le désespoir étoit à son comble, lorsque le malade éprouva un peu de soulagement de l'usage d'une teinture amère, et sur-tout d'un flux hémorrhoïdal excessif qui vint à s'établir.

Ici finit la relation de la maladie pour laquelle on consultoit Hoffman.

Même erreur à l'égard de l'histoire suivante (1), qu'il nomme encore mélancolie, et qui nous offre exclusivement les caractères propres à l'hypocondrie. Cette observation mérite d'être référée comme une preuve de l'abus des médicamens, reconnu par Hoffman, qui annonce encore, dans cette circonstance, une prédilection bien fondée pour un bon régime et des moyens simples.

---

(1) Casus, XXXIV, t. II.

Un homme très-célèbre, âgé de trente ans, réunissoit aux caractères physiques qui constituent le tempérament mélancolique, la disposition morale la plus décidée à la mélancolie, un caractère irascible, une sensibilité extrême et une ambition démesurée.

Il observoit un régime sobre et très-régulier, faisoit sa boisson ordinaire d'un vin coupé, s'abandonnoit quelquefois à des accès de colère, jouissoit d'un bon appétit, ne se plaignoit point de constipation, et cependant éprouvoit par fois des flatuosités, des rots, des vents et des tranchées; au bout de quelques années, sommeil léger et difficile, tristesse remarquable, craintes pusillanimes et très-fréquentes, émotions tumultueuses, allant jusqu'à la douleur, déterminées par une contrariété quelconque; aversion pour la société des hommes, illusions d'optique et extrême sensibilité de la vue et de l'ouïe, terreurs très-fortes au moindre bruit, retraite au fond d'une campagne isolée, pour éviter le bruit des hommes qui veillent la nuit, et pour se soustraire à celui des cloches et des horloges. Des momens lucides lui permettoient quelquefois de se livrer à ses affaires, avec un jugement aussi intact que dans l'état de santé parfaite, mais bientôt les accidens reparoissoient. Il consulta plusieurs médecins, prit les eaux thermales acidules, voyagea; mais en même temps il quitte l'usage du vin, s'in-

terdit toute boisson autre que l'eau, et se fait saigner trois fois tous les ans : on pressent qu'il ne retira aucun avantage de ce traitement, et c'est alors qu'Hoffman fut consulté.

Convaincu que tous les moyens pharmaceutiques seroient sans succès, *Hoffman* conseille d'abord au malade de quitter les travaux du cabinet, de choisir une société agréable, et de rechercher tous les moyens de récréation et d'amusement ; il lui recommande le séjour à la campagne et dans une température un peu élevée ; enfin, l'usage des pédiluves, comme propres à lui procurer du sommeil.

Le soulagement le plus marqué suivit de près des conseils aussi conformes à la médecine d'observation.

Hoffman, qui s'est particulièrement attaché à distinguer l'hypocondrie et l'hystérie, les a quelquefois confondues ; et c'est ce que nous prouve une observation (1), qu'il appelle affection hystérique, et qui nous offre une hypocondrie, avec apparence de vice organique.

Une princesse âgée de 53 ans, éprouvoit depuis six mois des vomissemens fréquens de mucosités tenaces, mais peu abondans ; souvent il s'y joignoit les symptômes suivans : anxiétés précordiales,

(1) Casus, XLVIII, t. II.

cardialgie violente, qui obligeoit la malade à sortir du lit, et qui n'étoit diminuée que par l'explosion de beaucoup de vents ; tumeur œdémateuse au pied gauche, qui se porte ensuite aux deux genoux ; anorexie et perte absolue du sommeil pendant plusieurs jours consécutifs, céphalalgie obtuse, tumeur sensible sous les fausses côtes, comme on en trouve ordinairement dans les affections organiques; pendant quelques jours apparition d'un écoulement blanchâtre et puis rougeâtre, et qui fut remplacé par divers symptômes nerveux ; constipation opiniâtre, pouls foible et dur, sentiment d'un corps étranger dans le pharinx, flatuosités intestinales et borborygmes fréquens.

On employa, mais sans succès, un grand nombre de médicamens ; Hoffman consulté, porta un pronostic fâcheux, qui bientôt fut confirmé.

Hoffman blâme l'usage abusif des médicamens, et rapporte plusieurs observations qui en prouvent l'inefficacité ; et cependant il a souvent conseillé exclusivement les moyens pharmaceutiques. Dans d'autres cas il marque une déférence égale pour la polipharmacie et pour le traitement hygiénique.

Observation douzième. — Un jeune homme âgé de 27 ans, de parens disposés à l'hypocondrie et dont le père devint maniaque, reçut en partage une vive sensibilité et un tempérament marqué par la prédominance des liquides sur les

solides. Enfance orageuse marquée par des maladies multipliées, puberté précoce, développement tumultueux des passions, abus effrayant de lui-même, bientôt émission involontaire du fluide spermatique ; à la masturbation dont il perd l'habitude succèdent de fréquentes pollutions, des hémorrhagies nasales, abondantes et suivies de syncope.

A 19 ans il se livre avec ardeur à la littérature ; mais quittant souvent son travail pour Bacchus, dès-lors santé débile et relâchement très-incommode de la luette.

A 25 ans, habitation dans un lieu marécageux, sous un ciel peu salubre, écarts fréquens dans le régime et vie très-irrégulière, habitude de boire de l'eau chaude, après avoir beaucoup fatigué, et par suite de ce genre de vie, fièvre intermittente anomale, guérie par un certain électuaire, ou plutôt remplacée par une hypocondrie dont voici les caractères principaux ; terreurs paniques, tristesse non motivée; au bout d'un an, perte entière de l'appétit, recherche de la solitude, sueurs froides. Emploi des médicamens, des martiaux, de la saignée, des eaux de Sedlitz, qui ne fut d'aucun avantage.

Exacerbation de sa maladie déterminée par le chagrin de la mort de sa mère, sentimens vagues de chaleur et de congestion vers la tête, palpita-

tions fréquentes sur-tout après le repas ; au moral abattement extrême. Hoffman est appellé, conseille beaucoup de médicamens, tels que sa décoction ordinaire, une infusion de rhubarbe avec des yeux d'écrevisse, *des poudres de Marquis*, du succin, du nitre, de l'essence de canelle et une confection de macis, des pédiluves, l'emplâtre splénique d'Aquapendente.

Voilà la première partie de la consultation.

Dans la seconde, on reconnoît le médecin profond observateur ; Hoffman recommande un bon régime, le changement d'air et de longues promenades.

Selon *With* (1) les affections hypocondriaques et hystériques reconnoissent une source commune et ne sont le plus souvent qu'une humeur goutteuse errative. Il reconnoît au scorbut de grandes affinités avec ces deux maladies, et peu s'en faut qu'il n'établisse leur identité.

Le traitement qu'il propose prouve une pratique heureuse, parce qu'il est en grande partie basé sur les moyens d'hygiène, et fait regretter que cet auteur n'ait pas porté l'esprit d'analyse dans la division des maladies nerveuses.

---

(1) Traité des maladies nerveus. et hypoc. ou hystériq. dans les deux sexes. Jos. With.

Lorry (1) rejette la définition de la mélancolie donnée par Boerhaave, mais celle qu'il a substituée manque d'exactitude et de précision; il pense que l'hystérie, l'hypoçondrie et la mélancolie forment trois maladies identiques et qui ne diffèrent que de nom.

Lorry assigne cependant comme terminaisons les plus fréquentes de ces maladies nerveuses, le marasme, la phtisie et la fièvre lente nerveuse; la paralysie et l'hydropisie. Le traitement qu'il propose prouve également un bon observateur; il défend en général la saignée, les vomitifs, les cathartiques, conseille le quinquina et les toniques dans les cas où il y a débilité, et insiste sur les avantages de la médecine morale. Dans son traité sur les maladies cutanées (2) il cite, des exemples de mélancolie compliquée d'affections cutanées d'un aspect affreux, et dit avoir vu plusieurs fois la rétropulsion de la gale, déterminer des mélancolies d'un très-mauvais caractère : mais Lorry n'ayant point distingué ces trois maladies, on ne sait quel genre d'affections nerveuses il a observé.

La cause des affections hystériques et hypocon-

---

(1) De melancholiâ et morbis melancholicis. Lutetiæ, 1765.

(2) Lorry de morbis cutaneis.

driaques réside, d'après l'opinion de Pomme (1); dans l'érethisme et le raccornissement des nerfs. Cet auteur reconnoissant une même cause dans tous les cas, propose un traitement bannal et n'établit que de légères modifications.

Outre une distinction précise entre l'hystérie et l'hypocondrie, on remarque dans l'ouvrage de *Pressavin* (2), des idées physiologiques propres à répandre beaucoup de lumière sur les maladies nerveuses. Le cerveau, dit-il, dirige les opérations extérieures de l'animal, il est le siége du sens intérieur qui reçoit les impressions des sens extérieurs et réagit sur les autres organes avec une force proportionnée à l'intensité du mouvement qui lui a été communiqué; de-là l'influence réciproque des passions de l'ame sur les fonctions purement vitales et de celles-ci sur les affections de l'ame.

Le cerveau, dit-il ailleurs, préside aux fonctions animales; mais il est toujours subordonné à l'action des organes en qui réside le principe de toutes les fonctions, et desquelles il reçoit toutes celles qu'il exécute.

Il remarque que les forces centrales sont peu sous

---

(1) Traité des affections vaporeuses des deux sexes. Lyon, 1763.

(2) Nouveau traité des vapeurs, par Pressavin, 1770.

la dépendance du cerveau, tandis que celui-ci est sous l'influence immédiate des forces centrales (1).

On trouve dans cet auteur une division ingénieuse des maladies appelées nerveuses. Dans une première classe il range celles qui affectent les sensations; dans une seconde celles qui dérangent les mouvemens volontaires; une troisième enfin comprend les maladies nerveuses qui affectent l'action vitale.

Pressavin reconnoît pour cause immédiate de l'hypocondrie, l'affoiblissement des viscères abdominaux, tandis que l'affection hystérique dépend de la matrice : non-seulement, dit-il, on peut distinguer ces deux maladies, mais même reconnoître dans les complications les symptômes propres à chacune de ces affections.

Tissot (2) s'est écarté de l'opinion de Pressavin; il n'admet aucune distinction exacte entre l'hystérie et l'hypocondrie, et se range de l'avis de Sydenham.

Quoique *Sauvages* ait bien défini sans les con-

(1) Voyez la confirmation de cette opinion par les expériences du citoyen Bichat, et le beau développement des deux vies dans les ouvrages de ce physiologiste justement célèbre.

(2) Traité des nerfs et de leurs maladies, par Tissot. Paris, 1778.

fondre ces trois maladies, on doit cependant convenir qu'il n'a pas suffisamment senti le rapprochement qui existe entr'elles ; on peut également lui reprocher d'en avoir multiplié sans fin les espèces.

Il reconnoît huit espèces à l'hystérie, dix à l'hypocondrie et quatorze à la mélancolie.

Dans la description de l'hypocondrie que nous a laissée *Cullen*, on voit le trouble qu'éprouve le moral tracé d'une manière vive et animée ; mais pourquoi cet auteur en isole-t-il la dyspepsie que son commentateur considère avec raison comme toujours réunie à l'affection hypocondriaque ? Il pense qne celle-ci peut très-facilement et très-convenablement être distinguée de l'hystérie, dont il reconnoît pour cause la turgescence du sang dans les vaisseaux de l'uterus et dont il décrit les caractères avec une concision qui les rend plus frappans.

Après avoir défini la mélancolie, une folie partielle ou un jugement faux et erroné sur un objet particulier et sur ce qui y a rapport (1), Cullen se rétracte de cette sage définition, et cherche à lui assigner de nouveaux caractères qui appartiennent plutôt à la manie (2).

---

(1) Voyez sa nosologie.

(2) Voyez ses élémens de médecine pratiq. chapitre III, de la mélancolie, titre II.

SECTION DEUXIEME.

Caractères distinctifs de l'hypocondrie, de l'hystérie et de la mélancolie.

Après avoir exposé l'esquisse historique de l'hypocondrie, fait connoître les sentimens opposés des divers auteurs, et balancé les raisons dont ils les ont étayés, nous examinerons s'il existe un nombre suffisant de caractères pour en tracer l'histoire générale; mais avant que d'entreprendre la description de cette maladie, nous devons nous assurer si elle peut être considérée comme simple : or, nous avons été devancés dans ce but important par les médecins de l'antiquité, et Hippocrate lui-même l'a décrite, dégagée de toute complication. Pourquoi tant d'auteurs ont-ils erré en traitant de cette maladie, et ont-ils fait faire à la science un pas rétrograde avec leurs brillantes théories ?

Forts de l'opinion d'Hippocrate, d'Arétée, de Sennert et de celle des praticiens modernes les plus distingués, et nous attachant fidèlement à ce qu'on peut recueillir des histoires particulières de cette maladie, nous tâcherons d'en offrir le tableau d'une manière exacte : nous arriverons ainsi à des idées

générales par la connoissance des faits particuliers.

Telle est du moins la marche que l'on doit suivre dans l'étude des maladies : « La vraie science, » dit *Zimmerman*, est celle de généraliser ; c'est » celle qui a fait tous les grands hommes ; les cas » particuliers pris solitairement sans les rapporter » aux principes, ne fournissent aucun raisonnement » concluant ».

« L'analogie, a dit *Bacon*, lie la nature et sert » de base à toutes les sciences. L'esprit philosophi- » que nous conduit de ce qui paroît sensible à ce » qui est abstrait, du simple au composé, des bon- » nes observations aux conclusions légitimes, et des » cas individuels aux généralités ».

Les nombreuses affinités qui rapprochent l'hypocondrie de l'hystérie et de la mélancolie, en ont fait admettre l'identité par un grand nombre d'auteurs ; cependant il existe assez de caractères propres pour distinguer ces trois maladies ; d'ailleurs leur traitement offre de grandes différences, et il est même impossible de s'en former une idée juste, lorsque l'on ne sort pas du cahos que présentent les ouvrages des médecins qui ne les ont pas distinguées.

Avant que d'analyser les oppositions que présentent entr'elles ces maladies, il convient de nous fixer sur des observations particulières qui, les offrant isolées de toute autre affection, feront mieux

ressortir ces différences et nous serviront à en établir les caractères propres.

Observation d'hypocondrie simple.

M. ***** âgé de quarante-quatre ans, nâquit de parens sains, et reçut en partage un tempérament sec et robuste, et une santé qui n'éprouva aucune altération sensible jusqu'en 1788. Forcé à cette époque de prendre une part très-active dans des assemblées fort orageuses et souvent témoin d'événemens qui l'affectèrent vivement, il ne tarda pas à devenir malade sans en connoître la cause.

Premiers phénomènes de la maladie. — Lenteur marquée dans les fonctions de l'estomac, digestions pénibles et laborieuses, éruption de vents, borborygmes, débilité presque générale dans tout le corps, embarras dans tous les mouvemens; bientôt nouveaux progrès, anxiétés précordiales, tensions spasmodiques, démarche incertaine, chute fréquente sur les genoux : son sommeil étoit tous les jours précédé d'une détente dans la tête, qui se répétoit successivement et dont le bruit produisoit intérieurement le même effet qu'un coup de pistolet; le jour il ne pouvoit passer sur un parquet ou devant une glace sans éprouver des inquiétudes et des frémissemens. A la promenade la moindre

dre descente lui présentoit un précipice qu'il n'osoit franchir.

Telle fut sa situation pendant plus de six mois ; des médecins de Paris qu'il consulta lui firent quitter tous les médicamens et abandonner tous les purgatifs qui n'avoient fait qu'irriter le mal, lui prescrivirent les bains, l'exercice, la distraction et un régime tempéré.

Dès-lors cessation progressive des symptômes énoncés, retour successif à son état naturel, et bientôt guérison solide et confirmée par le séjour à la campagne et l'exercice soutenu du jardinage pendant trois ans.

Appelé, sur la fin de l'an VIII, à une place sédentaire et très-importante, il se livra pendant onze mois à un travail excessif, et souvent pénible, de douze, quinze, seize heures par jour. Né avec une sensibilité extrême, jaloux d'être utile à son pays et de lui procurer une tranquillité parfaite, il voulut tout voir par lui-même, et combattit avec courage tous les obstacles qui pouvoient contrarier ses intentions. Le zèle l'emporta sur la prudence, et malgré le retour des préludes de sa première maladie, il continua ses fonctions avec la même assiduité. Mais bientôt pesanteur de tête après le travail, bourdonnement insupportable, troubles variés dans les fonctions digestives, instabilité dans la progression, gêne dans tous les mouvemens, ana-

logue à un état d'ivresse ; bruit de détente au moment du sommeil, contractions spasmodiques vers la tête, le cœur et l'estomac, terreurs paniques, souvent renouvellées; simulacre d'un manteau rhumatismal, qui occupoit le dos, le bras et l'épaule, légère amélioration par la suspension de ses travaux, débilité générale, et sur-tout dans le côté gauche; station et quelquefois locomotion presqu'impossibles, tremblemens, frémissemens, vertiges considérables au moindre mouvement. Les viandes bouillies et roties étoient les seuls alimens qu'il pouvoit souffrir. Après deux ou trois détentes avec éclat dans la tête, lorsqu'il étoit dans son lit, il recouvroit ses forces et n'éprouvoit aucun malaise; tous les accidens revenoient demi-heure après son lever, se suspendoient en partie pendant la digestion de son dîner, pour reparoître de nouveau peu de temps après; mais constamment un jour meilleur que l'autre. Les temps froids et humides, les variations atmosphériques, de même que tous les événemens propres à exciter la sensibilité, exerçoient sur lui une influence remarquable, et augmentoient les accidens.

Les moyens employés furent l'usage des bains et cinq purgations, dont les deux premières semblèrent l'avoir un peu soulagé, mais dont les trois autres l'affoiblirent beaucoup, lui firent perdre de son embonpoint, et aggravèrent tous les symptômes.

Encore une fois rebuté des remèdes, il les quitte entièrement et partage son temps entre l'exercice et les travaux administratifs. Un soulagement marqué ne tarda pas à suivre ce changement de régime. C'est alors qu'il consulte à Paris un médecin distingué, dont les sages conseils sont malheureusement écartés. Le médecin ordinaire du malade, aveuglé par un fantôme d'humeur goutteuse, qu'il vouloit combattre, ne lui laisse entrevoir de guérison solide que dans un nouveau traitement, et lui fait prendre, dans l'espace d'un mois, cinq ou six purgatifs; il pousse le délire jusqu'à lui faire appliquer les sinapismes. *Plures sunt Medici*, s'écrie le célèbre *Morgagny*, *qui ob id ægros interimunt quia nesciunt ipsi quiescere*; mais les symptômes d'hypocondrie acquirent alors une telle intensité, que le malade n'offroit plus que l'image d'un squelette ambulant et ne pouvoit soutenir sa tête dans une direction verticale.

Fatigué, excédé, harassé, il abandonne son médecin et ses médecines, pour suivre les avis sages du médecin philosophe; quitte le séjour de la ville pour celui de la campagne, les travaux du cabinet pour ceux du jardinage, et à l'aide d'un bon régime, d'une société choisie, &c. il revient insensiblement à sa première santé.

Nul doute qu'une rechute est inévitable, si ce vertueux citoyen reprend trop tôt ses pénibles travaux.

Observation d'hystérie simple.

Une jeune personne, élevée avec tous les soins et tous les égards que lui assuroient le physique et le moral le plus accompli, contracta, par suite de l'éducation la mieux dirigée, des mœurs douces et une vive sensibilité.

A douze ans, l'écoulement menstruel s'établit, se régularise avec abondance, et dix-huit mois se passent sans phénomènes remarquables.

Bientôt séjour à la campagne, vie plus active, et pendant les six mois de ce nouveau régime, rétention du tribut périodique, et cependant nulle altération dans son état de santé parfaite.

A quinze ans, amour concentré qu'elle n'osoit s'avouer à elle-même, trouble intérieur, combats inutiles pour écarter une première impression, empire absolu de ce sentiment sur tout son être et sur tous ses sens; mais courage vraiment héroïque, et ferme résolution de n'en faire l'aveu ni à l'objet de son amour, ni à ses parens, par la crainte d'affliger ceux dont elle étoit si justement chérie. Ce fut dans ces circonstances qu'elle reçut un coup violent sur la tête; dans l'instant suppression du flux menstruel, violent mal de tête, face colorée, fréquence et force du pouls, mal-aise général.

Son âge, sa bonne santé habituelle, malgré ce bouleversement moral, et la crainte d'accidens cérébraux, me déterminèrent à pratiquer une saignée de pied, qui, dès le jour même, fut suivie du retour de la menstruation; mais à la vue de l'objet aimé, perte de connoissance, sons plaintifs, pleurs involontaires, de tems à autre retour incomplet des fonctions des sens et de l'entendement; bientôt extinction totale et momentanée des fonctions intellectuelles, contractions désordonnées dans les membres supérieurs, élévation convulsive de la poitrine, palpitations violentes, resserrement spasmodique au col, et sentiment des trangulation, précédé ou accompagné du globe hystérique; roideur comme tétanique de la mâchoire inférieure, et tantôt convulsions des muscles qui l'environnent. Ce symptôme sur-tout me donna beaucoup d'inquiétude : plusieurs fois je craignis qu'elle ne se déchirât l'organe principal du goût.

L'évacuation sexuelle parcouroit ses périodes sans aucun trouble; mais à chaque époque, exaltation manifeste de la sensibilité physique et morale.

Retours irréguliers des accès; vers leur déclin, diminution progressive des symptômes, légère stupeur ou apparence de sommeil, retour du visage à son coloris naturel, qui conservoit toujours l'empreinte d'une douce mélancolie, et une

blanchèur plus prononcée que dans l'état ordinaire (1). Au moral, douceur naturelle, apparence de calme, décence, discrétion, heureux voile de la nature la plus troublée.

Je reconnus la maladie, et même la cause; j'en parlai aux parens, qui éloignèrent mon soupçon, et je ne fus pas plus heureux auprès de ma jeune malade, qui me prostesta qu'aucune affection morale ne déterminoit les accidens qu'elle éprouvoit.

Pour éviter l'erreur dans un cas semblable, il eût fallu le discernement du médecin Erasistrate; aussi je crus bien fermement m'être trompé. L'emploi des antispasmodiques légers, la promenade, l'air de la campagne, ne diminuèrent que foiblement les phénomènes de la maladie; mais un incident vient changer la scène, et l'espérance d'obtenir le consentement de ses parens, et de voir ses vœux accomplis, la détermine à faire à ce jeune homme et à ses parens, l'aveu de son amour. Les événemens politiques retardèrent le moment désiré et l'entière convalescence; mais enfin la con-

---

(1) C'est cette blancheur qu'Horace nous peint dans ces vers :

Urit me glyceræ nitor
Splendentis pario marmore purius.

Ode XIX, lib. I.

descendance des parens, et le vœu de la nature rempli, la rendirent à une santé parfaite, et lui ont fourni l'occasion d'offrir à la société un modèle de toutes les vertus sociales.

Observation d'une mélancolie simple.

Un jeune homme âgé de vingt-cinq ans, d'un tempérament sanguin, de forte stature et d'une santé robuste, vint, en l'an VII, à Paris pour continuer ses études. Peu avant son départ de la province il eut une rixe particulière, et convint de se battre au pistolet. D'après l'événement du combat, ce jeune homme crut son honneur compromis, et ne quitta le champ de bataille qu'avec un ressentiment d'humiliation vif et concentré. Dans les premiers tems de son séjour à Paris, aucun trait ne lui échappa, aucune action, dis-je, propre à faire connoître la mélancolie, dont il ne tarda cependant pas à être atteint, et dont voici les caractères principaux : air sombre et rêveur, regard farouche, taciturnité, recherche de la solitude, attention à éviter ses amis, propension à la défiance sur les motifs les plus frivoles, susceptibilité morale la plus exaltée, ou délire exclusif sur un objet; tout ce qu'il voyoit étoit fait à dessein de lui rappeler son prétendu affront, et tout individu qu'il rencontroit lui sembloit un agresseur, un homme qui avoit l'inten-

tion de l'outrager. L'éternuement, l'action de moucher, de tousser, le seul regard indélibéré d'un passant étoit un signal contre lui, une injure qu'il s'efforçoit quelquefois de dévorer, et dont il concentroit l'impression; l'abord prévenant d'un ami, et les témoignages de sa bienveillance, étoient à ses yeux le sarcasme le plus amer et le replongeoient dans la sphère circonscrite de son idée dominante.

Forcé de se trouver dans de nombreuses réunions de jeunes gens, c'est au milieu d'eux sur-tout qu'il renouvelloit ses brusqueries, qu'il suscitoit les scènes les plus désagréables, et qu'il s'abandonnoit à l'impulsion irrésistible que lui imprimoit son imagination effarouchée. Personne n'étoit à l'abri de ses reproches, pas même ses amis, assez occupés d'ailleurs à étouffer les querelles journalières qu'il élevoit sans raison.

Un d'entr'eux crut faire une heureuse diversion à ses idées mélancoliques, en le conduisant au théâtre de la République, où l'on donnoit un des chefs-d'œuvre de la scène française. Au milieu de la pièce, une actrice estimable et fidelle à son rôle, éclate de rire, avec ce naturel qui caractérise le vrai talent; il en prend ombrage : Vois donc, dit-il à son ami, comme mademoiselle C***** se moque de moi; et de suite il se lève et sort brusquement du spectacle.

Cet ami, dans lequel il avoit beaucoup de con-

fiance, espéra qu'en déraisonnant avec lui il le ramèneroit à la raison, et lui fit l'aveu que réellement tout le monde se moquoit de lui. Ce stratagême, inventé dans de bons motifs, eut le plus mauvais succès, et ne servit qu'à le confirmer dans l'égarement de son imagination. Peu de temps après, à la suite d'une rixe, il se battit et fut blessé. Son adversaire le félicita sur son courage, et lui dit qu'il l'avoit pris pour un mouchard, qui la veille avoit arrêté un de ses amis. Cette indiscrétion le fortifia dans l'opinion qu'il portoit sur son visage des traits sinistres et particuliers, qui le rendoient l'objet de la dérision publique. Dès-lors exaltation orageuse de sa mélancolie, trouble et émotion involontaires à la vue de ses amis, penchant irrésistible au suicide, empoisonnement avec l'opium, suivi de convulsions violentes, mais qui fut arrêté par le suc de citron, &c. J'observerai qu'il raisonnoit avec sagacité sur tout objet étranger à ce qui concernoit son amour-propre, qu'il n'éprouvoit aucun trouble dans les fonctions de la vie intérieure, ni enfin ces anomalies nerveuses qui se remarquent dans l'hypocondrie.

Ne pouvant plus résister aux tourmens qu'il se créoit tous les jours, il partit pour la campagne; là, entouré d'hommes qui ne le connoissoient pas, d'enfans dont il partageoit les jeux, variant ses occupations, vivant dans une sphère d'activité conti-

nuelle, et se livrant avec passion à l'exercice de la chasse, *pluribus intentus minor est in singulâ sensus;* il perdit de vue le sujet de sa mélancolie, et recouvra bientôt un jugement sain et son urbanité première.

CHAPITRE PREMIER.

Différences de l'hystérie et de l'hypocondrie.

1°. *Causes.* — Mêmes prédispositions en général; dans les deux cas, sensibilité vive au physique et au moral: cependant certaines circonstances sont propres à l'hystérie, v. g. l'époque de la puberté, l'abstinence des plaisirs de l'amour, &c.

Mais les causes déterminantes ne sont pas les mêmes; presque toujours l'hypocondrie succède à la vie sédentaire et aux travaux forcés du cabinet. Ces deux causes sont, snivant M. Tissot, les deux sources principales de cette maladie; et c'est aussi pourquoi Hoffmann l'appeloit la maladie des gens de lettres: tandis que l'hystérie tient le plus souvent aux dérangemens des fonctions exclusives au sexe, ou au trouble des loix impérieuses de la reproduction.

Pressavin, dans son traité (1), rapporte avoir

(1) Traité des vapeurs, ouvrage cité.

souvent observé des femmes de la campagne, d'une très-forte constitution, et sans aucune disposition à l'hypocondrie, qui étoient cruellement tourmentées par des accès hystériques; et je ne connois pas d'auteur qui ait jamais observé l'affection hypocondriaque chez les habitans des campagnes.

Les températures les plus élevées, suivant le professeur *Pinel*, les pays froids, suivant *Hoffmann* et *Reveillon*, sont les plus propres à développer l'hypocondrie, et influent peu sur la production de l'hystérie; mais aussi l'excès des plaisirs de l'amour (1), et sur-tout leur abstinence forcée, déterminent bien plus souvent l'hystérie que les affections hypocondriaques; et si l'influence de certaines professions n'a point été exagérée par *Zimmermann* (2) pour la production de l'hypocondrie, on peut les regarder comme des causes particulières de cette maladie.

L'hystérie n'est peut-être jamais déterminée par ces affections organiques que l'on rencontre chez les hypocondriaques, et rarement elle produit dans

---

(1) C'est à tort que l'auteur de l'article hystérie, dans l'Encyclopédie méthodique, assure que les femmes mariées, que celles qui jouissent des plaisirs de l'amour, et sur-tout les filles publiques, ne sont jamais affectées d'accès hystériques.

(2) Traité de l'expérience, par Zimmermann.

le tissu des organes, des altérations de la nature de celles qu'amène quelquefois l'hypocondrie.

2°. *Age.* — Celle-ci attaque particulièrement l'âge adulte ; je n'ai rencontré qu'une observation d'un homme hypocondriaque dès son bas-âge ; mais l'auteur qui l'indique sans la rapporter (1), ne distinguoit pas l'hypocondrie de plusieurs autres maladies, et il me semble présumable qu'une santé débile et un caractère hargneux lui auront fait prendre le change.

C'est bien à tort qu'un médecin anglais, *Cullen*, considère l'hypocondrie comme une maladie en quelque sorte réservée à la vieillesse ; tandis que, vers cette époque avancée de notre vie, elle se convertit presque constamment en des maladies plus fâcheuses.

L'hystérie, au contraire, affecte spécialement deux époques éloignées.

Un relevé des observations que contiennent les consultations d'Hoffman, nous donne le résultat suivant. Sur onze histoires d'affection hystérique, cinq se sont manifestées vers la puberté, et cinq à l'époque critique ; une seule se déclara à l'âge de vingt-un ans.

Cullen observe également que l'hystérie survient

(1) Zimmerman, traité de l'expérience.

rarement avant ou après l'une de ces deux époques; on ne peut donc pas admettre, avec son commentateur, l'intermédiaire de quatorze à vingt-cinq ans, comme l'époque de la plus grande fréquence de l'hystérie. En examinant l'invasion des affections hypocondriaques, nous trouvons que sur seize observations, une seule date dès l'âge de vingt-deux ans; les quinze autres roulent depuis trente jusqu'à cinquante ans.

5°. *Sexe.* — Les femmes sont moins exposées à l'hypocondrie que les hommes, parce que les mêmes causes qui font naître l'hypocondrie chez les hommes, déterminent souvent l'hystérie, qui est exclusive à la femme.

Une seconde raison tient à son organisation particulière; la femme, dont l'imagination active reçoit cependant moins de développement que celle de l'homme, parce que la nature ne l'a point destinée aux méditations ni aux sciences abstraites, est, par son caractère compatissant, appelée à remplir dans la société des devoirs plus doux; elle ne connoît point ces passions orageuses, la haine et l'ambition; étrangère à ces émotions tumultueuses qui bouleversent l'imagination des hommes, elle est par conséquent moins exposée à l'hypocondrie. Si d'ailleurs l'affection hypocondriaque est vraiment une maladie de l'âge moyen, la vieillesse étant plus hâtive chez la femme, celle-ci doit moins long-

temps que l'homme redouter l'invasion de cette maladie.

« Les passions douces, dit Roussel, sont les plus » familières à la femme, parce qu'elles sont les plus » analogues à sa constitution physique; l'attendris- » sement, la compassion, la bienveillance, l'amour, » sont les sentimens qu'elle éprouve et qu'elle » excite le plus souvent. Chacun sent qu'une bou- » che faite pour sourire, que des yeux tendres ou » animés par la gaîté, que des bras plus jolis que » redoutables, et un son de voix qui ne porte à » l'ame que des impressions touchantes, ne sont pas » faits pour s'allier avec les passions haineuses et » violentes ».

On voit une différence morale également remarquable chez les enfans, dont les goûts varient suivant leur sexe. Achille, caché à la cour de Lycomède, sous les habits de Pyrrha, trahit son déguisement par le choix qu'il fait d'une épée entre tous les présens apportés par Ulysse....

Sensibilité, foiblesse, inconstance, sont les attributs qui caractérisent la femme. Ces vers :

Malo me Galathea petit, lasciva puella,
Et fugit ad salices et se cupit ante videri.

VIRG. Eglog. III.

nous donnent la mesure de l'ambition naturelle aux femmes, et de leur empire sur les hommes.

Une fermeté inébranlable et une force bien supérieure, en rapport avec une sensibilité moins vive, sont le propre de l'homme.

Si fractus illabatur orbis
Impavidum ferient ruinæ.

HORAT, Od. III, lib. 3.

L'homme est, en effet, doué d'une sensibilité moins vive, et par conséquent moins disposé aux affections nerveuses; mais s'il ne prend pour guide que les écarts de son imagination, ou si, par une vie molle et somptueuse, il seconde les mauvais effets d'une éducation efféminée, il se rapproche bientôt de la constitution physique de la femme, et c'est ainsi qu'il devient très-accessible aux affections hypocondriaques.

4°. *Phénomènes des deux maladies.* — Dans l'hystérie, très-souvent l'invasion est subite, et la maladie marche brusquement; quelquefois, au début, les fonctions de l'entendement sont suspendues, et à l'agitation convulsive se joint un léger délire : ordinairement le trouble commence vers l'organe utérin; de l'abdomen un globe se porte vers l'épigastre, la poitrine et le col, et semble suivre tous les plexus nerveux de ces parties. Les parois abdominales se portent en arrière en se contractant; le diaphragme est refoulé, les muscles de la poitrine entrent en convulsion, le tho-

rax se resserre à son tour; ce trouble se communique à l'organe central de la circulation ; dès-lors palpitations tumultueuses, resserrement spasmodique ou constriction douloureuse vers la gorge, sentiment de strangulation menaçant même de suffocation, gonflement extraordinaire du col, battement tumultueux des artères carotides, mouvemens convulsifs dans les extrémités, dans tous les muscles de la vie extérieure, resserrement tétanique de la mâchoire inférieure; tous ces accidens sont quelquefois, dès le premier jour, au *summum* de leur développement.

L'hypocondrie nous présente une autre série de faits non moins distincts : dans celle-ci, l'invasion est lente, de nombreux phénomènes simulent des embarras du système gastrique; le retard, le trouble des digestions préludent long-temps aux symptômes nerveux; bientôt contractions plutôt tensives que convulsives vers les hypocondres, tension, et par intervalle, gonflement de l'estomac, flatuosités intestinales, dégagement de gaz, expuition de mucosités. De nouveaux progrès se manifestent, et par la suite la maladie n'est plus bornée à l'abdomen; dès-lors, anxiétés précordiales, palpitations éloignées, douleurs vagues, terreurs-paniques, maux imaginaires; les symptômes se succèdent lentement, et ne parviennent ordinairement à leur plus haut période qu'après plusieurs années.

Cet état se soutient presque toujours, ou du moins long-temps au même degré, s'aggrave par les variations de l'atmosphère, par les affections morales, et offre des espèces de paroxysmes, quelquefois aussi une légère rémission ; tandis que dans l'hystérie nous voyons une marche rapide, des accès violens dans leur intensité, portés même quelquefois jusqu'à l'état de mort apparente, courts dans leur durée, se terminant par l'écoulement d'un fluide onctueux, et auxquels succède un calme manifeste. La froide immobilité des traits, même dans les paroxysmes de l'hypocondrie, forme contraste avec la physionomie convulsive que présentent les accès de l'hystérie.

On ne peut, dans l'hypocondrie, diminuer les accidens comme par enchantement, et souvent les accès hystériques cèdent de suite à la sensation produite par la musique vocale, à la compression des carotides, aux odeurs fétides ou à une pratique honteuse dont parle *Sauvages.*

Clitoridis titillatio à barbitonsore impudico instituta paroxysmum solvebat.

Dans d'autres cas, on les a vu augmenter par la compression des jugulaires, par le son de certains instrumens de musique, tels que le piano (1).

---

(1) Voyez la dissertation du citoyen Duvernoy sur l'hystérie.

Les paroxysmes, dans l'hypocondrie, sont déterminés par les temps froids et humides, qui diminuent la transpiration, mais qui n'ont aucune influence bien marquée sur les femmes hystériques, dont les accès se renouvellent par l'imitation, par les affections morales, par des sensations pénibles, quelquefois par la contrariété la plus légère, et particulièrement au retour correspondant à l'époque des règles.

Chez quelques femmes très-nerveuses, ces accès sont assez rapprochés ; mais ils sont ordinairement séparés par des intervalles de rémission plus ou moins longs.

De sorte que l'on pourroit, jusqu'à un certain point, et sous le rapport du type seulement, comparer l'hypocondrie à une maladie rémittente, et l'hystérie à une maladie intermittente.

S'il est vrai que l'on remarque chez quelques femmes hystériques un mal-aise prononcé au moment des repas, il n'est pas moins conforme à l'observation d'avancer que le trouble des fonctions digestives et l'affection des organes abdominaux sont constans et toujours plus sensibles dans l'hypocondrie. Et en général, s'il survient dans certains cas d'hystérie des symptômes analogues à ceux de l'hypocondrie, ils sont passagers et nullement caractéristiques de la maladie.

Les maux imaginaires, les terreurs paniques, le

gonflement de l'hypocondre gauche n'appartiennent qu'aux affections hypocondriaques ; de même le clou et le globe hystérique, la perte de la parole, la suspension des fonctions de l'entendement, les mouvemens convulsifs, le sentiment de strangulation, le gonflement du col, les contractions spasmodiques des muscles du tronc, et le resserrement tétanique de la mâchoire, sont des symptômes exclusifs de l'hystérie. Si quelquefois, lorsque l'hypocondrie a duré plusieurs années et amené le malade à un état voisin du marasme, il survient perte de connoissance, la respiration est suspendue ; dans l'hystérie elle est seulement insensible. La syncope, dans le premier cas, est marquée par la suspension seule de la circulation, et n'est point accompagnée de cette vive excitation nerveuse, de ces palpitations, de ces convulsions, de ce trismus qui se remarquent dans l'hystérie.

Celle-ci tenant à l'organisation particulière de la femme, dépendant dans bien des cas du désordre de certaines fonctions, peut être bien plus souvent que l'hypocondrie étrangère à l'influence des sociétés. Ainsi la suppression ou la rétention des règles par une frayeur, par une immersion dans l'eau froide, par une membrane contre nature, ou par une trop longue abstinence des plaisirs de l'amour, peuvent quelquefois déterminer l'hystérie, même chez des femmes livrées aux travaux les plus rudes.

Cette opinion est appuyée par celle de Pressavin ; il faut pourtant en convenir, cette maladie paroît presqu'entièrement reléguée dans les villes.

L'auteur de l'article *Hystérie*, dans l'Encyclopédie méthodique, nous indique un moyen qui peut aider à distinguer ces deux maladies : dans l'hystérie, dit-il, une légère compression sur la région épigastrique apporte un soulagement marqué, tandis que dans l'hypocondrie elle augmente l'état pénible du malade.

Enfin la même corrélation que l'on remarque souvent entre l'hypocondrie et le flux hémorrhoïdal, s'observe d'une manière plus prononcée entre l'hystérie et l'évacuation menstruelle.

5°. *Durée des deux maladies.* — Le temps au-delà duquel on cesse ordinairement d'observer ces deux maladies, varie également. L'hystérie fréquente à quinze, dix-huit, dix-neuf ans, et vers l'époque critique, attaque bien rarement après quarante ou quarante-deux ans. L'hypocondrie, au contraire, très-rare à vingt-deux et même à vingt-cinq ans, est une maladie très-répandue dans l'âge viril depuis trente, trente-cinq jusqu'à quarante-cinq, et qui ne se manifeste presque jamais au-delà de cinquante ans.

6°. *Traitement.* — L'hypocondrie, en général, est, d'après l'opinion des auteurs, plus rebelle aux moyens curatifs que l'affection hystérique, et le

traitement de ces deux maladies consiste particulièrement dans les moyens d'hygiène, mais il est susceptible de diverses modifications qui sont relatives aux causes qui les ont produites.

7°. *Terminaisons.* — Les terminaisons ou mutations de ces deux maladies, sont différentes. Dans l'hypocondrie, les progrès du temps amènent ordinairement le marasme, des vices organiques, la pthysie, la mélancolie, le scorbut, la fièvre lente, la goutte. L'hystérie, au contraire, dégénère souvent en épilepsie ou syncope mortelle, en fureur utérine ou en fièvre aiguë. (Hoffman.)

Les affections hystériques font bien rarement périr les malades, et plutôt par leur violence que par leur durée; tandis que les hypocondriaques succombent plus souvent par la longue durée de leur maladie, ou par ses mutations ou complications, que par son intensité.

Presque tous les auteurs s'accordent sur le résultat des ouvertures cadavériques. On a souvent trouvé chez les hypocondriaques des lésions organiques dans les viscères abdominaux, et chez les femmes hystériques, l'altération a été plus souvent observée vers l'utérus ou les annexes.

Tout nous prouve donc, que dans l'hystérie la matrice est l'organe affecté, et qui joue le principal rôle.

Enfin l'analyse exacte des traits d'analogie que présentent ces deux maladies, n'offre rien qui puisse balancer les caractères distinctifs bien prononcés que met en évidence leur rapprochement comparatif.

CHAPITRE II.

Caractères distinctifs de l'hypocondrie et de la mélancolie.

La mélancolie a souvent été confondue avec l'hypocondrie. *Aretée*, *Sennert*, *Boerhaave*, et plusieurs autres médecins, en ont cependant donné une définition exacte. *Cullen* l'appelle, dans sa Nosologie, une folie partielle, et en fait six espèces, qui ne sont que des variétés. *Sauvages* la range, avec raison, dans les délires; mais les caractères qu'il assigne ne sont point tracés avec assez de précision.

Le citoyen *Pinel* en fait deux espèces, la première est la mélancolie nerveuse, la seconde est la mélancolie avec penchant irrésistible au suicide.

L'une et l'autre reconnoissent en général les mêmes causes que l'hypocondrie, et tiennent quelquefois à une disposition primitive, remarquable au physique et au moral.

Les traits qui dénotent cette propension phy-

sique à la mélancolie, sont la maigreur, la face lucide (1), les sourcils épais, les yeux noirs et enfoncés, le regard oblique, la figure morne et rembrunie, les cheveux noirs, une démarche lente et soignée, un sommeil difficile et facilement interrompu. Mais il est aisé de sentir l'insuffisance de ces caractères physiques, et c'est dans l'organisation morale affectée à ce tempérament, que l'on doit rechercher une disposition bien tranchée : air sombre et rêveur, taciturnité, abord repoussant, défiance ombrageuse, irascibilité extrême mise en jeu par les motifs les plus frivoles; dissimulation astucieuse, recherches de la solitude, aversion pour le mouvement, conception difficile, mais mémoire féconde (*in melancholicis memoria firma. Rivière* (2)); propos étudiés, desseins combinés avec astuce, très-grande versatilité morale, mais aucun trouble dans l'organisation physique; on ne voit

(1) Florida Antoniorum facies neminem terret, Turgiduli illi voluptates anhelant, flores intertexunt et sicas nunquam acuunt; vultus illos macilentos et adustos reformido.

Comment. Cæs.

(2) On trouve avec plaisir la même idée élégamment exprimée dans le traité de la manie, pag. 27 :

« Le souvenir du passé semble pour eux se dérouler avec » facilité, et se reproduit alors dans leur esprit avec les » couleurs les plus vives et les plus animées ».

point cette perversion de l'appétit, ni tous les symptômes nerveux propres à l'hypocondrie.

L'esquisse de la vie de Jean-Jacques, extraite, non de ses détracteurs outrés, mais des écrivains qui l'ont jugé avec une juste sévérité, et l'analyse succincte de ses propres ouvrages, nous offriront l'exemple d'une mélancolie bien prononcée sous le rapport moral.

Rousseau naquit en 1712, d'un simple citoyen de Genève; il en coûta la vie à sa mère, et sa naissance, qui fut le premier de ses malheurs, n'a peut-être pas peu contribué à lui donner ce caractère d'un misanthrope amer, dont les âpres inégalités froissoient tous ceux qui l'approchoient.

Bientôt il déserte la maison paternelle. Fugitif, errant en pays étranger, *je change*, dit-il, *de religion pour avoir du pain*. Dès sa jeunesse, foible constitution, mais développement extraordinaire des facultés morales; esprit penseur, caractère bouillant et ombrageux, imagination forte et sombre, vanité philosophique.

A peine il paroît sur la scène littéraire, qu'il est accueilli par un prince qui le prend pour secrétaire d'ambassade. Son amour pour l'indépendance ne put sympathiser avec les convenances qu'exigeoit son nouvel état : il quitte donc l'ambassadeur.

Un enchaînement de contrariétés exaspéra les sentimens qu'il avouoit innés chez lui, une orgueil-

leuse misanthropie, une certaine aigreur contre les riches et les heureux de ce monde, et cette aversion extrême pour toute obligation sociale : « J'ai » toujours redouté les bienfaits, car tout bienfait » exige reconnoissance, et je me sens ingrat par » cela seul que la reconnoissance est un devoir. Le » bonheur qu'il me faut n'est pas tant de faire ce » que je veux, que de ne pas faire ce que je ne » veux pas ».

Il estimoit beaucoup le charme de l'amitié, parce qu'il étoit sensible, parce qu'il aimoit l'homme vertueux, et n'abhorroit que le vice : *les hommes*, disoit-il, *sont méchans*, *mais l'homme est bon.*

Son amour pour la vérité si bien exprimé dans sa devise :

Vitam impendere vero.

son enthousiasme pour l'antiquité, pour le stoïcisme mâle des Catons et des Brutus, et son mépris pour ses contemporains, dans lesquels il ne voyoit que des esprits affoiblis, des corps dégénérés, des hommes dépourvus à son égard de toute moralité, lui suscitèrent de nombreux ennemis.

Une anecdote transmise par la tradition populaire, peut être regardée comme devant servir à l'histoire de sa mélancolie future. La servante-maîtresse de Rousseau, associée à la couche de ce grand homme, se crut associée à son mérite; et ne

trouvant pas dans *Motiers* un sol digne de la supporter, pour en dégoûter Jean-Jacques, elle le fait lapider par des enfans : Rousseau se persuade qu'il est poursuivi par ses ennemis, et abandonne le canton de Neufchâtel. Après bien des persécutions semblables, il passe en Angleterre, espérant que le séjour de Londres contrasteroit moins avec ses affections particulières ; mais son caractère libre, mélancolique et roide, ne fut point une singularité pour ce peuple, qui n'avoit encore emprunté ni les graces ni la légéreté française, et qui étoit lui-même tout mélancolique ; et l'imagination altière de notre philosophe en fut humiliée. Bientôt l'envie s'agite contre lui, et décerne à Rousseau les honneurs de la satyre ; son physique s'affoiblit, son imagination s'aigrit, et ses soupçons tombent sur son bienfaiteur, qu'il accuse de diriger la critique contre lui.

On ne voit jusqu'ici que la disposition la mieux avérée à la mélancolie ; mais c'est à son retour en France que l'on en reconnoît les caractères non moins prononcés.

Passion dominante portée à l'excès, qu'il appeloit amour indomptable de la liberté, délire exclusif sur un objet, et propension à la défiance sur les motifs les plus frivoles.

Les procédés généreux de ses amis étoient à ses yeux une critique amère, ou bien couvroient des

desseins perfides; et souvent il leur appliquoit ce mot :

. . . . timeo Danaos et dona ferentes.

Bientôt tristesse naturelle renforcée par des contrariétés sans nombre, et accroissement extraordinaire de ses terreurs et de ses défiances. Gresset veut le consoler, et va le voir; mais Rousseau ne profère pas une parole, et se contente de lui répondre : *Vous avez eu l'art de faire parler un perroquet, mais vous ne sauriez faire parler un ours.*

Même accueil repoussant aux magistrats d'Amiens, qui voulurent lui envoyer *le vin d'honneur*: son imagination blessée ne voyoit dans ces attentions flatteuses que des respects dérisoires; *il croyoit qu'une partie du public le regardoit comme Lazarille de Tormes qui, attaché dans le fond d'une cuve, la tête seule hors de l'eau, étoit promené de ville en ville comme un monstre marin fait pour divertir la multitude.* Tel étoit l'objet de son délire (1).

---

(1) Voyez la huitième et neuvième promenade du Solitaire, dans lesquelles il rapporte la conspiration des enfans et des invalides contre lui, et où il reconnoît lui-même sa mélancolie.

Il paroîtroit assez probable que l'exaltation de sa mélancolie, exaspérée par une vive affection morale, lui inspira des projets suicides auxquels il auroit succombé. *Voyez* Lettres sur J. J. Rousseau, par madame de Stael, 1798.

Cette aptitude morale inspire aux hommes puissans des passions haineuses et le goût de la tyrannie. Exemples : Denys de Syracuse, Tibère, Néron, Louis XI, Cromwel, et un homme plus fameux encore, scélérat profond et sanguinaire par principes, Robespierre.

Ou peut voir, pour compléter l'idée de cette disposition morale à la mélancolie, le tableau savamment dessiné du caractère sombre et mélancolique de Louis XI et de l'empereur Tibère, *Traité de la Manie, p. 138.*

Son influence est moins dangereuse, mais également remarquable chez quelques hommes d'un esprit sombre et passionné pour les sciences, auxquels elle inspire le goût excessif d'une philosophie cynique (1). Diogène, Héraclite, Timon surnommé le misanthrope, J. J. Rousseau.

Dans d'autres cas, on voit au contraire la réunion du tempérament le plus estimable et le plus malheureux : Bellerophon, Socrate, Platon, Pascal, le Tasse, J. J. Rousseau, Zimmerman, Bordeu, Bertin (2). Citons à l'appui *la Mélancolie de Torquato Tasso*, du Tasse.

---

(1) Ce mot ne peut être pris que dans son acception morale.

(2) Voyez, pour ce dernier, son Eloge par Condorcet,

Le Tasse eut pour patrie l'Italie, reçut en partage une grande énergie physique, et annonça dès sa tendre enfance le développement le plus précoce des facultés morales.

A l'âge de neuf ans, ces heureuses dispositions firent ombrage à la tyrannie; il partagea le sort de son père, fut proscrit, et comme lui condamné à mort; nouvel Ascagne, il échappe par la fuite à l'arrêt fatal prononcé contre lui.

Il erra long-temps, mais enfin son exil eut un terme, et le Tasse se livre alors avec passion à l'étude de la poésie. A dix-sept ans, son premier ouvrage (Renaud) commence une réputation qui devoit traverser des siècles, et qui fut bientôt cimentée par le beau poëme épique de la Jérusalem délivrée. On reconnut dès-lors dans ce jeune auteur les qualités les plus estimables et les plus propres à faire le bonheur de ses amis, et qui contribuèrent au malheur de sa vie. Défiance de ses propres moyens, indulgence pour les autres, conversation enjouée, imagination vive et brillante, grandeur d'ame, amour de la vertu, mais cependant caractère vraiment mélancolique et susceptibilité vive. Toutes les impressions qu'il éprouvoit étoient con-

---

mémoire de l'Acad. des sciences, 1781, et l'article *Peur*, dictionn. encyclopédiana.

centrées; le rire ne fut jamais chez lui le signe d'une satisfaction intérieure, et sa douleur se manifesta rarement par des larmes.

Lancé dans une carrière plus brillante, il ne tarda pas à se repentir d'avoir connu les grands et leur grandeur; l'accueil distingué que lui fit Alphonse, duc de Ferrare, et plus encore la présence d'Eléonore, sœur de ce prince, qui cultivoit et honoroit les arts, le décidèrent à fixer son séjour dans cette ville. Bientôt il conçut pour cette jeune princesse une passion violente, qui fut la source de tous ses malheurs. Amant discret, il crut trop légèrement à la fidélité d'un de ses amis, qu'il rendit dépositaire de son amour et de son espoir. Trahi par l'amitié, blessé dans ses intérêts les plus sacrés, il veut punir une indiscrétion perfide, et tandis qu'il attaque bravement son adversaire, il faillit périr victime d'un lâche assassinat.

Dès-lors, tissu de peines physiques et morales, exil, captivité, expropriation, confiscation de ses biens, pénurie affreuse, tourmens de la faim, calomnies, trames ourdies contre lui avec astuce, amour malheureux et fortifié par une correspondance suivie avec Eléonore; une détention de neuf ans affoiblit son organisation physique et exaspéra sa propension morale à la mélancolie : bientôt *défiance ombrageuse,* terreurs pusillanimes, *passion invincible et portée à l'excès* pour la jeune prin-

cesse, *délire exclusif*; il se voyoit toujours environné de poisons et de supplices, *et poursuivi par un lutin avec lequel il prétendoit avoir des entretiens très-suivis*. Tels étoient les caractères de sa mélancolie érotique.

L'atteinte portée aux fonctions de l'imagination ne s'étendoit nullement aux autres fonctions de l'entendement, et le jugement étoit d'ailleurs très-sain.

Des momens lucides lui laissoient connoître son état fâcheux, et le livroient aux idées les plus tristes, qui le replongeoient dans ses accès mélancoliques.

Rappelé à Ferrare par l'influence d'Eléonore, *je vais*, dit-il, *me remettre volontairement dans mes premiers fers*. Le contraste que lui offroit son état actuel, comparé au bonheur dont il avoit joui dans ces mêmes lieux, l'affecta vivement et renouvella souvent ses transports érotiques. Pour amortir les élans d'une ame sublime et passionnée, on jette le Tasse dans un hôpital, et les différens traitemens qu'il y subit ne font que renforcer sa mélancolie; mais des moyens moraux amenèrent des résultats bien différens; le retour à la liberté, la restitution de ses biens, un genre de vie libre et paisible, sa réputation réhabilitée, et d'autres sujets de satisfaction intérieure dissipèrent toute idée mélancolique, et le rendirent à la santé. Chaque

prince, chaque pays se disputa l'honneur de le posséder ; Rome, sur-tout, se signala et lui préparoit une pompe triomphale, une couronne glorieuse (1). *Je desire*, lui écrivoit le pape Clément VIII, *que vous honoriez la couronne qui a honoré jusqu'ici tous ceux qui l'ont portée.....* Mais la mort prévint les honneurs qui l'attendoient au Capitole.

La mélancolie peut, ainsi que l'hypocondrie, être déterminée par une vive frayeur : deux observations que nous allons rapporter en fourniront la preuve, et feront en même tems ressortir le contraste de ces deux maladies.

Observation (2) *d'hypocondrie par frayeur.*

Un courtisan distingué, âgé de trente ans, d'un tempérament sanguin, joignoit à un embonpoint succulent, un caractère très-enjoué et sans aucune disposition à la mélancolie ; habitué aux travaux du cabinet, qu'il compensoit par beaucoup d'exercice, il avoit toujours joui d'une bonne santé. Un jour, étant à la chasse, il fut tout-à-coup saisi d'une vive frayeur, tomba de cheval, se plaignit de douleurs dans le dos, et se crut grièvement blessé. Bientôt remis de son accident, il reconnoît son er-

---

(1) La couronne Laureat.

(2) Observation II, Hoffman.

reur, remonte à cheval et continue sa partie de chasse. De retour chez lui, il éprouve, au bout de quelque tems, les symptômes d'hypocondrie les mieux caractérisés ; mal-aise général, inquiétudes vagues, trouble des fonctions digestives, vertiges, pesanteur et douleur de tête, flatuosités incommodes, sommeil troublé par des rêves fatigans, tristesse constante, anxiétés précordiales, constipation opiniâtre ; à son réveil, nausées et vomissemens acides, urines tantôt limpides, tantôt sédimenteuses.

Consultations multipliées, pendant un an abus des médicamens, et exacerbation manifeste de la maladie. Hoffman est appelé, il ordonne une saignée de pied, des pédiluves fréquens, une infusion théïforme le matin, avant le repas l'essence d'écorce d'orange, le soir la poudre précipitante, deux fois par semaine ses pilules balsamiques, rejet de tous les autres médicamens, guérison. Ce traitement étoit très-rationel ; la maladie affectoit un homme fort, sanguin, et ne reconnoissoit point pour cause la vie sédentaire ni les travaux du cabinet, mais une circonstance accidentelle dont l'effet étoit plus facile à combattre.

L'observation suivante, d'une mélancolie déterminée par la même cause, nous présente pour sujet un de ces hommes dont les travaux utiles ont le plus illustré leur siècle.

Mélancolie par frayeur.

Blaise Pascal naquit en 1623 d'une famille qui possédoit en Auvergne des places distinguées qu'elle honoroit par ses vertus. Il annonça presque dès le berceau, la célébrité précoce que justifia dans la suite une foule d'ouvrages qui attestent encore la supériorité de son génie. Une éducation soignée et des études prématurées développèrent en lui le goût exclusif des sciences les plus abstraites, et un travail opiniâtre altéra bientôt sa constitution physique déjà foible et chancelante : dès-lors la santé de Pascal alla toujours en dépérissant, et rien ne pouvoit ralentir son ardeur pour l'étude. Après une longue absence, de retour au sein de sa famille, il partage son tems entre la société et les méditations; mais bientôt isolement pénible qui lui fait tout sacrifier aux travaux du cabinet, et par suite dépérissement sensible : pour en arrêter les progrès, son médecin lui conseille de se livrer à l'exercice de la promenade et d'éviter toute contention d'esprit.

Pascal reparoît dans le monde, il y apporte de grands talens, de grandes vertus et une célébrité bien acquise, mais en même tems un caractère mélancolique, une vanité naturelle et le desir prononcé de l'indulgence qu'il accordoit aux autres; il préféroit déjà la société qu'il s'étoit formée, à la

solitude, et songeoit même à s'y attacher par le lien conjugal; mais un événement mémorable dans l'histoire de sa vie, vint donner à ses idées une toute autre direction.

Tous les jours Pascal se promenoit dans les environs de Neuilly. Un soir, les deux chevaux du devant de sa voiture prennent le mors aux dents, et s'élancent de l'emplacement du pont de Neuilly dans la Seine. La secousse fut heureusement violente, rompit les traits qui joignoient le premier attelage au train de derrière, et la voiture resta sur le bord du précipice. Le malade ne fut point blessé, mais vivement effrayé, et une syncope qui dura très-long-tems fut le premier résultat de cette frayeur. On se représente facilement la commotion physique et morale que dut ressentir un homme foible et languissant.

Vers la même époque, il éprouve dans l'ombre de la nuit une espèce de vision ou d'extase dont il conserva la mémoire dans un papier qu'il portoit toujours sur lui (1), et que les uns ont regardé comme un amulette, et d'autres comme un modèle de vertus chrétiennes. La sensation de ce malheureux événement sans cesse retracée dans son imagination, le troubloit par-tout, sur-tout la nuit

---

(1) Voyez vie de Pascal, par Condorcet.

au milieu de ses insomnies et de son dépérissement. *Il croyoit toujours voir un abîme à son côté gauche, et y faisoit placer un siége pour se rassurer.*

Je n'insisterai pas sur les caractères accessoires de sa mélancolie, sur ses *craintes*, *sa défiance*, ses scrupules, *sa passion dominante ou sa dévotion minutieuse.*

Les propos consolans de l'amitié calmoient pour un moment ses alarmes, mais l'instant d'après Pascal revoyoit le précipice, toujours effrayé par le même fantôme ou cet égarement de son imagination; et huit ans après ce fâcheux accident, *Pascal* mourut à l'âge de trente-neuf ans.

L'excès de travail qui fut la cause prédisposante de la mélancolie de Pascal, détermina celle de *Saci*, traducteur de la Bible, il s'étoit épris d'une belle passion pour saint Augustin, qu'il voyoit partout, et auquel il rapportoit toutes ses actions et tout ce qu'il entendoit.

Je vois maintenant une mélancolie non moins singulière et très-analogue. Un homme d'un âge mûr, d'un tempérament mélancolique, s'est tellement infatué de *Capiston*, qu'après la conversation la mieux soutenue, il finit toujours en vous assurant que tout ce qu'on lui a dit et répondu se trouve mot pour mot dans *Capiston*. Sa mélancolie prononcée, l'exaltation de sa susceptibilité morale et

la défiance la plus ombrageuse, me font craindre que sa maladie ne passe à un état de manie.

La mélancolie dégénère le plus souvent en manie confirmée; telle fut la fin malheureuse du poète Gilbert qui, dans un accès de manie, pour soustraire la connoissance de ses papiers à ses ennemis, avala la clef de son secrétaire, et mourut dans les angoisses de la suffocation.

La mélancolie avec penchant irrésistible au suicide, est ce qu'on appelle le splen ou la maladie anglaise, maladie plus fréquente dans certains mois de l'année, et lorsque sur-tout le vent est nord-est; et comme les suicides sont ordinairement plus nombreux à cette époque, on l'appelle le vent des pendus.

Dans la Médecine éclairée par les sciences physiques de Fourcroy, on en trouve une observation bien caractérisée, fournie par le professeur Pinel.

Un homme d'un caractère mélancolique éprouve des pertes considérables, et en ressent un profond chagrin; cependant il lui restoit encore de grandes ressources, une femme qu'il aimoit et qui s'efforçoit de le rendre heureux, et un fils qu'il chérissoit également.

Malgré ces motifs de satisfaction intérieure, il étoit tourmenté par un penchant irrésistible au suicide, plus impérieux sur-tout lorsqu'il passoit sur

les ponts de la Seine : bientôt l'on apprit la fin tragique qu'il avoit préférée (1).

J'ai connu deux hommes dont la constitution physique et l'organisation morale portoient l'empreinte d'une sombre mélancolie; tous deux suivoient la carrière théâtrale, et n'y recevoient que les témoignages que le public accorde au vrai talent ; ils étoient l'un et l'autre constamment poursuivis par le desir de se jeter dans l'eau, desir qui s'exaspéroit souvent à la vue d'un pont, et tous deux ont mis le terme à une existence insupportable par le même genre de mort, à deux époques révolutionnaires éloignées, mais rapprochées par la nature de leur célébrité, et que l'on voudroit arracher des fastes de l'histoire.

On peut encore rapporter ici la mélancolie du célèbre Huyghens, qui se croyant de verre et craignant l'impression du moindre choc, se jeta dans un puits.

Ce penchant au suicide, soit seul, soit accompagné d'un délire exclusif sur un autre objet, constitue la seconde espèce de la mélancolie dans la Nosographie philosophique.

Pourroit-on, dans le principe, considérer l'hypocondrie et l'hystérie comme deux maladies du système nerveux ganglionaire, tandis que la mé-

---

(1) Ce même caractère a été mis en scène par Gresset, dans sa comédie de Sidney.

lancolie semble appartenir spécialement au systême nerveux cérébral ? Et en effet, elle consiste dans une lésion partielle des fonctions de l'entendement, et sert quelquefois de moyen de transition de l'hypocondrie à la manie. (*Voyez* une observation citée à l'article *terminaisons*).

Phénomènes distinctifs des deux maladies.

Dans l'hypocondrie, trouble manifeste des fonctions de l'estomac, divagations passagères sur divers objets, et particulièrement terreurs paniques relatives à la santé.

Dans la mélancolie, objet spécial d'affection morale, défiance ombrageuse, passion dominante, délire exclusif et constant sur un objet ou sur une série particulière d'objets, et souvent penchant irrésistible au suicide, que la raison et le jugement ne peuvent détruire, sorte de désorganisation morale à laquelle le physique ne participe nullement, ce qui infirme cette sentence, *mens sana in corpore sano.*

L'imagination mobile des hypocondriaques contraste avec l'imagination des mélancoliques, obstinément concentrée sur un seul objet.

La maladie tient souvent à une vanité philosophique, à un amour-propre excessif, ou bien à quelques circonstances où ce grand mobile a été compromis.

Les hommes disposés à la mélancolie ont les passions vives ; la peine, chez eux, ne parcoure point tous ses degrés intermédiaires, depuis l'inquiétude, le souci, le chagrin (1) jusqu'à la douleur, l'angoisse : leurs affections morales sont de suite portées jusqu'à la désolation la plus cruelle, jusqu'au désespoir qui bouleverse leur imagination. *Ces malheureux*, dit l'estimable auteur du traité de la manie, *s'habituent à ne voir leur état qu'au travers du prisme lugubre de la mélancolie.*

L'amour n'est pas chez eux ce besoin de la nature, ce sentiment qui rapproche deux êtres sensibles ; c'est une passion orageuse ou aveugle qui dégénère souvent en fureur. « Le sentiment le plus » doux devient chez eux, par la moindre opposi- » tion, une fureur impétueuse ; la jalousie s'élève » avec l'amour, la discorde triomphe, et la plus » douce des passions reçoit des sacrifices de sang » humain ». ROUSSEAU.

Le sentiment le plus noble, l'amour de la patrie, peut également être démesuré. C'est cette aptitude morale à la mélancolie, qui dirigea les poignards sur le sein de *César* ; et ce fut dans un accès de

---

(1) An inquiry into the nature an origin of mental derangementica. Lond. 1798.

misanthropie farouche que *Brutus* proféra cet horrible blasphême :

O vertu, tu n'es qu'un fantôme.

La vengeance est pour eux le plaisir des dieux ; jamais ils n'ont connu celui de pardonner une offense ; c'est Mithridate qui se console en mourant par la défaite des Romains :

Le ciel n'a pas voulu, qu'achevant mon dessein,
Rome en cendre me vit expirer dans son sein ;
Mais au moins quelque joie en mourant me console,
J'expire environné d'ennemis que j'immole ;
Dans leur sang odieux j'ai pu tremper mes mains,
Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains.

C'est Camille qui éclate en imprécations contre son frère et sa patrie :

Puissai-je de mes yeux . . . .
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause et mourir de plaisir.

Ils ont un sentiment profond de l'honneur, mais leur colère est celle d'Achille, et leur haine implacable comme celle de Coriolan.

Observons cependant que la mélancolie peut être étrangère à l'influence des sociétés, et qu'elle a été quelquefois observée dans les campagnes.

On trouve dans le *Sepulcretum* de Bonnet, (*page* 236 et 240, *tome* 1er), les observations de deux laboureurs qui furent affectés de mélancolie.

Une imagination très-bornée peut aussi rendre l'habitant des campagnes accessible aux affections mélancoliques. Un jeune paysan, auquel on disoit qu'il avoit le diable au corps, en demeura tellement convaincu, qu'il fut dès-lors impossible de l'en dissuader. Il s'imaginoit le sentir, tantôt dans le ventre, tantôt dans la poitrine; ne pouvant vivre avec cet hôte incommode qui le tourmentoit cruellement, il s'abandonne au désespoir le plus affreux. Le médecin l'exorcisa; et voici comme il réussit. Tandis qu'un prêtre ébranloit l'esprit du mélancolique avec l'appareil imposant des sentences et des cérémonies religieuses, il fait partir à un signal convenu, une fusée dont les feux et le bruit imitent un météore lumineux. Alors le prêtre annonce au malade que le ciel a parlé, et lui prononce l'assurance de sa guérison.

Nous en trouvons les caractères bien dessinés dans deux poètes célèbres.

...... fuit hand ignobilis argis
Qui se credebat miros audire tragædos;
In vacuo solus sessor plausorque theatro:
Cætera qui vitæ servaret munia recto
More, bonus sane vicinus, &c.

HORACE.

En moins de mots, mais avec la même précision, Boileau nous a dépeint le délire exclusif d'un mélancolique:

Jadis certain bigot, d'ailleurs homme sensé,
D'un mal assez bizarre eut le cerveau blessé;
S'imaginant sans cesse, en sa douce manie,
Des esprits bienheureux entendre l'harmonie.

Boil. Sat. iv.

Le traitement de l'hypocondrie peut être déterminé d'une manière précise; celui de la mélancolie est incertain, et doit être abandonné à la sagacité du médecin. Il faut souvent, pour ramener le malade à la raison, déraisonner avec lui, employer des subterfuges, et placer sa confiance presque exclusivement dans les moyens moraux et les règles de l'hygiène. Plusieurs médecins ont obtenu de semblables guérisons par des moyens si originaux et si bizarres, que l'on seroit tenté de les révoquer en doute, si leur opinion n'étoit appuyée par une expérience journalière et authentique.

Rappelons à ce sujet ce qu'a dit *l'Horace français :*

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

Boileau.

La mélancolie, loin de diminuer avec l'âge, ou de se convertir, comme l'hypocondrie, en des maladies organiques, se renforce de plus en plus. Dans la vieillesse, la morosité naturelle s'exaspère, et bientôt les idées les plus bizarres, les émotions

les plus tumultueuses, font place à la manie la mieux confirmée. Cette mutation de la mélancolie s'observe fréquemment aussi dans les sujets d'un âge moins avancé (1).

---

(1) Voyez une observation, traité de la manie, pag. 54, et la terminaison déjà citée de la mélancolie du poète *Gilbert*.

SECTION TROISIÈME.

Histoire générale de l'hypocondrie.

CHAPITRE PREMIER.

Réflexions préliminaires.

L'HYPOCONDRIE est une maladie de tous les tems, de tous les sexes, de tous les pays, mais non de tous les âges; sa fréquence est en raison directe du développement de l'entendement humain et des progrès de la civilisation. C'est assez dire qu'elle est plus souvent observée de nos jours que dans les siècles passés, plus rare dans les pays moins policés, dans ceux sur-tout qui participent moins aux vices de la société, que dans ceux où les beaux arts sont spécialement honorés. J'en excepte toutefois ce peuple abruti, ignorant, fanatique par religion, chez lequel l'abus des narcotiques, des liqueurs, des plaisirs de l'amour, une vie molle et sédentaire, une indolence nationale, et les principes du fatalisme dont il est imbu, nous offrent tous les inconvéniens de l'état social dégénéré, sans nous en présenter les avantages, qui forment à nos yeux une douce compensation.

Presque jamais on ne la rencontre chez les enfans.

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

BOILEAU.

Et outre ces attributs moraux, chaque période de la vie est marquée par des dispositions organiques, et diverses maladies particulières qui en constituent les attributs physiques.

C'est parmi les hommes de lettres, les hommes livrés aux travaux pénibles du cabinet, les littérateurs les plus distingués (1), et quelquefois aussi parmi les personnes douées de la plus vive sensibilité, qu'elle choisit de préférence ses victimes.

Cette observation n'a point échappé aux philosophes de l'antiquité; et Aristote, si connu par son amour pour la vérité, *amicus Plato sed magis amica veritas*, assure que tous les grands hommes de son temps étoient hypocondriaques ou mélancoliques.

Cur homines qui ingenio claruerunt et in studiis philosophicæ vel in republicâ administrandâ, vel in carmine fingendo vel in artibus exercendis melancholicos omnes fuisse videamus? ARISTOTE

---

(1) Je pourrois citer plusieurs de nos premiers jurisconsultes, de nos compositeurs, de nos littérateurs les plus estimés, et l'auteur, le plus marquant peut-être de son siècle, Kotzebüe. *Voyez* l'année la plus remarquable de sa vie, p. 153. t. 1er.

probl. sect. 30. Le mot de Sénèque, *non est magnum ingenium sine mixturâ dementiæ*, ne seroit-il point une traduction élégante de cette même pensée, et ne peut-il pas offrir une consolation aux hommes qui, sans paroître s'élever au-dessus de la nature humaine, sont cependant fort au-dessus de la sphère commune ?

L'hypocondrie sévit avec d'autant plus de force contre ceux qu'elle attaque, qu'ils peuvent être enchaînés sous l'empire des causes, obligés de rester en butte à ses traits, soit par la nature de leurs professions, soit par celle des circonstances, soit enfin par amour du bien public, comme le prouve l'observation, page 37.

On a douté que l'hypocondrie pût devenir une maladie héréditaire; cependant beaucoup d'auteurs citent des exemples à l'appui de l'affirmative. Willis l'admet; Laurent rapporte avoir connu une famille dont tous les individus devinrent hypocondriaques; et l'auteur de l'article *Hystérie*, dans l'Encyclopédie méthodique, admet l'hypocondrie au nombre des maladies héréditaires; mais Brown (1) et plusieurs autres, ne reconnoissent aucune maladie héréditaire. Dans un tel conflit d'opinions, nous

---

(1) Voyez la médecine simplifiée de Brown, &c. traduite par Bertin, docteur en médecine.

croyons devoir éviter toute discussion polémique étrangère à notre sujet, nous bornant à reconnoître l'hérédité de l'hypocondrie dans quelques cas.

Les hypocondriaques sont rarement exposés aux maladies épidémiques ou contagieuses; c'est une remarque faite par un grand nombre d'auteurs, et particulièrement par Hoffman. On voit quelquefois l'hypocondrie suspendue pendant le cours d'une autre maladie; et Reveillon, qui fut hypocondriaque au suprême degré, rapporte que, pendant une fièvre quotidienne qui dura six mois, il n'éprouva aucun symptôme de son hypocondrie, qui reparut quinze jours après la fin de sa fièvre intermittente.

De même, l'hypocondrie paroît suspendre ses progrès, et dans quelques cas se dissiper entièrement pendant le temps de la grossesse: le même phénomène se manifeste d'une manière plus évidente encore pour la phthysie pulmonaire.

Enfin pourroit-on appliquer aux hypocondriaques ce qu'a dit Hyppocrate : *qui acidum eructant ad peripneumoniam non sunt prædispositi....?*

Peu de maladies sont plus fréquemment observées, et présentent plus de variétés dans leurs formes; cependant l'hypocondrie s'annonce presque toujours par le trouble des fonctions de l'estomac, auquel se joignent des phénomènes nerveux anomaux, qui varient selon la cause de la maladie et la sensibilité du sujet.

CHAPITRE II.

Causes de la maladie.

Nous diviserons les causes de la maladie en prédisposantes et en déterminantes, quoiqu'il arrive souvent qu'une cause prédisposante dans un cas soit déterminante dans un autre.

ARTICLE PREMIER.

Causes prédisposantes.

1°. *Age.* — Elle se manifeste bien rarement avant l'âge de vingt ans; et si elle persiste au-delà de cinquante ans, elle est ordinairement remplacée par des affections organiques, la phthysie, la goutte ou le scorbut. L'âge viril est l'époque où se manifestent les passions dont l'action se porte sur le centre épigastrique; c'est l'époque de l'ambition, avec laquelle marchent l'inquiétude et la crainte; c'est aussi à l'âge viril que l'on doit rapporter la plus grande fréquence de l'hypocondrie.

2°. *Sexe.* — Elle affecte plus souvent les hommes que les femmes, qui ont en partage d'autres affections nerveuses, quoiqu'elles puissent cependant éprouver celle-ci.

3°. *Tempérament.* — Les hommes doués d'une

sensibilité extrême, d'un caractère irascible; ceux qui réunissent une certaine morosité à beaucoup d'esprit naturel; les hommes qui ont du penchant pour la solitude et un goût décidé pour l'étude et les méditations, y sont très-disposés. Les dangers d'une éducation trop hâtive, dans l'espoir d'une célébrité précoce, sont évidens; les études prématurées ne fournissent à la société que des hommes imparfaits, dégénérés, des citoyens distingués par leurs facultés morales, mais dégradés dans leur existence physique; tel fut Pascal, &c. et qui seront également disposés aux maladies nerveuses.

4°. *Climats.* — L'influence du climat modifie l'homme et imprime à son moral et à sa constitution des caractères sensibles : le parallèle des habitans du nord et des peuples du midi nous en fournit la preuve. Ceux-ci sont aux premiers sous le rapport physique, ce que l'Apollon du Belvédère est à l'Hercule du Farnèse, et la différence de l'organisation morale se tire du rapprochement établi entre Alcibiade l'Athénien et Pierre-le-Grand, Suwarow et tous les soldats du nord.

Les climats brûlans de l'Inde, de la Haute-Egypte, quand sur-tout ils réunissent comme nos départemens méridionaux, à leur température élevée, la subversion des loix simples de la nature, résultat des progrès de la civilisation, sont très-propres à faire contracter des maladies nerveuses,

telles que l'hypocondrie, la mélancolie et la manie.

Cette opinion n'est pas généralement adoptée; Hoffmann, Réveillon, &c. regardent les pays froids comme une circonstance favorable au développement de l'hypocondrie. Le commentateur de Cullen pense que les pays méridionaux disposent à l'hypocondrie, et que le froid en détermine particulièrement les paroxismes.

Cheyne, dans son Traité de la Maladie anglaise, indique pour causes de l'excessive fréquence des maladies nerveuses en Angleterre, l'humidité de l'atmosphère, les variations brusques de la température, une nourriture succulente, la vie molle et sédentaire que l'on mène dans les classes de la société les plus fortunées, enfin le séjour des grandes villes. On pourroit ajouter à ces causes prédisposantes et propres aux Anglais, le caractère national de ce peuple roide et mélancolique, que l'on entrevoit dans son goût décidé pour les tragédies les plus noires, pour les romans les plus sombres et les plus tristes, ou remarquables par une hardiesse gigantesque et monstrueuse; l'excès du thé, l'abus de la viande, une atmosphère charbonneuse, l'usage exclusif des poèles, enfin une disposition innée et un penchant profond à la méditation et aux sciences les plus abstraites.

Je crois aussi, avec Hoffmann, qu'on peut admettre une température très-froide, et telle que

celle qu'il habitoit, comme une cause éloignée de l'hypocondrie. Toutefois si nous considérons que l'imagination est exaltée dans l'hypocondrie, lorsque cette maladie a déjà fait des progrès, que le développement de l'imagination est en raison inverse de l'énergie des autres fonctions intellectuelles, que les climats chauds sont favorables au développement de l'imagination, tandis que le jugement prédomine dans les pays froids, nous serons très-portés à croire que les températures les plus élevées sont les plus propres à déterminer les affections hypocondriaques.

5°. *Saisons.* — L'influence des saisons est également manifeste ; c'est particulièrement en automne, dans les tems froids et humides ou les variations brusques de l'atmosphère, que l'on observe les espèces de paroxysmes dont cette maladie est susceptible.

Sans doute toutes les circonstances qui diminuent la transpiration paroissent augmenter l'intensité des phénomènes nerveux propres à l'hypocondrie ; mais la corrélation observée par Réveillon entre les anomalies de la transpiration et les anomalies nerveuses des hypocondriaques, paroît avoir été exagérée par cet auteur. Nous nous bornerons à reconnoître que toutes les causes qui troublent la transpiration cutanée influent, d'une manière fâcheuse, sur l'état de ces malades, sans assigner la

cause immédiate de cette exacerbation, qui se manifeste quelquefois en type de tierce, c'est-à-dire que de deux jours l'un le malade éprouve une légère rémission.

En général, la même disposition particulière qui est déterminée chez les sujets d'une complexion délicate par les variations un peu brusques de l'atmosphère, s'observe, et d'une manière bien plus sensible, chez tous les hommes hypocondriaques.

6°. *Manière de vivre.* — On sent facilement toute la latitude de cette expression et l'indispensable nécessité d'entrer dans quelques détails. Presque toutes les causes débilitantes peuvent être rapportées à cet ordre, tel qu'excès des plaisirs de l'amour, de ceux sur-tout qui sont illicites; l'abus des liqueurs alcooliques, les veilles immodérées, l'usage excessif du thé, de l'eau tiède, du café, du chocolat. (Zimmerman). Toutes les causes, en un mot, qui, après avoir donné un stimulus excessif aux organes, les plongent dans l'atonie. L'influence des causes sera proportionnée à leur intensité ou à leur continuité, et relative à leur nature particulière et aux dispositions individuelles.

L'usage du sucre a été admis au nombre des causes par *Fracassini.* Mais pourquoi rechercher des causes douteuses, tandis qu'il en existe un si grand nombre dont l'influence ne peut être révoquée en doute?

L'application à l'étude trop répétée et trop prolongée, donne aux facultés morales un grand développement, mais porte, en raison directe, détriment aux facultés physiques ; outre les dangers de l'inaction, elle nous offre encore ceux d'une répartition inégale ou irrégulière des forces vitales. Son influence est spécialement sensible chez les hommes qui font succéder à une jeunesse active, bruyante et orageuse, le calme des passions et un goût décidé pour l'étude dans l'âge mûr.

Les études forcées ou dirigées sans principes, et l'habitude du travail immédiatement après les repas, contribuent puissamment à la production de cette maladie. On sait qu'au moment de la digestion, les forces vitales sont en quelque sorte concentrées sur les organes qui sont les agens principaux de cette fonction importante. Dans cette circonstance, toute contention d'esprit, toute application à des sciences abstraites nécessite leur déplacement; les forces vitales sont appelées vers le cerveau, la digestion est suspendue, languit; l'estomac privé des forces nécessaires pour exécuter ses fonctions, éprouve un état de gêne qui devient bientôt sensible par un mal-aise général et par la tension du diaphragme ; ce trouble augmente tous les jours, quand sur-tout à l'inconvénient d'être toujours assis, l'on joint celui d'une position voûtée pendant le travail, ou l'habitude d'y consacrer les

nuits. C'est ainsi, du moins, que la plupart des gens de lettres deviennent hypocondriaques. Une tendance naturelle peut être développée par l'exemple, et c'est peut-être ce qui rend raison de la fréquence de cette maladie chez les médecins, et le vœu de *Montaigne* se trouve ainsi en partie exaucé, puisqu'il desirait *que les médecins éprouvassent toutes les maladies*. Cependant il est bien probable que la fréquence de l'hypocondrie, chez les médecins, peut tenir à des causes d'une autre nature.

Le professeur Hallé, dans son Cours d'Hygiène, considère l'étude prématurée ou excessive de la musique comme une des causes qui prédisposent le plus évidemment aux maladies nerveuses. Son influence, quoiqu'agissant lentement, est sur-tout sensible sur les hommes très-susceptibles d'être frappés, d'être émus par les effets de cet art. Le son (j'emprunte ici son langage) ne se borne pas à l'organe de l'ouïe, il vient frapper pour ainsi dire toutes les parties de leur être à-la-fois, et produit à la peau une impression remarquable.

On connoît l'exaltation nerveuse des poètes, des peintres, &c. pour leurs ouvrages, mais rarement les autres artistes portent-ils la bisarrerie, les préventions et cet enthousiasme exclusif pour leur art et sur-tout pour leurs productions, au même point que les musiciens. L'étude prématurée de la musique sera d'autant plus préjudiciable, que le sujet

sera plus nerveux, qu'il s'y adonnera de bonne heure et aux dépens des exercices du corps. La musique agit donc avec d'autant plus d'énergie, que le système nerveux est plus développé, plus excitable chez celui qui l'écoute.

Examinons la passion des peuples du midi, des peuples policés, pour cet art, en proportion des mœurs et de l'influence des sociétés : observation contraire chez les peuples du nord ; les Allemands la cultivent cependant avec distinction, mais depuis peu de temps. Sévérité, science, harmonie, caractères de la musique allemande bien moins énervante que la mélodie, le raffinement, l'art et le goût délicat de la musique italienne. Rousseau énonce la même opinion. « Outre la distinction de la musique » en théorique et en pratique, dout l'influence est » moindre que celle de la spéculative, on doit en» core diviser la musique en naturelle et en imita» tive ; la première, ou harmonique, n'agit que » sur les sens et non sur l'ame ; c'est la plus agréa» ble, c'est celle de tous les chants, qui ne sont » que des combinaisons de sons mélodieux : la se» conde, par des inflexions vives accentuées, et » pour ainsi dire parlantes, exprime toutes les pas» sions, peint tous les tableaux, rend tous les ob» jets, soumet la nature entière à ses savantes imi» tations, et porte ainsi jusqu'au cœur de l'homme » des sentimens propres à l'émouvoir ; c'est dans

» celle ci que l'on doit chercher la raison des effets » prodigieux qu'elle a produits autrefois ».

Une application trop constante, trop suivie à l'étude de la musique, est donc une circonstance favorable au développement de l'hypocondrie, et l'antiquité nous offre plusieurs exemples du caractère hypocondriaque chez les plus célèbres musiciens de la Grèce. (Voyez *l'Odyssée d'Homère, Festins des Prétendans, le Caractère du fameux Tigellinus, décrit par Horace*, satyre 3, livre 1er, et celui de nos plus fameux musiciens modernes; Viotti, *Décade Philosophique*, fructidor an 6; enfin l'*Esquisse historique du célèbre Mozart*, journal du Publiciste, brumaire an 10).

On remarque également les affections nerveuses chez les femmes, l'hystérie plus souvent encore que l'hypocondrie, quand elles sont grandes musiciennes, avant d'avoir atteint la perfection et la consistance de l'âge.

L'harmonica produit chez quelques individus des convulsions, des syncopes : on sait l'impulsion que communiquoit aux soldats suisses le *Ranz des vaches*; cet air chéri provoquoit l'ardent desir de revoir la patrie, déterminoit la nostalgie ou même l'hypocondrie, et les faisoit abandonner leurs drapeaux. « Ces effets ne dépendoient que de l'habi» tude, des souvenirs de mille circonstances qui, » tracées par cet air à ceux qui l'entendoient, et

» leur rappelant leur pays, leur jeunesse et toutes » leurs façons de vivre, excitoient en eux une dou- » leur vive et des regrets amers. Cet air, toujours » le même, ne produit plus sur les Suisses les » mêmes effets, parce qu'ils ont perdu le goût de » leur première simplicité, tant il est vrai que ce » n'est pas dans leur action physique qu'il faut » chercher les plus grands effets des sons sur le » cœur humain ». (*Rousseau, Dictionn. de Musique.*)

Une cause plus active encore, et qui seule détermine aussi souvent l'hypocondrie que toutes les autres réunies, c'est la vie sédentaire. Son influence se fait sentir jusqu'au sein des campagnes. Combien voit-on de négocians, de militaires habitués à la vie la plus active et aux déplacemens nécessités par leurs professions, s'abandonner dans leurs retraites paisibles, à une inaction absolue et éprouver bientôt tous les tourmens de cette maladie ? C'est encore à cette cause que l'on doit rapporter la fréquence de l'hypocondrie chez les anachorètes de la Thébaïde et chez les Pères du désert. La vie molle et somptueuse des villes est bien plus défavorable, rien ne peut en balancer les inconvéniens et les dangers multipliés. Un air pur, les agrémens d'un séjour champêtre, la vie réglée que l'on mène à la campagne, les travaux et les mœurs douces de ses habitans, sont autant de diversions

heureuses qui peuvent prévenir l'invasion de la maladie, ou en suspendre au moins les progrès ultérieurs quand elle s'est manifestée déjà.

La vie monotone, qui a fait dire à Lamotte,

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

amène le dégoût de la vie, *le tœdium vitœ*, qui accompagne souvent l'hypocondrie.

L'extrême irrégularité dans la manière de vivre, l'excès d'oisiveté dans les uns, de travail dans les autres; des alimens trop recherchés d'une part, de l'autre une mauvaise nourriture ou de longues abstinences; la vie contemplative d'un côté, et de l'autre la débauche la plus raffinée; que de circonstances qui forment autant de dispositions à cette maladie!

On peut admettre au nombre des causes prédisposantes, toutes les évacuations immodérées, l'abus des préparations mercurielles ou opiatées, des purgatifs, les maladies antérieures, quand sur-tout on fait traîner en longueur les convalescences; les maladies vénériennes, ou la crainte seule de ces maladies, même après la guérison; des habillemens trop étroits on des ligatures autour de l'abdomen, certaines professions. Ramazzini (1) et

---

(1) Essai sur les maladies des artisans, par Ramazzini.

Zimmerman ont observé que les métiers qui nécessitent d'être constamment assis, tels que ceux de cordonnier, de tisserand, &c. pouvoient déterminer l'hypocondrie.

La passion du jeu offre de grands inconvéniens, une perplexité morale effrayante, un balottement continuel entre l'espoir et la crainte, et en dernier lieu, les regrets, la douleur et cette maladie de l'homme moral qui le porte au suicide.

Zimmerman regarde avec raison l'expuition trop abondante des mucosités comme un symptôme de la maladie, tandis que les anciens en faisoient une cause.

Tissot admet l'emploi de la saignée dans les maladies des gens de lettres, au rang des causes prédisposantes de l'hypocondrie; et le citoyen Andry, dans un Mémoire très-intéressant sur la Mélancolie, mais dans lequel il n'a pas distingué d'une manière précise la mélancolie, l'hypocondrie, ni même la manie, admet au nombre de ces causes les pays chauds, les exhalaisons des marais, les pays froids et brumeux, et le traitement des fièvres ardentes ou intermittentes dans les climats chauds, par de nombreuses saignées et par des sudorifiques.

Une cause prédisposante que nous ne devons pas omettre, et qui est le résultat de notre éducation physique et morale, est en général une complexion

délicate et une grande susceptibilité nerveuse, soit innée, soit acquise; mais combien de degrés intermédiaires entre la sensibilité extrême de quelques femmes vaporeuses (1), et l'héroïsme de cette dame romaine qui, périssant pour ne pas survivre au déshonneur de son mari, lui donne un noble exemple, et lui présente le poignard en lui disant: *Pete, non dolet.*

Toutes ces causes isolées ou plusieurs réunies, portées à l'excès, ou lorsqu'elles persévèrent long-temps, suffisent pour déterminer l'hypocondrie.

ARTICLE II.

Causes déterminantes ou dont l'influence est en général plus immédiate.

Toutes les passions, quoique différentes, ont cependant un même effet; c'est d'imprimer aux traits mobiles du visage un caractère frappant qui sert à

---

(1) Voyez le traité *de melancholiâ*, par Lorry, ouvrage riche de son propre fonds et embelli de toute l'élégance de la langue latine. L'observation *Tenerrima fuit mulier quæ quindecim annos nata ab infantiâ delicatula et tenuis, cute roseâ et candidissimâ*, nous offre le summum de la sensibilité la plus exquise, p. 73.

les faire distinguer (*Deseze*). De sorte que leur expression se trouve concentrée presqu'exclusivement dans la face : ainsi la joie, la colère, le mépris, la tristesse et les différentes nuances, ont leur langage particulier, indépendant de la volonté.

Dans la joie, un léger coloris, le sourire et la vivacité des yeux; dans la colère, les yeux étincelans, l'intumescence de la face, le visage d'un rouge violet, la bouche écumante et la voix entrecoupée, variée et impétueuse. Le mépris s'exprime par le jeu des lèvres et le regard oblique; la tristesse se peint dans la langueur des yeux, l'abaissement des paupières, la voix traînante, remisse et lâche, le relâchement des muscles de la face, et dans la pâleur du visage; état analogue à celui de la fièvre adynamique, qui en est souvent une suite (1).

Mais cet effet n'est que secondaire; la première impression se porte sur les organes contenus dans la région épigastrique, sur l'estomac, les viscères abdominaux, et sur-tout le diaphragme, premier agent de cette région. Dans toutes les émotions vives, on y éprouve une contraction spasmodique, passagère dans les mouvemens de l'ame qui disposent à la joie, mais bien plus durable et bien plus funeste

---

(1) Voyez sur l'expression des passions, les ouvrages de M. Dandré, Bardon, Watelet et le Brun, et la thèse du citoyen Cabuchet.

dans ceux qui tiennent de la tristesse. Ces symptômes réitérés dans le chagrin, agissent d'une manière évidente sur l'organisation physique de l'homme, et les trois grandes fonctions de la vie intérieure sont bientôt troublées; la respiration devient difficile, des palpitations se manifestent, la digestion languit, l'estomac se gonfle, et des tensions spasmodiques se font sentir vers les différens points de l'abdomen.

On voit, d'après l'exposé de ces phénomènes physiques, avec quelle facilité ils peuvent, si leur cause persévère, déterminer l'affection hypocondriaque.

Dans la frayeur, la région épigastrique est encore le centre de l'impression reçue, et l'on y éprouve un resserrement inexprimable.

Il sembleroit, au premier coup-d'œil, que dans la colère le mouvement étant centrifuge, l'affection devroit agir d'une manière opposée; mais il faut moins examiner l'instant où toutes les passions se heurtent et se combattent, que le mouvement qui succède, et qui produit des sensations de peine et des regrets, dont l'influence est souvent analogue à celle des causes précédentes.

Au nombre des passions qui favorisent le développement de l'hypocondrie, on doit ranger l'ambition, la passion des honneurs, et sur-tout la soif des richesses, *auri sacra fames*, source de refus,

de disgraces, de chagrins multipliés, source plus fréquente encore des passions haineuses.

Cette influence des affections morales les plus pénibles sur les organes abdominaux, est incontestable, et doit être considérée comme très-propre à déterminer l'hypocondrie : *Cura*, dit Hippocrate, *in visceribus veluti spina est et illa pungit.* On s'étonne, d'après cela, de voir un médecin nier l'influence des passions dans l'hypocondrie, et assurer formellement que les hypocondriaques n'ont point de passions (1).

On a observé que les effets des passions (2) étoient très-analogues à ceux produits par les fortes contentions de l'esprit, et, comme ces derniers, répartis entre l'organe cérébral et le centre phrénique, sur lequel les passions semblent agir d'une manière plus immédiate. On peut également remarquer que ces deux causes produisent les mêmes maladies nerveuses, soit aiguës, soit chroniques, les fièvres ataxiques, l'hypocondrie, l'hystérie, &c. C'est probablement ce qui avoit porté le médecin Robert à regarder la fièvre ataxique comme une

---

(1) Voyez l'ouvrage du docteur Réveillon, recherches sur la cause des affections hypocondriaques.

(2) Voyez l'art. *Affections de l'ame* dans l'Encyclop. méthodique, où leurs effets sont exposés avec le goût et la précision qui distinguent toujours l'auteur qui l'a fourni.

hypocondrie aiguë ; et en rapprochant dans leur marche les symptômes de cette dernière affection, on voit une conformité exacte, sous plusieurs rapports, entre ces deux maladies. Le professeur Pinel nous à fait observer dans ses cours de clinique, au lit des malades, que l'hypocondrie prédisposoit à la fièvre lente nerveuse et à la fièvre ataxique sporadique.

Les effets du chagrin nous offrent un tissu de phénomènes physiques qui conduisent plus spécialement à l'hypocondrie : torpeur générale, diminution de l'irritabilité musculaire, pesanteur et lassitudes spontanées, pâleur du visage, refroidissement des extrémités, sentiment d'un reflux du sang vers le cœur, diminution de la transpiration, sueurs froides, lenteur marquée du pouls, perte de l'appétit, trouble des digestions, irrégularité dans toutes les sécrétions, suppression de certaines évacuations, maladies diverses, foiblesse générale, instabilité du jugement, pusillanimité. Si l'affection morale persévère, les symptômes de l'hypocondrie se renforcent, et la maladie se confirme.

On ne peut admettre au nombre des affections morales propres à déterminer l'hypocondrie, le sentiment d'une joie brusque et inattendue; ses effets sont trop rapides, et l'impression sur notre organisation physique est quelquefois tellement précipitée, que la circulation s'arrête, et qu'une mort subite en est le résultat. L'histoire nous en offre des

exemples fameux dans la mort de Sophocle, de Diagore, &c. Un fait dont les fastes de la France moderne, surchargés de tant de traits d'héroïsme, ne parleront pas, peut trouver ici sa place.

Un vieillard, père tendre et citoyen vertueux, apprend l'arrestation de son fils pour cause de fédéralisme; il tremble pour sa vie, part, et bientôt arrive à Paris. Il sollicite et obtient la liberté du soutien de ses derniers jours; mais ce vœu de la tendresse paternelle exaucé, plonge le fils dans la douleur la plus amère. Celui-ci apprend, en sortant des cachots, que son père trop sensible au bonheur de le revoir, a succombé de plaisir.

On voit la nostalgie, *la lecture des ouvrages de médecine, sur-tout par les personnes étrangères à l'art,* et les promenades solitaires, chez les hommes affectés de quelque chagrin, déterminer l'hypocondrie.

Nous terminerons l'histoire des causes de cette maladie, en indiquant les mauvaises digestions (Gorter); l'abus des topiques dans la goutte, la suppression d'une diarrhée par l'opium, d'un hématemèse par les astringens (Pinel); la mauvaise qualité des eaux, la cessation d'une fièvre intermittente par l'usage prématuré du quinquina (Hoffman) (1);

---

(1) *Voyez* de febre tertianâ male curatâ spasmi hypocondriaci causâ, t. 2.

la répercussion d'exanthêmes (Lorry); l'habitude de l'ivresse, l'exposition à un air froid, ou une boisson froide prise immédiatement après l'action d'un purgatif (Hoffman); la suppression ou l'écoulement excessif d'une hémorrhagie quelconque (Stalh); la suppression des lochies, d'une gonorrhée, de la leucorrhée, d'un exutoire, le déplacement d'une affection rhumatismale ou arthritique, la négligence d'une saignée habituelle (Hoffman).

Enfin on peut considérer comme causes fréquentes de la maladie, les affections organiques abdominales. Des auteurs, prenant l'effet pour la cause, ont regardé les vents et les mucosités comme causes réelles de la maladie (With).

Nous ne comptons point dans cette énumération les grands exercices du corps, comme l'a fait Sydenham et son commentateur; on ne voit point l'hypocondrie dans les camps, ni dans les campagnes: or les militaires et les laboureurs sont ceux qui éprouvent les plus grandes fatigues.

ARTICLE III.

La cause interne ou immédiate de la maladie a de tout temps occupé les praticiens; Hippocrate, Galien, Arétée, l'attribuoient à l'atrabile ou à la mélancolie.

Dioclès, qui vivoit avant Galien, en accusoit

l'estomac; d'autres, l'intempérie sèche et chaude des vaisseaux du mésentère, du foie et sur-tout de la rate.

Willis trouvoit cette cause dans l'affection du cerveau et du systême nerveux; Hygmore dans la foiblesse de l'estomac, et Sydenham dans l'ataxie, l'irrégularité des esprits animaux.

Boerhaave admettoit une matière tenace engagée dans les vaisseaux des hypocondres.

Stalh voyoit par-tout la nature faisant effort pour établir une hémorrhagie.

Lower reconnoissoit pour cause la mauvaise disposition de la masse du sang.

Hoffman, la trop grande tension du systême nerveux.

Pomme, le spasme, l'éréthisme et le raccornissement des nerfs.

Réveillon, les variations du fluide électrique et les anomalies de la transpiration.

Des physiologistes modernes, d'après l'observation journalière et un examen attentif des phénomènes de la maladie, reconnoissent pour siége primitif de l'hypocondrie, les viscères abdominaux affectés dans leur systême nerveux ou dans leurs propriétés vitales.

Telle est du moins, dans le silence des preuves réelles, la probabilité la mieux appuyée : nous verrons en effet, dans la série des symptômes qui

seront énoncés, l'affection simultanée des organes tant essentiels qu'accessoires qui composent l'appareil digestif.

CHAPITRE III.

Marche de la Maladie.

Invasion de la maladie , ou premier degré. — Marche lente en général, mais très-variée ; trouble constant et manifeste dans les fonctions de l'estomac et des intestins, assemblage nombreux de phénomènes disparates, anomalies très-grandes dans les lésions de la sensibilité ; presque toujours l'invasion se fait par degrés insensibles : dans un très-petit nombre de cas, invasion brusque, et dès le principe tous les symptômes de l'affection nerveuse des viscères abdominaux dans leur plus haut degré d'intensité.

Lenteur marquée dans les digestions, tension, et par intervalle gonflement de l'estomac ; sentiment de plénitude après le repas, mal-aise et douleur gravative à l'épigastre, perversion de l'appétit, qui quelquefois se soutient très-long-tems, mais constamment flatuosités incommodes, dégagement de gaz, goûts bizarres ou dégoût général, rarement voracité au lieu d'anorexie ; tensions spasmodiques vers l'épigastre et les hypocondres ; très-

sonvent gonflement permanent dans l'hypocondre gauche, simulant ou préludant un vice organique; rapports acides, salivation, vomissement, sur-tout à jeûn, de mucosités variées, plus ou moins tenaces et d'une acidité quelquefois insupportable; expuition fréquente, coliques vagues, alternative de constipation opiniâtre et de diarrhée fatigante qui augmente souvent l'état fâcheux du malade; urines abondantes et limpides ou sédimenteuses.

Deuxième degré. — A ces phénomènes, qui appartiennent presqu'exclusivement aux fonctions des organes abdominaux et qui marquent les premiers pas de la maladie, on doit ajouter les symptômes généraux qui se manifestent lorsque l'affection est en quelque sorte devenue générale; anxiétés précordiales, toux et gêne habituelle de la respiration, expectoration muqueuse, palpitations nerveuses et qui peuvent difficilement simuler une maladie organique du cœur, vu leur irrégularité et les symptômes nerveux accessoires, mais qui peuvent à la longue altérer dans son tissu l'organe central de la circulation (1).

---

(1) Les professeurs Corvisart et Leroux ont fixé l'attention des praticiens sur ces maladies, et ont appris, par les plus nombreuses observations, à distinguer les affections organiques et les maladies qui tiennent à la lésion seule des propriétés vitales de ce viscère.

Resserremens spasmodiques plutôt que contractions de la poitrine, avec un état d'angoisses inexprimables; douleurs plus ou moins mobiles et susceptibles d'affecter toute l'habitude du corps, et qui simulent des rhumatismes.

Troisième degré. — Bientôt les organes de nos relations extérieures participent au trouble de la vie intérieure, et c'est ici que commence une nouvelle scène de phénomènes nerveux vagues et irréguliers. Terreurs paniques par les causes les plus légères, ou même sans causes; craintes non motivées de maladies diverses, maux imaginaires, aversion extrême pour la société, affections antipathiques, perspective effrayante pour l'avenir, troubles fugaces et variés dans les idées; la nuit même, bouleversement moral; au milieu du sommeil, songes effrayans, apparition d'objets sinistres, trouble extrême, insomnie. Quelques malades soupirent ardemment après l'heure du sommeil, et ne trouvent de repos que dans leur lit; d'autres redoutent ce moment, comme l'époque d'une exaltation orageuse.

Suivons la succession rapide des phénomènes que nous présente la maladie parvenue à ce période; sentimens irréguliers et sueurs erratives, frissonnemens ou froid intense, et alternative de ces anomalies; céphalalgie, vertiges, éblouissemens, bourdonnemens d'oreilles, illusions d'optique, sensibi-

lité exquise ou obtuse de l'ouïe, de l'odorat et de la vue ; frémissement allant même jusqu'au tremblement, anxiétés précordiales, inquiétudes vagues, tristesse profonde, défiance ombrageuse, pesanteur dans les membres, foiblesse des extrémités inférieures, instabilité dans la progression, cessation de tout exercice, dès-lors nouveaux progrès ; intensité plus grande dans l'affection des organes abdominaux, et leurs symptômes plus prononcés ; morosité naturelle renforcée par l'état physique, irascibilité extrême, versatilité morale étonnante, desirs et craintes de la mort, affreux désespoir qui porte au suicide ; en général, le matin, libre exercice des facultés intellectuelles, et rémission apparente, mais momentanée. Lorsque l'hypocondrie est déjà invétérée, des syncopes se manifestent, syncopes caractérisées en général par la suspension totale de la vie extérieure, et sans ces spasmes violens qui sont propres aux accès hystériques.

Cet état est permanent, mais la maladie nous offre cependant des paroxysmes bien marqués, plus ou moins violens, et en général déterminés par les variations brusques de l'atmosphère, par l'impression du froid ou de la pluie, par une influence plus énergique des causes même de la maladie, ou par le retour de l'époque des règles chez les femmes.

On s'étonne de voir des malheureux égarés par

le trouble de leur imagination, qu'exaspère leur état physique, et qui redoutent la mort dans un moment, se suicider un instant après avoir exprimé leur attachement à la vie.

La Bruyère nous en donne la raison ; *la mort*, dit-il, *n'arrive qu'une fois, et se fait sentir à tous les instans de la vie, il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir.*

La vie est un bien auquel nous attachent tous les liens de la société ; c'est une propriété que le soldat peut échanger contre les illusions de l'honneur ; mais c'est un poste confié à l'homme, qu'il ne peut abandonner sans la volonté de celui qui l'y a placé, et dont il ne peut disposer tant qu'il existe un indigent à secourir, un malheureux à consoler.

Telle est la marche la plus constante que suit ordinairement l'hypocondrie ; je n'ai pas cru devoir faire entrer dans la description de la maladie des symptômes accessoires, et qui ne se rencontrent que dans quelques cas ; tels sont certains bruits de détente dans la tête, imitant un coup de feu ; une susceptibilité extrême pour rire ou pleurer, une exacerbation manifeste à la moindre impression du froid, des odeurs, ou par la plus légère affection morale ; l'atonie partielle d'un membre, au point d'en faire craindre la paralysie ; un incube véritable au milieu du sommeil, des pulsations isochro-

nes aux battemens artériels, et qui ont simulé des anévrismes.

Je n'ai pas fait non plus l'énumération des signes appartenans aux vices organiques qui peuvent compliquer l'hypocondrie dont alors ils constituent la seconde espèce, mais j'indiquerai ses terminaisons et ses complications les plus fréquentes.

Rarement voit-on dans l'hypocondrie des crises sensibles, et notre surprise cesse lorsqu'on se rappelle que cette maladie est exclusive aux habitans des villes, et que c'est particulièrement dans les campagnes que l'on observe ces crises bien prononcées, telles qu'elles paroissent l'avoir été du tems des anciens; on sait d'ailleurs que les maladies nerveuses, en général, n'offrent point de crises bien marquées.

Nous terminerons cet exposé en rappelant les caractères propres de l'hypocondrie, *flatuosités incommodes*, *tensions spasmodiques dans diverses parties*, *maux imaginaires*.

CHAPITRE IV.

Terminaisons de l'hypocondrie.

C'est au commencement de cette maladie surtout que s'applique naturellement et avec le plus grand succès, cet adage si connu, *principiis obsta*, &c. Mais si loin d'en prévenir ou arrêter les

progrès, on abandonne le malade à lui-même, ou si le traitement est mal dirigé, tôt ou tard le marasme le plus prononcé termine cette scène de douleurs physiques et morales.

Ainsi que les différentes formes de la maladie, les terminaisons en sont nombreuses et variées. L'hypocondrie se termine par le retour à la santé, rarement par des hémorrhagies, des sueurs, des déjections critiques. En général, on n'observe point dans cette maladie ces efforts salutaires de la nature, qui échappent quelquefois à notre attention, et plus souvent encore à notre reconnoissance.

Lorsque la cause est amovible, la guérison dépend souvent de son seul éloignement. Ses terminaisons peuvent être plus fâcheuses, et avec l'âge, les symptômes nerveux diminuent, et sont quelquefois remplacés par des affections organiques, par la paralysie, &c. *Videmus actionem nervorum per ætatem aboleri* (*Boerhaave.*)

Dépérissement gradué, marasme, affections variées, hydropisies symptomatiques ; tels sont en en masse les accidens qui terminent l'existence des hypocondriaques, lorsque sur-tout leur maladie n'est pas combattue.

Des resserremens spasmodiques de la poitrine, des secousses réitérées, résultat d'une toux opiniâtre ; le trouble constant de la circulation et de la respiration peuvent très-bien altérer organiquement

les viscères que cette cavité renferme, et occasionner des anévrismes du cœur (1), l'hémoptysie, la phtysie pulmonaire.

Observation d'hypocondrie compliquée d'hémophtysie (2).

Un homme âgé de vingt-huit ans, d'un tempérament mélancolique, éprouvoit depuis six ans des symptômes d'hypocondrie, douleurs de tête, gonflement de l'estomac, dureté dans la région du mésentère, palpitations, tensions vers l'ombilic et les hypocondres, sur-tout vers l'hypocondre gauche; gêne de la respiration, douleurs tensives se portant de la poitrine jusqu'aux reins, dans le dos et vers les épaules. Il combattit ces accidens par divers remèdes, par des eaux minérales qui n'apportèrent qu'un soulagement momentané. Peu de temps après, même état, gêne habituelle dans la respiration, et resserremens de la poitrine. Enfin, sans cause violente, il fut attaqué d'une hémophtysie abondante, précédée de picottemens dans la trachée-artère.

---

(1) Voyez la dissertation du citoyen Chardel, sur les maladies du cœur, dans laquelle les affections de ce viscère sont exposées de la manière la plus satisfaisante.

(2) Hoffman, consult. t. II, p. 104.

Le sang qui étoit d'abord noir et coagulé, sortit ensuite rouge et fleuri : le malade fut saigné et mis à l'usage des restaurans. L'hémoptysie cessa, et l'expectoration n'offroit plus que des mucosités avec stries de sang, mais les douleurs de la poitrine et du dos continuoient, et la fièvre lente se manifestoit presque toutes les nuits avec un frisson intense.

Au bout de deux mois, retour de l'hémoptysie, mais avec moins de force que la première fois; l'emploi des analeptiques et des anti-fébriles fit cesser et la fièvre et l'hémoptysie. Peu de tems après l'hémoptysie reparut, quatre fois on la dissipe, et quatre fois elle revient et continue, malgré la saignée et les vulnéraires les plus doux.

Bientôt tensions et douleurs vives dans la poitrine, dépérissement général, sommeil agité, perte de l'appétit, pesanteur des yeux, douleurs gravatives vers le front, inquiétudes pénibles, dureté vers l'épigastre, pesanteurs et douleurs vives dans la poitrine, et le dos augmentant par l'éternuement et le bâillement.

Le malade observoit un bon régime, se livroit à un exercice du corps modéré, lorsqu'il consulta Hoffman.

Hypocondrie avec vice organique terminée par phtysie pulmonaire.

Madame.... âgée de trente-deux ans, reçut en partage une foible constitution, et parut dès son enfance disposée à la phtysie pulmonaire ; au moral, sensibilité vive et mobilité extrême dans ses affections. A quinze ans, perte d'une amie intime, dont elle ne voulut jamais s'éloigner, et dont elle reçut les derniers adieux. De-là une source de chagrins concentrés, et que rien ne put effacer. A vingt-deux ans, à la suite d'une fièvre adinamique, douleurs dans le flanc gauche, vers la région du rein ; douleurs profondes peu violentes en général, quelquefois très intenses : peu de tems après, symptômes d'hypocondrie, perversion de l'appétit, lenteur dans les fonctions de l'estomac, palpitations, trémoussemens vers la région précordiale, augmentation de la susceptibilité naturelle ; la nuit, réveil par le bruit d'une détente qui se fait sentir dans la tête, la poitrine ou le ventre ; diminution pendant deux grossesses des accidens, qui reprirent immédiatement après leur première intensité ; abattement moral, terreurs paniques, maux imaginaires, crainte de la mort, douleurs constantes vers le rein gauche, tiraillemens et douleurs plus vives pendant le décubitus, sur le côté droit ; aucun

trouble dans la sécrétion des urines, diminution des forces. En palpant l'abdomen, on reconnoît une tumeur que l'on soupçonne formée dans le tissu graisseux du rein. Même état pendant cinq à six ans, et développement peu sensible de la tumeur : une vie plus active diminua tous les symptômes nerveux, mais nulle rémission dans la douleur.

Pendant les chaleurs de l'an 8, maux de tête violens, étourdissemens, et de tems à autre, coliques intenses; pour la première fois, retard du flux menstruel qui reparut au bout de dix jours, persévérance des douleurs dans la partie affectée.

Préludes de phtysie pulmonaire dans les premiers mois de l'an 9. — Toux assez fréquente, un peu de gêne dans la respiration, mouvement fébrile le soir, sueurs abondantes dans la paume des mains et à la plante des pieds; toujours lenteur et trouble dans les fonctions de l'estomac, vomissemens abondans de mucosités, anxiétés extrêmes, tensions spasmodiques vers les hypocondres. Pendant quelques jours, légers soubresauts de l'utérus, resserrement de la mâchoire inférieure, constriction vers le larinx, mais intégrité des fonctions de l'entendement, absence du globe hystérique et de tout mouvement convulsif : l'emploi des anti-spasmodiques prévint le développement d'accès

plus prononcés, et dissipa ces préludes d'affection hystérique; palpitations et trémoussemens vers la région précordiale, et autres symptômes nerveux propres à l'hypocondrie, qui se soutiennent avec intensité pendant plusieurs jours consécutifs : à la fin des paroxysmes, urines sédimenteuses ; intervention d'hémorrhoïdes, qu'une seule application de sangsues fait disparoître ; dépérissement général et rétention du flux menstruel.

La malade ne retiroit aucun avantage des anti-spasmodiques, et le soulagement momentané que procuroient les sangsues et les purgatifs, étoit également éphémère. Sur les derniers tems, la tumeur devint plus sensible, et la phtysie, après avoir parcouru ses différens degrés, conduisit la malade au marasme le plus prononcé, et bientôt à la mort (1).

Cette terminaison ou complication de l'hypocondrie est très-fréquente; elle a été observée par un grand nombre de praticiens, par Morton (2), par Baumes et Vicq-d'Azir (3), &c.

With suppose le transport de l'humeur morbi-

(1) Je n'ai pu obtenir l'ouverture cadavérique.

(2) Voyez Morton, de phthysi, &c. Londini, bis. III, cap. 4.

(3) Voyez Encyclop. méth. méd. t. II, p. 275.

fique; mais cette opinion peut-elle être admise, lorsqu'on voit l'hypocondrie marcher de concert avec la phtysie?

Lorry, dans son excellent traité *de melancholiâ*, a consacré un chapitre entier à la conversion de l'hypocondrie et de la mélancolie en phtysie pulmonaire et hydropisie, &c.

Et au rapport de Tissot, Cheyne a remarqué que la phtysie tuberculeuse étoit une suite fréquente de l'hystérie et de l'hypocondrie.

Baumes nous met en garde contre une sécurité perfide. L'hypocondrie, dit-il, peut masquer une phtysie; et si l'on se persuade que les plaintes des malades sont sans fondement, on néglige de la combattre, et le malade succombe.

Cet avis de Baumes met en défaut ce précepte très-sage, mais trop général, que donne Montanus aux hypocondriaques, *fuge medicos et medicamina et sanaberis.* Je voudrois bien, au contraire, qu'on leur persuadât de fuir l'abus des médicamens, mais de recourir aux médecins vraiment observateurs. Il est beaucoup d'affections hypocondriaques simples ou compliquées qui réclament d'une manière impérieuse les secours de la saine médecine.

Morgagny avoit long-temps avant rapporté l'exemple d'un jeune homme hypocondriaque, qui mourut d'une fièvre que l'on ne reconnut même pas, parce

qu'il avoit l'habitude de fatiguer par ses plaintes continuelles.

Il n'est pas rare de voir le scorbut se joindre aux affections hypocondriaques avancées; des auteurs ont pensé qu'il pouvoit être considéré comme le dernier degré de cette maladie, et d'autres en ont même conclu que le scorbut et l'hypocondrie n'étoient qu'une seule et même maladie. Cette opinion a compté pour partisans Eugalenus, Sennert, Etmuller, Willis; mais l'auteur qui a le mieux traité du scorbut (1), a rallié de nos jours tous les praticiens à une observation plus exacte. L'hypocondrie, dit-il, n'a aucune connexion avec le scorbut; le siége, la cause et sur-tout les symptômes de cette maladie, en sont entièrement différens; de sorte qu'il est très-difficile de trouver un symptôme constant qui leur soit commun. Il regarde enfin l'hypocondrie, comme cause prédisposante du scorbut.

Si l'humeur transpirable, dit Réveillon, se porte sur les reins, l'hypocondrie peut alors présenter les signes d'une néphrétique ou d'une néphrite. Sans chercher à donner l'explication de ce phénomène, nous observerons que les reins peuvent être affectés de diverses manières, ou dans leurs

---

(1) Lind, traité du scorbut, 1783.

propriétés vitales, ou dans leur tissu organique, comme le prouve l'observation suivante.

Hypocondrie avec vice organique et hémoptysie mortelle (1).

Un homme âgé de quarante-neuf ans, d'un tempérament mélancolique, et depuis plusieurs années hypocondriaque très-prononcé, se plaignoit sur-tout d'une douleur vive à l'hypocondre gauche. Bientôt cessation d'un flux hémorrhoïdal dont il éprouvoit du soulagement, et deux hémophtysies consécutives dans l'espace de six mois; une troisième fut si considérable, que le malade succomba pendant l'accès.

Ouverture cadavérique. — La rate étoit livide et flasque, les vaisseaux mésentériques et gastro-épiploïques injectés et variqueux, *le rein droit, plus volumineux que le gauche, offroit, à sa partie supérieure, et entre ses membranes, un kiste considérable, contenant une sérosité jaunâtre.* Les poumons étoient engorgés, la rate, la veine porte et le ventricule droit étoient également distendus par un sang noir et comme fermenté.

L'hypocondrie détermine quelquefois la tympa-

---

(1) Sepulcretum anatomicum, lib. II, p. 660. Bonnet.

nite intestinale; et l'on peut, avec raison, s'étonner de ce qu'elle ne la produise pas plus fréquemment. C'est sans doute cette complication de l'hypocondrie qui a décidé *Fracassini* à en faire une espèce particulière, qu'il appelle hypocondrie tympanite. *Hyppocrate* assure qu'elle dégénère souvent en épilepsie, *et vice versâ;* mais on voit rarement de nos jours cette double mutation.

Lorsque l'hypocondrie dure quelque temps, et agit plus spécialement sur le moral, elle peut déterminer la mélancolie, ou bien celle-ci peut se joindre à la première. L'observation de Zimmerman nous offrira un exemple de la transition de l'hypocondrie à un état de mélaucolie bien confirmée.

Zimmerman naquit à Brug, d'une famille distinguée depuis plusieurs siècles par l'estime la mieux méritée. A la fin de ses études, il se trouve livré à lui-même par la mort de ses parens; isolement pénible, sur-tout pour l'homme qui joignoit à une imagination vive une sensibilité extrême. Dès-lors, celui qui ne vivoit que pour les siens, se consacra de son propre mouvement à l'art dont le but est la santé des hommes. Il eut pour maître, ou plutôt pour ami, le célèbre Haller; ce rapprochement garantissoit déjà l'éclat futur du nom de Zimmerman. A vingt-deux ans il écrit à M. Tissot : *Je mène dans ce pays la vie d'un homme qui voudroit vivre*

après sa mort. Mais ses travaux trop prolongés altèrent bientôt sa foible constitution; et il éprouve alors une première atteinte d'hypocondrie. Nous verrons Zimmerman, de plus en plus dégradé dans son existence physique, payer bien cher une célébrité précoce.

Une de ses lettres à son ami nous fournit une nouvelle preuve de sa disposition constante à l'hypocondrie. *J'aime la solitude,* lui marquoit-il, *et je ne trouve de plaisir que chez moi ; j'écris pour me procurer un amusement.*

Dès-lors un séjour plus tranquille dans un air mal sain, isolé de toute société, vint aggraver cet amour de la retraite et de l'étude, dont il faisoit ses délices. Sa vive sensibilité fut bientôt mise en jeu par diverses contrariétés, et les symptômes d'hypocondrie s'exaspérèrent; il éprouvoit, entre autres phénomènes, un trouble marqué dans les fonctions digestives, des alternatives de tristesse et de gaîté passagère, et des songes inquiétans la nuit.

Dans son traité de l'expérience, il lui est échappé quelques plaisanteries qui semblent être introduites sous les auspices d'une excessive gaîté; *c'est*, dit M. Tissot, *le bout de l'oreille d'un hypocondriaque qui laisse appercevoir ses momens d'inégalité* : léger soulagement, fruit de ses voyages et de la guérison d'une hernie compliquée, dont Mekel l'opéra; mais un excès de travail le jette de nouveau dans

l'hypocondrie. Un projet d'écrire sur cette maladie, à laquelle il eût pu fournir de son propre fonds, fut aussi-tôt abandonné que conçu, et son ouvrage sur la solitude, auquel il travailloit depuis long-temps, le ramenoit sans cesse à des idées mélancoliques.

Si personne ne fut plus que lui en but aux basses intrigues de la jalousie, personne n'en fut mieux vengé par la haute considération qu'il mérita, et qui le fit appeler successivement par Léopold II, le roi d'Angleterre, Catherine II et le grand Frédéric.

En 1794, des chagrins, nés de la révolution française, l'invasion qui menaçoit son pays, vinrent augmenter l'amertume de son existence, qu'il dépeint dans ces mots à son ami : *Je cours risque de devenir encore cette année un pauvre émigré, forcé d'abandonner sa maison, avec la chère compagne de sa vie, sans savoir où donner de la tête, où trouver un lit pour y mourir......*

A ce trouble moral succède le désordre physique le plus prononcé. Bientôt insomnies fréquentes, illusions d'optique, apparition de fantômes pendant la nuit; dégoût, perte de l'appétit, des forces et de l'embonpoint; perversion des fonctions de l'estomac, dépérissement gradué, tremblemens, étourdissemens exaspérés, sur-tout par l'usage du café; syncopes après le moindre exercice, versatilité morale et défaut de confiance pour les conseils qu'il

réclamoit à chaque instant, confusion légère et fugace dans les idées, terreurs paniques et pusillanimité qui contrastoit avec le caractère mâle de Zimmerman. A ces symptômes de l'hypocondrie la mieux avérée, il se joint le signe caractéristique de la mélancolie, le délire exclusif; *il voyoit toujours l'ennemi entrer chez lui et dévaster sa maison.* Le marasme, et une espèce de désorganisation morale, résultat de cette hypocondrie mélancolique, terminèrent, en 1795, la vie de cet homme aussi malheureux qu'estimable.

Cette observation a l'avantage de nous offrir les progrès de la maladie, se développant en raison directe de l'intensité des causes.

L'hypocondrie peut précéder la mélancolie et la manie, dont elle peut être considérée alors comme le premier degré : une observation tracée par le professeur Pinel, va nous offrir cette progression étonnante (1).

« Un jeune homme âgé de vingt-quatre ans, et doué d'une imagination ardente, vient à Paris pour suivre le cours de ses études, et se croit destiné par la nature à jouer dans la suite le rôle le plus brillant dans le barreau : application continuelle, vie passée dans la retraite, sobriété extrême pour

---

(1) Traité de la manie, page 54.

donner plus d'essor à ses facultés morales ; régime pythagoricien, adopté dans toute la rigueur du terme. Quelques mois après, migraines violentes, saignemens fréquens du nez, resserremens spasmodiques de la poitrine, douleurs vagues des intestins, flatuosités incommodes, sensibilité morale très-exaltée. Quelquefois il m'aborde avec un air rayonnant de joie, et il ne peut exprimer la félicité suprême qu'il dit éprouver en lui-même : d'autres fois, je le retrouve plongé dans les horreurs de la consternation et du désespoir, et il me fait les instances les plus vives de mettre fin à ses souffrances. Les caractères de l'hypocondrie la plus profonde étoient aisés à reconnoître ; je lui en retrace les dangers pour la suite, et je le conjure souvent de changer sa manière de vivre ; mais il poursuit toujours son plan avec l'obstination la plus inflexible. Augmentation des symptômes nerveux de la tête, du bas-ventre, de la poitrine ; alternatives plus fréquentes d'un abattement extrême et d'une joie convulsive, terreurs pusillanimes, sur-tout dans les ombres de la nuit ; angoisses inexprimables. Il venoit quelquefois me trouver fondant en larmes, et me conjurant de l'arracher des bras de la mort ; je l'entraînois alors dans la campagne, et quelques tours de promenade, avec des propos consolans, sembloient lui rendre une nouvelle vie ; mais à son retour dans sa chambre, nouvelles perplexités,

terreurs pusillanimes renaissantes ; il trouve un surcroit de désolation et de désespoir dans la confusion croissante de ses idées, l'impossibilité de se livrer désormais à l'étude, et la conviction accablante de voir s'évanouir pour l'avenir la perspective de célébrité et de gloire dont son imagination avoit été bercée ».

« Un jour qu'il se rend au spectacle pour se distraire, on joue la pièce du *Philosophe sans le savoir*, et dès-lors le voilà assailli des soupçons les plus noirs et les plus ombrageux; il est profondément persuadé qu'on a joué ses ridicules : il m'accuse d'avoir fourni moi-même les matériaux de la pièce, et dès le lendemain matin, il vient me faire les reproches les plus sérieux et les plus amers, d'avoir trahi les droits de l'amitié et de l'avoir exposé à la dérision publique ».

« Son délire n'a plus de bornes ; il croit voir dans les promenades publiques des comédiens travestis en moines et en prêtres (c'étoit en 1783), pour étudier tous ses gestes et surprendre le secret de ses pensées ».

« Dans l'ombre de la nuit, il se croit assailli tantôt par des espions, tantôt par des voleurs et des assassins ; et une fois il répand l'alarme dans le quartier, en ouvrant brusquement les croisées, et en criant de toutes ses forces qu'on en vouloit à sa vie. Un de ses parens se détermina à lui faire subir le trai-

tement au ci-devant Hôtel-Dieu, et il le fait partir vingt jours après, avec un compagnon de voyage, pour se rendre dans une petite ville voisine des Pyrénées. Egalement affoibli au physique et au moral, toujours dans les alternatives de quelques écarts, du délire le plus extravagant, et des accès de sa noire et profonde mélancolie, il se condamne à un isolement profond dans sa maison paternelle. Ennui, dégoût insurmontable de la vie, refus de toute nourriture, brusqueries contre tout ce qui l'avoisine : il trompe enfin la surveillance de sa garde, fuit en chemise dans un bois voisin, s'égare, expire de foiblesse et d'inanition, et deux jours après on le trouve mort, tenant dans sa main le fameux livre de Platon sur l'immortalité de l'ame ».

Des vices organiques, tels que ceux du pylore, de la rate, du foie et même du pancréas, &c. peuvent précéder l'hypocondrie, et plus souvent encore en être la suite ; et c'est alors qu'on peut dire qu'à la peur du mal succède le mal de la peur ; en effet, après avoir souffert des maux qui n'existoient pas, ils en éprouvent de très-réels.

Il faut éviter de prendre un vice organique simple pour une affection hypocondriaque. Bonnet nous rapporte deux observations d'engorgement squirreux au pylore, qui ont été méconnus. Mais les signes propres à cette dernière maladie, la dou-

leur constante à l'épigastre, et les vomissemens alimentaires suffiront en général pour la faire reconnoître (1). Dans les cas de complications, on distinguera les deux maladies en faisant abstraction des symptômes de l'hypocondrie, et en analysant ceux propres à l'affection organique, qui varieront suivant l'organe affecté.

Hoffman, Pressavin, &c. nous offrent des observations où l'on voit l'hypocondrie et l'hystérie compliquées ensemble; et cette association, que des auteurs n'ont pas reconnue, est assez fréquente.

Baillou rapporte avoir vu traiter pour un catharre un hypocondriaque qui éprouvoit des douleurs dans la poitrine. Les urines sédimenteuses et les coliques vagues et plus ou moins vives de quelques hypocondriaques, ont porté des praticiens à considérer l'hypocondrie comme une affection néphrétique.

Quelques auteurs ont aussi confondu les convulsions avec l'hypocondrie, et c'est peut-être ce qui les a empêché d'admettre une distinction précise entre l'hystérie et l'hypocondrie.

J'ai cru devoir exposer ces méprises, afin de

---

(1) Voyez la dissertation du citoyen Aussaut, sur les affections organiques de l'estomac, où les caractères propres à ces maladies sont exposées avec clarté et beaucoup de méthode.

considérer les maladies d'une manière analytique, seul moyen d'éviter l'erreur.

«L'analyse, dit Condillac, est l'unique méthode, » et doit être la même dans toutes nos études; car » étudier des sciences différentes, n'est pas changer » de méthode, mais appliquer la même méthode à » des objets différens».

Il en est de l'étude des maladies, comme de celles des plantes; leurs fréquentes analogies sont loin d'en prouver l'évidence, et n'empêchent point l'observateur exact et profond de leur assigner des caractères distinctifs qui en facilitent la connoissance et qui assurent la marche du médecin dans l'application des moyens curatifs.

CHAPITRE V.

Ouvertures cadavériques.

L'HYPOCONDRIE étant une maladie chronique dont la cause immédiate réside principalement dans la lésion des propriétés vitales des viscères abdominaux, on doit s'attendre à ne trouver le plus souvent aucune altération dans le tissu de ces organes ou dans celui des nerfs qui s'y distribuent. Le moyen de ne pas se perdre en hypothèse, consiste à ne pas courir après les explications, et à imiter la sage retenue de Cicéron.

Sufficit si quid fiat intelligamus, etiamsi quomodo quidque fiat ignoremus. CICERO.

On peut répéter avec nombre d'auteurs, que l'on a trouvé sur le cadâvre des hypocondriaques le sang du systême veineux abdominal noir et distendant les veines; mais loin de voir dans cette stase sanguine une cause de la maladie, nous n'y verrons qu'un effet de l'arrêt de la circulation, ou un résultat de la mort.

D'autres rapportent avoir trouvé ce qu'on rencontre dans toutes les ouvertures cadavériques, de la sérosité épanchée dans le cerveau, et du sang coagulé dans les cavités du cœur.

Citons maintenant des ouvertures propres à éclairer l'histoire de cette maladie, ou plutôt de ses complications.

On a trouvé chez des hypocondriaques le colon à l'état squirreux (1), le pancréas égalant le volume du foie (2), une distension énorme du colon par des gaz, avec une oblitération presque complète du rectum (3). La rate ayant acquis un volume tel, qu'elle pesoit quatre livres (4) : dans d'autres cas,

---

(1) Rhodius.

(2) Riollan, Hoffman.

(3) Welschius.

(4) Blasius.

on a trouvé cet organe à l'état de squirre et même de cancer (1).

Le squirre du pylore a été souvent observé (2).

Le mésentère peut être également le siége d'une affection organique chez des hypocondriaques (3).

Dans Bonnet (4), on voit une ouverture cadavérique instructive; on trouva un kiste dans les membranes du rein. *Voyez* ci-dessus un homme de quarante-neuf ans, &c. Mais toutes ces ouvertures ne nous apprennent que les désordres ultérieurs de l'hypocondrie, sans nous en assigner d'une manière précise, ni le siége, ni la cause. On connoît le résultat différent que présente l'inspection anatomique des nerfs dans les névroses et dans les névralgies : dans les premières, nulle trace d'une lésion quelconque; dans les névralgies, au contraire, on trouve constamment altération dans le tissu des nerfs (5).

---

(1) Hygmore, Harderus, Bonnet.

(2) Hachstellerus, Fernet, Trincavel, Bonnet, Morgagny, Hoffman.

(3) Bonnet. A consulter pour les affections organiques, simples ou compliquées, le *sepulcretum* de Bonnet, Morgagny, Sandifort, obs. anat. pathol. Ludwig, anat. pathol. et Vicq-d'Azir, Encyclop. méthod. dictionn. de médecine, anat. pathol.

(4) Sepulcretum, lib. II, p. 660.

(5) Voyez l'excellent tableau des névralgies, par le professeur Chaussier.

Toutes ces ouvertures nous prouvent que souvent des affections organiques viennent compliquer ou précèdent cette maladie, et que la mort du malade peut en être le résultat inévitable. C'est dans ces cas désespérés que l'on sent la vérité de cette sentence de la Bruyère : *La témérité des charlatans et leurs tristes succès, qui en sont les suites, font valoir la médecine et les médecins ; si ceux-ci laissent mourir, les autres tuent.* En effet, nous ne pouvons alors ramener au port un frêle bâtiment battu par la tempête, et tous nos efforts tendent à retarder le développement de l'affection organique, et à diminuer l'état de douleurs physiques et morales; il est facile de prévoir quelle seroit l'issue de toute tentative imprudente, qui, en exaspérant la maladie, en précipiteroit le terme.

SECTION QUATRIEME.

Traitement de l'hypocondrie.

CHAPITRE PREMIER.

Examen succint de la médecine des anciens dans le traitement de cette maladie.

On ne peut, dans l'état actuel de nos connoissances, suivre servilement les routes frayées par le plus grand nombre des anciens médecins, et se rallier à leurs principes dans le traitement d'une maladie dont ils ont en général méconnu les causes principales. Un reproche bien fondé que l'on est en droit de leur faire, c'est d'avoir négligé de remonter à la connoissance des causes premières, prédisposantes ou déterminantes.

Prévenus, en général, pour un systême qui se prêtoit aux explications, ils ont combattu les accidens qu'ils observoient, s'attachant quelquefois à combattre exclusivement ceux qu'ils soupçonnoient propres à déterminer les principaux phénomènes de la maladie, sans avoir remarqué que, dans bien des cas, en enlevant la cause, ils auroient annullé ses effets, *ablatâ causâ tollitur effectus*. Un autre vice

radical dans leur méthode curative, c'est d'avoir toujours regardé les ressources pharmaceutiques comme les moyens héroïques, et de n'avoir considéré le traitement moral et les moyens d'hygiène, que comme un objet accessoire dont ils ne faisoient souvent aucune mention.

Les caractères principaux de l'hypocondrie ont été notés avec exactitude par *Hippocrate* (1); mais une carrière immense ouverte devant lui l'empêcha de donner une attention spéciale au traitement de cette maladie. Il conseille cependant les purgatifs, un régime humectant, l'abstinence des huileux, des substances grasses, la tempérance, enfin un exercice modéré : il nous a de plus transmis une observation qui, trop généralisée, a induit en erreur ceux qui lui ont succédé. Il avoit remarqué que le flux hémorrhoïdal guérissoit des mélancoliques et dissipoit les engorgemens de la rate; on en a conclu dans la suite que, dans toutes les affections hypocondriaques, cet écoulement devoit être avantageux au malade, et que l'art pouvoit suppléer à la nature, lorsque celle-ci n'établissoit pas cet émonctoire. C'est peut-être à cette observation très-sage d'Hippocrate, répétée par Galien, que l'on doit remonter pour trouver la source de

(1) Hipp. coi. de morbis, lib. 11, sec. v.

cette méthode devenue générale, ou plutôt de l'emploi abusif de la saignée et des sangsues dans le traitement de cette maladie.

Rien de mieux raisonné que le traitement proposé par *Celse;* il conseilloit les frictions, la lecture à haute voix, la promenade, les exercices du corps, comme les armes, le jeu de la balle, l'usage du vin, les frictions, les bains. On connoît aussi le conseil de *Celse, modo plus justo, modo non ampliùs assumere,* et l'on est bien convaincu aujourd'hui qu'il n'a point voulu faire l'apologie des gourmands (Hallé).

Galien réussissoit très-souvent par l'usage des bains et un bon régime ; mais lorsque la maladie étoit invétérée, il avoit recours à des moyens plus actifs, aux ressources de la pharmacie.

Aëtius conseilloit les plaisirs de l'amour.

Fernel employoit souvent une décoction de cerises desséchées; et plusieurs moyens semblables, ou plutôt également inertes, ont été préconisés par divers auteurs.

Le traitement proposé par *Sennert* porte l'empreinte d'une confiance exclusive dans les médicamens; les évacuans, les sangsues, les saignées, les purgatifs légers, les lavemens, les vomitifs, les amers, les martiaux, constituent la méthode curative adoptée par ce praticien.

Michaëlis nous offre les mêmes principes que

Sennert; et on retrouve la même déférence pour la médecine active dans ceux prescrits par Ettmuller.

Le premier but que se propose Sydenham dans le traitement de l'hypocondrie, est de fortifier le sang, source des esprits animaux, et le premier moyen qu'il indique est de saigner et de purger le malade. Rappelons seulement ici que Sydenham reconnoît les affections vives de l'ame comme une source féconde de cette maladie, et nous aurons la mesure du degré de confiance que méritent de semblables conseils.

Passant ensuite aux cas particuliers : lorsque les douleurs sont si violentes, les vomissemens et le cours de ventre si terribles qu'on ne peut d'abord remplir cette première indication, il faut, dit-il, donner un calmant et employer les odeurs fétides.

Mais on pourroit contester cette intensité de l'affection hystérique ou hypocondriaque ; et si ces phénomènes étoient observés isolément sur un malade, comme Sydenham nous le rapporte, on seroit plus porté à reconnoître une colique violente ou même le *cholera morbus*, qu'un véritable paroxysme d'hystérie ou d'hypocondrie. Après avoir annoncé qu'il débutoit par saigner le malade le premier jour, et qu'il le purgeoit pendant quatre jours consécutifs, il conseille l'usage des martiaux et l'exercice du cheval.

L'observation suivante, la seule que nous fournisse Sydenham, nous démontrera si les premiers moyens qu'il indique sont toujours indispensables pour la guérison du malade.

Observation tirée de Sydenham, p. 425. §. 117. — Un prélat d'Angleterre, homme d'un rare mérite, d'un grand sens et d'une érudition profonde, ayant épuisé ses forces par une application excessive à l'étude, tomba dans l'affection hypocondriaque, dont la longueur dérangea toutes les fonctions, et amena le dépérissement. Le malade prit plusieurs fois des remèdes martiaux; il essaya toutes sortes d'eaux minérales, auxquelles on joignoit de fréquentes purgations; il eut recours aux anti-scorbutiques de toute espèce, et aux poudres testacées; mais loin d'en retirer aucun avantage, il tomba dans l'épuisement, et fut pris d'un dévoiement colliquatif.

Tel étoit l'état fâcheux du malade, lorsque Sydenham fut consulté; il lui conseilla exclusivement l'exercice du cheval, de ne faire au commencement que peu de chemin, et en raison de sa foiblesse; il l'engagea à n'avoir égard ni à la nourriture, ni à la boisson, ni à la température, enfin à vivre comme un voyageur. (Or, on sait que les Anglais font en général bonne chère, et sur-tout en voyage.)

Notre prélat fut docile; au bout de quelques

mois il avoit fait plus de mille lieues, et il recouvra bientôt une santé parfaite.

Le traitement qu'il employoit généralement dans cette maladie, porte le caractère d'une prédilection marquée pour quelques formules de sa composition, et peut être cité comme un modèle de polipharmacie (1).

On est étonné que Sydenham ait adopté une telle pratique, lorsqu'on se rappelle que la seule observation qu'il rapporte est celle d'un hypocondriaque qu'il a guéri en lui conseillant, pour tout traitement, les voyages, l'exercice du cheval et une bonne nourriture.

Les Sthaliens avoient remarqué que le tempérament mélancolique prédisposoit à l'hypocondrie et aux hémorrhoïdes. Cette considération venoit à l'appui de leur théorie, et étayoit la corrélation qu'ils admettoient entre les affections hypocondriaques et l'écoulement hémorrhoïdal. La cause la plus fréquente de cette maladie étoit, suivant Stalh, la suppression du flux menstruel ou hémorrhoïdal, et le meilleur moyen d'y remédier consistoit à rétablir ces évacuations; mais il est très-probable que le

---

(1) J'observe qu'il n'est ici mention que de l'auteur de la dissertation sur l'hystérie; je sais rendre hommage à un praticien aussi justement recommandable.

retour de ces hémorrhagies ne sera d'aucune utilité, toutes les fois que l'hypocondrie dépendra d'une cause étrangère à ces hémorrhagies, ou lorsque le sujet ne sera pas très-sanguin. Stalh recommandoit l'emploi de la saignée et des sangsues; il insistoit sur le régime et l'exercice; sur l'emploi de ses pilules, dites de Stalh, et faisoit un fréquent usage des pilules aloétiques.

Fidèle à ses idées systématiques, *Boerhaave* conseille d'adoucir l'humeur tenace qui obstrue les viscères abdominaux par les savonneux, et de la stimuler par tous les moyens possibles, par des boissons, par des remèdes hépatiques, anti-hypocondriaques, par les sels neutres, les laxatifs, les mercuriaux, les vomitifs, les saignées, les bains, les évacuans, les emplâtres, et enfin par tous les exercices du corps.

Si nous analysons les principes de traitement dévéloppés dans l'ouvrage d'*Hoffman* (1), nous verrons le même asservissement à la médecine pharmaceutique, et une confiance éphémère dans les règles d'hygiène, qu'il ne conseille en général que comme moyens auxiliaires.

Après avoir déploré la prédilection aveugle des hypocondriaques, pour les médicamens compli-

---

(1) De malo hypocondriaco.

qués, et leur versatilité dans les traitemens qu'ils suivent et qui aggravent leur maladie, il expose les indications curatives et les moyens d'y parvenir.

La première consiste à évacuer la saburre flatueuse et à tempérer les humeurs âcres; la seconde à calmer les spasmes et à rétablir le mouvement péristaltique; la troisième à mettre en mouvement les humeurs stagnantes: mais le premier but qu'il se propose est de remédier aux paroxysmes, et les moyens qui lui semblent les plus convenables sont les lavemens mucilagineux, une boisson délayante et les légers laxatifs.

Dans l'intervalle des paroxysmes il conseille la rhubarbe, les sels neutres, les tamarins, la casse, des pilules balsamiques; et lorsqu'il se manifeste des symptômes d'acidité, il emploie les absorbans, comme les yeux d'écrévisse, la magnésie.

Hoffman termine la partie médicale de son traitement, en conseillant la saignée aux équinoxes du printemps et de l'automne, les sangsues lorsqu'il y a tendance aux hémorrhoïdes, ou lorsque cet écoulement a été supprimé, l'usage des eaux minérales, une température un peu élevée, l'exercice du corps sous un ciel pur, une société agréable, les balsamiques, les martiaux, et des emplâtres pour diminuer les flatuosités.

Mais rappellons ici que ce grand praticien déro-

geoit quelquefois à sa méthode curative générale, pour s'en tenir aux moyens d'hygiène, comme nous l'ont prouvé plusieurs de ses observations; et ce qu'il dit en parlant des maladies nerveuses, nous en fournit une nouvelle preuve (1).

Tunc enim optimum præsidium est nullo uti remedio : sed præcipuum sanationis punctum in mutatione ætatis, aeris, vitæ generis, victusque consistere fide experientiæ compertissimum est.

Pomme distingue les symptômes de l'hystérie de ceux qui appartiennent aux affections hypocondriaques, mais leur reconnoît la même cause, une lésion particulière du système nerveux qui en détermine le racornissement : il propose aussi un traitement conforme à cette opinion hypothétique, et recommande dans tous les cas l'usage des délayans et des humectans. Il est facile de sentir, malgré les succès que Pomme dit en avoir obtenus, les dangers d'une méthode curative aussi banale.

On ne peut comprendre les écarts auxquels s'abandonne quelquefois une imagination prévenue en faveur du système des humeurs actives; il est également difficile d'accorder la réputation de certains auteurs avec les principes du traitement qu'ils indiquent, et leur manière d'expliquer l'action des

(1) Hoff. de malo hysterico.

médicamens : telle est du moins l'idée que fait naître la lecture de l'ouvrage de *Cheyne* (1). Il faut, dit-il, délayer les humeurs et les adoucir, afin de diminuer leur viscocité, fondre les concrétions salines dont les petits vaisseaux sont incrustés, et rétablir l'élasticité des solides. Les évacuans généraux, les atténuans, comme le mercure, l'antimoine et leurs préparations, sur-tout celles où ces métaux agissent par leur pesanteur; les sudorifiques et les antiscorbutiques lui semblent les plus propres à émousser les pointes des sels, à corriger l'âcreté des liquides et à dissoudre les concrétions salines. Je passe sous silence beaucoup d'autres médicamens dont il fait un étalage pompeux; je le suis dans le traitement qu'il prescrit pour calmer les accès hystériques ou hypocondriaques, et je vois parmi les moyens qu'il indique, la saignée, les vomitifs, les vésicatoires, l'opium, les médicamens volatils, les cordiaux conseillés presqu'indistinctement dans tous les cas.

On ne trouve rien de particulier dans le traité de *Jo Odsterdyk Schatz*, sur la mélancolie, ou plutôt sur l'hypocondrie : toutefois cet auteur est remarquable par une méthode curative trop générale, mais bien raisonnée, et sur-tout par une aversion

---

(1) The english malady or a trentise of nervous diseases of all kinds. London, 1734.

prononcée contre les médicamens trop compliqués et contre les purgatifs.

On doit les mêmes éloges au traitement proposé par With et par Réveillon. Ce dernier a donné le sage conseil de varier le traitement suivant les différens cas, et rapporte avoir vu les plus mauvais effets de l'usage des bains et des délayans chez des malades déjà trop affoiblis.

Cullen avoue qu'il manque d'observations suffisantes pour établir d'une manière précise les bases du traitement convenable à l'hypocondrie, et les conseils qu'il donne sont bien propres à nous confirmer dans l'aveu qu'il nous fait. On peut, selon cet auteur, employer le vomitif dans l'hypocondrie; mais il le croit plus souvent nécessaire dans la dyspepsie. Il veut que l'on combatte la constipation par les purgatifs, dont il reconnoît cependant le danger; il condamne l'emploi des toniques et la musique, comme très-contraires aux hypocondriaques; mais l'expérience dément cette assertion de Cullen. Il permet à ces malades de persévérer dans des occupations convenables aux circonstances et à leur situation particulière; il leur défend seulement de se livrer aux spéculations qui pourroient compromettre leur fortune ou susciter des émotions trop vives. Il regarde comme très-utile aux hypocondriaques, l'usage des bains chauds, du thé et du café.

Il termine en recommandant de ne pas brusquer l'imagination de ces malades, pour lesquels il conseille une juste déférence, les voyages et tous les exercices du corps.

Son commentateur prescrit un exercice *très-modéré*, et l'usage long-temps continué des relâchans et des délayans. Ce traitement se rapproche beaucoup de celui de Pomme, et nous offre les mêmes inconvéniens. On trouve dans *Méad* une observation propre à infirmer le premier conseil qu'il donne. Un homme hypocondriaque très-prononcé, trouvant que l'on sonnoit mal les cloches d'une église, s'impatiente contre les sonneurs, et se met en devoir de leur donner une leçon. Après s'être fortement exercé, il revient tout en sueur, et se met au lit. Cet exercice forcé détermina une sueur abondante et la guérison du malade. On trouve dans les Transactions philosophiques une observation analogue; c'est celle d'une jeune personne qui fut guérie de ses accès d'hystérie par l'exercice de la danse, soutenu pendant quatre heures consécutives.

CHAPITRE II.

Réflexions préliminaires.

J'AI voulu mettre en parallèle le traitement adopté par les anciens, et celui qu'ont prescrit des auteurs plus modernes. Presque tous laissent beaucoup à desirer, et nous offrent le même vice radical, celui d'une méthode curative trop générale (1). Or il est facile de sentir le danger d'une méthode curative invariable dans une maladie nerveuse dont les causes sont si multipliées, différentes les unes des autres, quelquefois même directement opposées.

C'est donc dans des sources plus récentes que nous devons rechercher des principes plus conformes à l'observation, et appuyés sur une expérience authentique; et c'est principalement dans la Nosographie philosophique du citoyen Pinel que nous trouvons les bases du traitement le plus rationel, indiquées d'une manière générale.

«L'expérience, dit ce judicieux auteur, apprend qu'il faut sur-tout placer sa confiance dans l'exer-

---

(1) Forestus, Rivière, Boerrhaave et Réveillon, donnoient le sage conseil de varier le traitement, et sont presque les seuls à pouvoir revendiquer cet avantage.

cice du corps, une nourriture saine, une habitation salubre, et la recherche de tout ce qui peut entretenir la gaîté et la sérénité des affections morales ». Il laisse à ceux qui s'occuperont de cette maladie d'une manière spéciale, à donner le développement convenable à ces principes.

Division du traitement.

Le traitement de l'hypocondrie peut offrir deux indications principales.

L'une, qui consiste à combattre les symptômes qui se manifestent lors des paroxysmes, et dont l'intensité ou l'opiniâtreté peut déterminer des accidens fâcheux et influer sur le moral.

Dans la seconde, on doit se proposer de prévenir leur retour ou d'opérer la cure radicale de la maladie; et cette partie la plus essentielle embrasse trois objets principaux : 1°. le régime physique, 2°. le régime moral, 3°. les médicamens. Ces trois bases fondamentales du traitement de l'hypocondrie, doivent subir différentes modifications, suivant la cause déterminante de la maladie et les dispositions particulières du sujet.

Première indication générale ; calmer les paroxysmes.

Le traitement doit, dans ce cas, varier suivant les circonstances qui déterminent les paroxysmes.

Si c'est une affection morale, rejet absolu de tout médicament ; on peut tout au plus recourir à des antispasmodiques légers pour diminuer les symptômes nerveux, porter des paroles de consolation (conseil, il est vrai, plus facile à donner qu'à remplir), recommander au malade la société de quelques amis, éloigner, s'il est possible, le sujet qui occasionne l'affection morale, ou rechercher tous les objets de distraction. « Le bon ami, dit le citoyen Andry, qui nous distrait, qui charme tous les momens de notre vie, est, dans ce cas, le meilleur médecin ».

Nunquam sit mens otiosa, nunquam solitudinem petat, amico aperiendum imum pectus....

SENEC. de Tranq. animi.

Il est quelquefois si facile de calmer un accès de colère, en écartant ce qui le détermine, et de prévenir ainsi un paroxysme violent! Si c'est une contrariété, des prévenances peuvent la faire oublier.

Une cause qui produit souvent les paroxismes, c'est l'impression d'un air froid ; il faut alors con-

seiller les frictions, l'usage des gilets de flanelle ; une température un peu élevée, ou mieux encore, un exercice porté jusqu'à une fatigue modérée; le bain, dans quelque cas, pourroit aussi réussir.

Lorsque les paroxysmes observent un type régulier, on peut quelquefois en prévenir le développement par une boisson laxative : c'est ainsi que l'on a prévenu des accès de manie par une décoction de chicorée, avec quelques gros de sulfate de magnésie.

Si ces moyens, ce qui arrive quelquefois, ne procurent aucun succès marqué, du moins ils ne peuvent, comme les médicamens actifs, porter préjudice au malade.

Outre la cause, qui est le premier objet sur lequel nous devons fixer notre attention, il est certains accidens qui appellent également notre surveillance.

La constipation peut par elle-même causer des coliques très-vives, et occasionner beaucoup d'inquiétude au malade : il est donc urgent, dans quelques cas, de remédier à ce symptôme, qui n'a que trop occupé les praticiens, et qu'ils ont souvent considéré comme la cause de tous les phénomènes. L'emploi des laxatifs qui ne procuroit pas la liberté du ventre, étoit bientôt remplacé par celui des purgatifs : un soulagement marqué étoit le résultat de l'irritation qu'ils déterminoient; mais, au bout

de quelques jours, tous les accidens reparoissoient avec la même force, ou même avec plus d'intensité. Cet avantage éphémère trompoit les médecins, qui revenoient à l'usage des purgatifs. Aussi voyons-nous la plupart des auteurs recommander ces médicamens, parce qu'ils attribuoient à la constipation ou à des obstructions humorales, les accidens qui étoient produits par les moyens qu'ils employoient. Rien de plus propre à déterminer des lésions organiques, ou tous les degrés du marasme, qu'une méthode curative semblable ; et cette opinion se trouve confirmée par les observations que nous avons rapportées.

S'il est une erreur déplorable, et qui a souvent jeté dans le désespoir les hypocondriaques les plus susceptibles, c'est la manie de considérer leur état comme tenant toujours à des obstructions : cette opinion désastreuse, sans cesse répétée, augmente le découragement de ces malades, et renforce leur caractère ombrageux, tandis qu'il importe, au contraire, de soutenir leur courage ; et que toute circonstance propre à donner le change à leurs idées tristes et dominantes, est déjà un pas fait vers leur guérison.

Avant donc de combattre la constipation, il faut en rechercher la cause ; et si, comme l'expérience nous l'apprend, elle est le plus souvent le résultat de la même cause qui détermine la maladie, dont

elle n'est qu'un symptôme, on doit employer les moyens que nous indiquerons bientôt, et se borner aux lavemens, à l'usage des fruits, à l'hydromel tant préconisé par Tissot (1), aux boissons légèrement laxatives, ou rendues telles par l'addition des sels neutres; moyens secondaires, et presque toujours insuffisans pour vaincre la constipation, qui dépend ordinairement du défaut d'exercice.

Ce qui semble démontrer que la constipation n'est pas la cause unique des accidens graves qui se présentent quelquefois dans cette maladie, c'est l'assertion de plusieurs praticiens qui ont remarqué les mêmes phénomènes existant avec la liberté du ventre, et qui ont constamment vu la diarrhée aggraver l'état fâcheux des malades.

On doit aussi, lorsque la diarrhée menace de détruire les forces, la combattre plutôt par un bon régime et des moyens simples, que par les médicamens astringens ou les narcotiques, qui peuvent amener la maladie lorsqu'elle n'existe pas, et l'exaspérer si elle existe déjà. Si une douleur locale fait craindre l'inflammation d'une partie, ou s'il survient des symptômes inflammatoires vers l'abdomen ou la poitrine, le traitement convenable devra leur être opposé, les sangsues ou la saignée, les boissons adoucissantes, &c.

---

(1) Febris Lausannensis, Tissot.

Un autre symptôme auquel il est, dans certaines circonstances, instant de remédier, c'est l'insomnie, qui fatigue les malades au physique et au moral; et comme la privation seule du sommeil trouble toutes les fonctions et amène le dépérissement, on doit employer les légers calmans pour procurer du repos aux malades. Les nausées continuelles, l'expuition fréquente des mucosités, qui semblent être d'autant plus abondantes, que la transpiration cutanée est moindre, pourront être diminuées ou même dissipées par les frictions et par l'emploi modéré des absorbans.

Tout le monde connoît les moyens convenables pour faire cesser les syncopes, que l'on préviendra sur-tout par l'usage des toniques. Mais quel succès peut-on espérer de ce traitement palliatif, si ce n'est un soulagement momentané ? et ne devra-t-on pas toujours craindre que la maladie ne fasse de nouveaux progrès ?

Cave ne, inter ramorum excisionem, crescat truncus.

BENET. Theat. tabid.

En effet, bientôt les accidens reprennent leur intensité première, si l'on ne se hâte de soustraire les malades à l'empire de ces causes.

Ridenda verbo et damnanda versipellis illa medicina quæ mox capiti, mox pectori, mox re-

nibus aut alvo medens non modo nihil medetur, sed plurimum nocet.

TISSOT, Febris Lausannensis.

Tout nous prouve, en un mot, la nécessité d'attaquer le mal dès sa source première ; et tel est le but principal que l'on doit se proposer dans la cure radicale dont l'exposition va nous occuper, et dont nous développerons les principes, en reprenant successivement les causes les plus fréquentes de la maladie.

Seconde indication générale, ou traitement de la maladie.

Le régime physique, le régime moral et les médicamens, sont les bases qui constituent le traitement général de l'hypocondrie ; mais avant d'exposer ces trois objets principaux, considérons les principes généraux qui doivent diriger notre marche.

Premier principe de traitement. Remonter à la cause de la maladie.

Il nous sera facile de prouver la nécessité de cette connoissance préalable, que l'on peut regarder, dans bien des cas, comme une condition *sine quâ non*, sans laquelle, dis-je, tous les secours de l'art seront inutiles. *Les causes*, dit Fernel, *sont si*

étroitement liées avec les maladies, qu'il est impossible que celles-ci disparoissent tant que celles-là subsistent.

De quel avantage seront, en effet, tous les délayans et tous les purgatifs tant préconisés, sans cette connoissance préalable ? Qu'un homme dont l'hypocondrie reconnoît pour causes la vie sédentaire, ou des excès dans les travaux du cabinet, ait recours aux narcotiques pour se procurer le sommeil dont il est privé; ou bien les insomnies continueront, et la maladie poursuivra ses progrès, ou bien, en prenant et augmentant les narcotiques, il pourra se procurer un sommeil artificiel : mais, dans ce cas-là même, il n'éprouvera qu'un soulagement momentané; et l'hypocondrie se prononcera de plus en plus, et sera probablement exaspérée par l'usage de ces moyens.

En réfléchissant aux phénomènes du sommeil, on se rend facilement raison de l'influence des narcotiques, qui ne peuvent remplacer les effets naturels de l'organisation physique de l'homme.

On sait que le sommeil est indispensable à l'homme, et cependant la cause de cette nécessité, qui nous est démontrée par une expérience journalière, nous est entièrement inconnue. On sait également qu'il est le résultat de la fatigue des organes de la locomotion, des sens et des fonctions intellectuelles (Bichat), et jamais il n'est plus na-

turel que lorsqu'il succède à un exercice des organes qui nous mettent en relation conforme au besoin de notre constitution physique. Il sera donc impossible à l'homme, dont l'existence est une apathie automatique, ou qui ne développe son entendement qu'au détriment des sens et des organes locomoteurs, de compenser, par des moyens artificiels, cet exercice nécessaire à notre organisation, et dont le sommeil est le résultat. Mais si l'on oblige cet homme à remplir le vœu de la nature, et à exercer tous les agens de la vie extérieure, suivant les besoins de sa constitution, bientôt il recouvrera le sommeil et même la santé, si toutefois la maladie n'a point encore altéré le tissu des organes ou fait de trop grands progrès.

C'est par suite de cette inaction des organes extérieurs que les vieillards, quelquefois les malades, et même les convalescens, ne peuvent se procurer de sommeil, ni même un sommeil imparfait; mais aussi, à mesure que la convalescence avance, que les forces se rétablissent, que nous entrons en rapport avec les objets qui nous environnent, on voit le retour progressif à un sommeil naturel. On peut également expliquer, par la grande mobilité des enfans et du soldat, le sommeil prolongé de l'âge tendre, et le sommeil presque léthargique du guerrier au milieu des plus grands dangers.

Un sentiment bien naturel à l'homme, le desir du

repos, le fait soupirer après une retraite qui l'éloigne du tumulte des villes ou des camps, pour goûter le calme d'une vie paisible, objet de tous ses vœux. Tel est le motif qui détermine bien des militaires et des négocians à quitter leur sphère d'activité continuelle pour l'inaction la plus absolue, et qui les plonge insensiblement dans des maladies chroniques, telles que l'hypocondrie, dont ils peuvent ne pas soupçonner la cause.

On pressent facilement le traitement qui convient dans ce cas; un bon régime, le séjour de la campagne, l'exercice soutenu du jardinage, de la chasse, ou tout autre amusement analogue, une société choisie, une suite de mouvemens non interrompus, ou la reprise des occupations délaissées et des premiers erremens, seront les moyens les plus rationels. On trouve dans *Réveillon* une histoire propre à faire ressortir les avantages d'une telle conduite.

Un militaire qui, par sa bravoure, s'étoit distingué pendant plusieurs campagnes, et qui avoit couru tous les dangers de la guerre avec un sang-froid imperturbable, se retire au sein de sa famille : bientôt il ressent les dangers du passage subit d'une vie active à l'inaction et à la vie sédentaire; il éprouve les symptômes de l'hypocondrie la mieux avérée, et celui que les plus grands dangers n'avoient jamais intimidé, devint aussi craintif que la femme la plus

pusillanime. Il ne pouvoit passer d'une chambre dans l'autre, parce que, disoit-il, ses jambes se déroboient sous lui.

Une vie sobre, des alimens choisis, quelques doux stomachiques et un exercice soutenu, furent les seuls moyens employés, et dont le résultat fut une guérison prompte et solide.

On pourroit conclure de cette observation, que c'est moins le courage du soldat qui le met à l'abri des affections nerveuses, telles que l'hypocondrie, que la vie active à laquelle l'oblige le service militaire; mais cependant ce fait isolé ne peut infirmer un principe général, et nous pensons avec Baglivi, que les hommes vraiment courageux sont beaucoup moins exposés aux maladies, résultat des affections morales.

Vir constans et immotus animo, quique mediis tranquillus in undis, sublime illud et heroïcum..... nec spe, nec metu perpetuo repetit, raro incidit in morbis ex animi pathemate.

Mais le passage brusque d'une vie active et bruyante à une inaction plus ou moins absolue, agit d'une manière beaucoup plus énergique que les affections de l'ame; et c'est avec peine que je puis assurer que plusieurs militaires qui se sont distingués dans les campagnes glorieuses de la liberté, sont déjà attaqués de cette maladie.

L'hypocondrie peut tenir à un état d'apathie,

d'insensibilité presque générale chez des jeunes gens qui se privent des plaisirs de l'amour. Telle est la cause de l'hypocondrie d'un banquier de Paris, auquel un médecin a conseillé le mariage, comme premier moyen de guérison, en lui recommandant de tout sacrifier à son goût et à ses affections particulières, plutôt que de trop déférer aux convenances; et je ne doute pas que ce conseil, joint aux autres moyens indiqués dans la consultation, ne réussisse complètement.

Convenons aussi qu'il n'est pas toujours possible de reconnoître la cause de la maladie, et qu'il est même dans quelques cas impossible de l'éloigner. Cette difficulté peut tenir au silence que le malade gardera sur une affection morale. Et qui pourra, mieux que le médecin habitué à interroger les traits de la physionomie pour y trouver l'expression des passions, découvrir un sentiment intérieur dissimulé avec art, et souvent caché par un voile impénétrable? La suppression d'une fièvre intermittente, par l'emploi prématuré du quinquina, et à laquelle auroit succédé l'hypocondrie, nous fournit l'exemple d'un cas où l'éloignement de la cause seroit évidemment impossible, et où les mêmes moyens qui auroient été employés pour combattre la fièvre intermittente, conviendront pour le traitement de l'affection consécutive.

On sent que c'est dans les ressources de l'hy-

giène, et dans l'emploi des toniques, que l'on devra sur-tout placer sa confiance, comme l'a fait Hoffman dans une circonstance semblable (1).

Un homme, âgé de trente-six ans, éprouve une fièvre tierce, que l'on supprime bientôt par le quinquina. Au bout de quatorze jours, retour de la fièvre; nouvel emploi du quinquina, et toujours retour de la fièvre après l'usage du fébrifuge. A la cinquième fois, la fièvre ne revient pas; mais bientôt douleur à l'hypocondre droit, s'étendant dans l'hypocondre gauche, palpitations, gêne dans la respiration, envies de vomir, sur-tout après un accès de colère, qui aggravoit toujours son état: chaleurs fugaces, vertiges, pesanteur de tête, trouble de la vue, illusions d'optique, très-légers saignemens de nez, douleur vive, et sentiment de froid au dos et aux lombes, flatuosités, douleurs vagues dans les membres, salive visqueuse et salée, urines sédimenteuses et limpides pendant le paroxysme. Les toniques et l'exercice du cheval, furent les principaux moyens qu'Hoffman employa, et qui réussirent aussi promptement qu'heureusement.

Mais nous verrons dans la suite les difficultés du traitement s'accroître en porportion de l'influence permanente des causes, soit physiques, soit morales.

---

(1) Hoffman, consult. obs. 1. De malo hypocondriaco.

Second principe de traitement. Nécessité de varier le traitement suivant les causes, la constitution individuelle, le sexe, le genre de vie et d'occupations habituelles, le climat, le degré ou les complications de la maladie.

Cette théorie n'a pas besoin de longs commentaires, et il n'est personne qui ne reconnoisse avec nous, les inconvéniens d'un traitement toujours uniforme, et qui ne convienne que les toniques, par exemple, nécessaires dans beaucoup de cas, ne soient cependant contraires dans le principe d'une hypocondrie qui reconnoîtroit pour cause la suppression d'une hémorragie chez un homme très-sanguin. On peut en dire autant de l'usage exclusif ou trop général des délayans, des purgatifs, des saignées et des sangsues.

Et nous croyons devoir rappeler ici l'opinion d'un homme dont le nom survivra long-temps : *J'en appelle*, dit Tissot, *à tout homme sensé qui voudra bien réfléchir un moment sur les différentes causes des maladies, sur l'opposition de ces causes, et sur l'absurdité de vouloir les combattre toutes avec le même remède. Quand on sera bien rempli de ce principe, on ne s'en laissera pas imposer par des tissus de sophismes destinés à prouver que toutes les maladies viennent*

d'une cause, et que cette cause est de nature à céder au remède vanté. (AVIS AU PEUPLE).

ARTICLE PREMIER.

Première base du traitement. Nécessité d'un bon régime physique.

RIEN n'en constate mieux les avantages pour prévenir et pour guérir cette maladie, que l'étude des causes que nous lui avons assignées, et qui sont presque toujours le résultat d'un genre de vie contraire aux loix sages prescrites par la nature. Nous en trouvons les principes généraux exposés avec élégance et concision dans le traitement adopté par les prêtres de l'Egypte, mille ans avant l'ère chrétienne.

« Aux deux extrémités de cette contrée, qui étoit alors très-peuplée et très-florissante, il y avoit des temples dédiés à Saturne, où les mélancoliques se rendoient en foule, et où des prêtres, profitant de leur crédulité confiante, secondoient leur guérison, prétendue miraculeuse, par tous les moyens naturels que l'hygiène peut suggérer. Jeux, exercices récréatifs de toute espèce institués dans ces temples, peintures voluptueuses, images séduisantes exposées de toutes parts aux yeux des malades; les chants les plus agréables, les sons les plus

mélodieux charmoient souvent leurs oreilles; ils se promenoient dans des jardins fleuris, dans des bosquets ornés avec un art recherché. Tantôt on leur faisoit respirer un air frais et salubre sur le Nil, dans des bateaux décorés, et au milieu de concerts champêtres; tantôt on les conduisoit dans des îles riantes où, sous le symbole de quelque divinité protectrice, on leur procuroit des spectacles nouveaux et ingénieusement ménagés, et des sociétés agréables et choisies; tous les momens enfin étoient consacrés à quelque scène comique, à des danses grotesques, à un systême d'amusemens diversifiés et soutenus par des idées religieuses. Un régime assorti et scrupuleusement observé, le voyage nécessaire pour se rendre dans ces saints lieux, les fêtes continuelles instituées à dessein le long de la route, l'espoir fortifié par la superstition, l'habileté des prêtres à produire une diversion favorable, et à écarter des idées tristes et mélancoliques, pouvoient-ils manquer de suspendre le sentiment de la douleur, de calmer les inquiétudes, et d'opérer souvent des changemens salutaires, qu'on avoit soin de faire valoir pour inspirer la confiance et établir le crédit des divinités tutélaires» ? *Nosog. philos.*

Cette méthode curative convient également à l'hypocondrie et à la mélancolie, et nous prouve, par les heureux résultats qu'elle obtenoit, la nécessité de substituer dans cette maladie un traitement

basé sur les règles d'hygiène et les moyens moraux, à une pratique routinière, et qui s'est maintenue par l'exemple et la tradition des auteurs anciens.

Un coup-d'œil jeté sur l'origine de la législation des peuples, nous démontre également l'antériorité du régime physique, conforme aux vues philosophiques des premiers législateurs, à l'emploi des moyens pharmaceutiques, sur la complication desquels on fut long-temps jaloux de renchérir.

Il seroit cependant absurde d'en conclure que c'est l'innovation des médicamens dans le traitement de ces maladies qui les a multipliées; nous en avons déjà rapporté la cause véritable à l'écart des loix de la nature, et nous dirons avec Jean-Jacques, qu'on est très-porté à croire qu'on feroit aisément l'histoire des maladies humaines, en suivant celle des sociétés civiles. On sait en effet que l'état de vieillesse découle de la constitution de l'homme, tandis que les maladies dépendent en général du genre de vie.

Rien n'est plus favorable au développement de l'hypocondrie, qu'une complexion délicate et nerveuse. Un bon moyen de prévenir cette maladie, consistera donc dans toutes les circonstances propres à développer une constitution mâle et robuste. De même aussi tout ce qui pourra fortifier une organisation débile, émousser une sensibilité extrême, ou rétablir des organes détériorés, devra concourir au

rétablissement des malades. De-là, l'utilité des toniques, de l'exercice, et en général d'un régime physique et moral bien entendu dans l'hypocondrie, qui reconnoît pour causes des maladies antérieures, l'abus des plaisirs de l'amour et l'excès des liqueurs alcooliques, qui finissent presque toujours par abrutir l'homme moral, en dépravant tous les ressorts de son organisation physique. Presque toujours le trouble des organes de la digestion en détermine l'affoiblissement, l'atonie, et rend nécessaire, dans le principe du traitement, l'emploi des moyens toniques.

Parmi les exercices du corps, qui toutefois ne doivent pas interdire l'exercice modéré des fonctions de l'entendement, l'équitation est un des plus avantageux, par la surveillance active à laquelle il assujettit le malade, par le renouvellement continuel de l'air, et par l'empire de la distraction. On doit en proportionner l'allure à l'état particulier du malade; s'il est très foible, l'on adoptera de préférence le pas, qui est le train le plus doux; mais, en général, le trot et le galop sont les deux allures les plus avantageuses.

Un des points essentiels du régime physique, est l'habitation dans un air pur et un lieu salubre. Quant aux promenades publiques, elles n'offrent qu'un objet de distraction, dont les heureux effets sont balancés par une atmosphère surchargée; mais les avantages que présente le séjour de la cam-

pagne, sont des plus efficaces. Transporté sous un autre ciel, dans un climat nouveau pour lui, où tous ses rapports moraux et physiques sont changés, l'homme ressent bientôt une influence qui amène des résultats utiles; il varie ses exercices et ses mouvemens, il exerce tous ses sens, et la fatigue qui en résulte pour tous les organes qui nous mettent en relation, détermine, par cela seul qu'ils ont été fatigués, un effet physique bien marqué, un sommeil tranquille et réparateur.

Il est également facile de prévoir l'influence qu'un pareil séjour exerce sur le moral. L'aspect enchanteur de la campagne produit un enchaînement de sensations variées et agréables, qui ont le double avantage d'opérer une diversion favorable, et d'affoiblir la susceptibilité nerveuse dont l'exaltation est toujours en raison inverse du développement de la force physique.

C'est dans la campagne, sous un ciel pur, que l'on retrouve les caractères d'une gaîté franche et ingénue.

> . . . . extrema per illos.
> Lætitia excedens terris vestigia fixit.

Des émotions douces et propres à diminuer l'empire des passions, sont l'effet des sentimens qu'inspire le spectacle d'une nature riche et animée.

> Qui sait aimer les champs sait aimer la vertu.
>
> DELISLE.

Et en effet, rien n'est plus propre à commander l'abnégation des passions haineuses et l'amour du bien et de la philanthropie sociale, que le spectacle de ces mêmes vertus mises en pratique. Mais outre un site agréable, on doit encore rechercher une température convenable, et suivre un régime tonique; on doit éviter les excès d'intempérance, les refroidissemens subits, et tout ce qui peut diminuer la transpiration cutanée.

L'immersion dans l'eau froide, les frictions, tous les moyens propres à fortifier le systême cutané, et à diminuer une trop grande susceptibilité aux variations atmosphériques, conviennent également. En général, tous les exercices du corps, sur-tout ceux de la culture ou du jardinage, les occupations mécaniques, comme celle du tourneur, la gymnastique, l'exercice des armes, de la danse, le jeu de paume, le billard, &c. (1) les voyages, les eaux minérales, comme une source de récréations, le cabotage, les promenades à cheval ou dans des voitures un peu rudes, découvertes, en plein air, et *dirigées par les malades eux-mêmes*, sont autant de sujets de diversion, de circonstances favo-

---

(1) Il suffit d'indiquer ces exercices, qui sont le plus à la portée de chaque individu, et il seroit d'ailleurs inutile d'en spécifier un plus grand nombre.

rables au rétablissement des fonctions vitales, qui doivent faire partie du régime physique, et dont on peut faire une heureuse application suivant les circonstances particulières.

Observation à l'appui.

Un homme âgé de trente-neuf ans, d'un tempérament mélancolique, annonce dès sa jeunesse la constitution morale adaptée à cette disposition physique, et la sensibilité nerveuse la plus susceptible d'exaltation.

Habitué aux prévenances que procurent dans la société la considération publique et les avantages d'une brillante fortune, il étoit vivement affecté par la moindre contrariété, et en ressentoit toujours une vive impression.

A trente-six ans, chagrins violens, bouleversement de toutes ses facultés morales, et bientôt première atteinte d'hypocondrie. Phénomènes physiques : lenteur dans les digestions, tensions spasmodiques vers l'abdomen, flatuosités intestinales, perversion plutôt que perte de l'appétit, constipation habituelle, anxiétés précordiales, palpitations, chaleurs erratives, instabilité dans la progression. Altération non moins intense au moral : caractère de misanthropie sauvage, aversion pour la société, âpreté repoussante, terreurs paniques, crainte de

l'avenir, soupçons non motivés et souvent ridicules, sensibilité exquise de l'organe de l'ouïe; de-là, une source féconde d'impatience et d'importunités.

De fréquens voyages, et le calme qui succède aux orages qu'il avoit essuyés, le ramènent insensiblement à son état de santé parfaite; mais bientôt les événemens politiques renouvellent ses affectious morales; toutefois une vie active et bruyante, au milieu des camps et des armées, prévient pour quelque temps le retour de son hypocondrie; il partage les malheurs qu'éprouvent les habitans d'une ville assiégée, et tombe enfin au pouvoir de l'ennemi.

Après une longue et cruelle détention, il recouvre sa liberté; mais, en rentrant dans sa patrie, nouveaux désastres, pertes, bouleversemens de fortune, froissemens multipliés par les événemens de la révolution. Une fièvre ataxique fait craindre pour ses jours, et ne lui permet qu'après trois mois d'une convalescence pénible, de revenir dans ses foyers. Dès-lors, vie sédentaire, et, par suite, retour de sa première maladie: pendant quinze jours, constipation opiniâtre, suivie d'une diarrhée qui détermina une très-grande foiblesse. De nouveaux phénomènes viennent aggraver son état: dégoût général, perversion de l'appétit, pessimisme outré, recherches de la solitude, souvenir amer du passé, irascibilité extrême, emportemens journaliers contre

ceux qu'il aima le plus tendrement ; une épouse chérie, infatigable dans les soins qu'elle lui prodiguoit pendant tous ses travers, étoit spécialement en butte aux accès de son âpre misanthropie ; insomnies pénibles qui exaspéroient le caractère le plus inégal, ennui, morosité, impatience minutieuse, bizarrerie insupportable, sensibilité exquise de l'ouïe portée jusqu'à la douleur par le moindre bruit, crampes nerveuses, lenteur marquée dans les battemens du pouls, trouble constant dans les fonctions de l'estomac.

La maladie fut souvent méconnue et inutilement combattue par des moyens peu convenables, et persistoit avec beaucoup d'intensité, lorsqu'un médecin prescrivit au malade un bon régime, de légers narcotiques pour procurer du repos pendant la nuit, les toniques, et lui conseilla d'aller vivre à la campagne et de se mettre en apprentissage chez un menuisier, auquel il paya une somme convenue. Bientôt il devint le compagnon le plus laborieux de l'atelier, et s'estimoit le plus heureux des hommes, en voyant les progrès rapides de sa convalescence.

Le séjour de la campagne, un bon régime, l'exercice et le blanchiment des planches, ou le rabotage soutenu pendant un an, rendirent à ce malade une santé parfaite, et amortirent les éclats de son caractère acariâtre et fâcheux.

Cette observation nous prouve d'une manière

évidente, les avantages des moyens que l'hygiène nous fournit, et indique les modifications dont ils sont susceptibles. C'est en insistant long-temps sur leur emploi, que l'on préviendra les rechutes, dont le traitement sera le même, en général, que celui de l'hypocondrie; et ces retours seront d'autant moins fréquens, que les malades éviteront avec plus de soin l'influence des causes dont l'intensité pourroit ramener la maladie.

Tels sont les principes du régime physique, qui forment autant de propositions générales, fécondes en applications utiles.

ARTICLE II.

Seconde base du traitement : nécessité du régime moral.

Il seroit difficile d'assigner les sources où l'on pourroit puiser les principes du régime moral, s'il étoit reconnu, comme le pense l'auteur des Recherches physiologiques et de l'Anatomie générale, que nos passions sont étrangères à l'influence de notre volonté; mais ne jetons point dans l'arêne ce brandon de discussions peut-être interminables; et, puisqu'il ne peut entrer dans mon plan d'aborder une question aussi épineuse, éludons cette entreprise importante, et conseillons comme premier

moyen prophylactique, l'étude, et sur-tout l'empire de soi-même.

Convenons toutefois que la volonté préside aux facultés intellectuelles, et qu'en perfectionnant celles-ci, nous devons prévenir l'influence fâcheuse des passions.

Mais dépend-il de l'homme de se soustraire aux affections morales? Problême irrésolu, parce que la variété des causes qui peuvent les déterminer, ne permet pas de le résoudre dans tous ses rapports. Il est vrai cependant que les affections morales qui sont le résultat de la détérioration sociale, pourroient souvent être écartées; tandis que celles qui tiennent aux sentimens de la nature, semblent étrangères à l'empire de la volonté.

On peut donc éviter jusqu'à un certain point, et sur-tout par l'empire de l'habitude, l'influence des passions dont le développement tumultueux est une suite de l'état social dégénéré; mais la douleur que nous cause la perte d'un ami, d'un objet chéri, est, en quelque sorte, indépendante de la volonté: l'amitié étoit un besoin pour nous, et les regrets en sont le résultat inévitable.

L'incertitude que nous éprouvons dans certaines circonstances de la vie, lorsque les sens ou l'imagination exaltée de l'homme le portent vers un but dont l'éloignent le jugement et la réflexion, *ces deux volontés opposées de saint Augustin*, l'*homo*

duplex de *Buffon*, enfin cette distinction de l'*homme des passions* et de l'*homme de la raison*, admise par les philosophes, semblent nous prouver que la volonté peut se trouver aux prises avec nos passions, et que suivant le résultat de cette lutte intérieure, la raison peut être vaincue, ou bien rester victorieuse et commander aux passions, ou enfin leur imprimer d'heureuses diversions.

« L'ame est condamnée à se prêter aux besoins du » corps, mais non pour en être l'esclave : elle re» vendique continuellement ses droits, et jamais la » partie de nous-mêmes qui, selon l'expression de » Cicéron, nous met en rapport avec les dieux, ne » peut être soumise à la partie qui nous ravale à » la condition des brutes, sans que tout l'ordre so» cial n'en soit renversé, et qu'il n'en naisse les plus » grands malheurs ». MABLY.

C'est dans les poètes de l'antiquité que nous trouvons les premiers principes de médecine morale.

Ovide, pour guérir d'un amour malheureux, conseille de former de nouveaux liens.

. . . . binas habeatis amicas,
Alterius vires subtrahit alter amor.

On trouve dans les Tusculanes de Cicéron, un conseil analogue.

Etiam novo quodam amore, veterum amorem tanquam clavo clavum ejiciendum.

Tusc. CICERO.

Parmi les affections morales qui peuvent déterminer l'hypocondrie, on doit donc placer un amour malheureux ; c'est sur-tout dans la jeunesse et dans l'âge adulte, époque de la plus grande fréquence de l'hypocondrie, que prédomine ce sentiment impérieux ; c'est alors que cette passion est au *summum* de son énergie.

In nos tota ruens Venus cyprum deseruit.

Ce n'est plus le même sentiment qui dirige Ovide dans les conseils qu'il donne dans le passage suivant, pour détourner d'un amour contrarié.

Exige quod cantet, si quæ est sine voce puella,
Non didicit chordas tangere, posce lyram :
Turgida si plena est si fusca nigra vocetur
Et poterit dici rustica si quâ proba est.

Outre l'inconvenance de ce moyen, l'odieux qu'il comporte le fera toujours rejeter. L'homme passionné ne s'arrête point à ces défauts ou imperfections révélés à dessein ; son imagination ardente embrasse dans l'objet de toutes ses affections, les avantages qui alimentent le feu dont il est dévoré ; il ne voit point en lui la perfection absolue, mais la perfection relative.

Telle seroit l'impression que produiroit dans beaucoup de circonstances, sur une imagination exaltée, le conseil donné par *Ovide ;* mais il faut avouer qu'en écartant ce qu'il offre de véritablement odieux

et de contraire aux convenances sociales, ce moyen peut être avantageux dans quelques cas, et même le seul susceptible d'opérer une guérison morale et physique. Etayons par des faits, cette opinion qui pourroit paroître hasardée.

Un jeune homme, au printemps de l'âge, doué d'une santé robuste, d'un physique prévenant et d'un extérieur plein de noblesse, d'une moralité douce et d'une imagination vive et brillante, quitte la province, et vient suivre à Paris le cours de ses études. Il se propose de sacrifier au complément de son éducation, deux années, espérant recevoir pour prix de ses travaux, la main d'une jeune personne qu'il aime et dont il est aimé. Après dix-huit mois d'un travail opiniâtre auquel l'encourageoit l'espoir de posséder un jour sa jeune amie, toute correspondance est interrompue : dès-lors inquiétudes vagues, perplexités affreuses, et chaque jour renaissantes. Bientôt il reçoit une lettre de cette jeune personne, qui lui apprend qu'elle a cédé aux convenances et aux desirs de ses parens, et qu'elle ne peut s'unir à lui.

Dans l'instant, douleur profonde et vivement sentie; exaltation de toutes ses facultés morales, suivie d'un état de stupeur et d'un abattement extrême, constriction violente et douloureuse vers l'épigastre, respiration insensible, soupirs profonds, séparés par de longs intervalles.

Le médecin ne peut se procurer aucun renseignement ; il le trouve plongé dans une consternation effrayante et observant un morne silence. A la seconde entrevue il s'efforce en vain d'émouvoir l'imagination concentrée du malade , qui cependant arrache de son sein la lettre fatale.

Pendant trois jours , même affection morale et même trouble physique , refus des boissons et de toute nourriture , ce qui faisoit craindre le dépérissement, et même une mort imminente.

Ce médecin se concerte alors avec un de ses collègues , sur les moyens moraux les plus convenables ; on ne pouvoit favoriser son inclination , il falloit donc l'en détourner. Ils se réunissent , provoquent la confiance de ce jeune homme par les témoignages de l'intérêt le plus sincère, et se concilient son affection ; bientôt le voile est déchiré, et tous les secrets d'un cœur ulcéré leur sont exposés avec candeur et effusion; le malade semble éprouver du soulagement : on vient alors au dénigrement de l'objet aimé , mais sa douleur s'exaspère , son imagination s'exalte, et il se retrace avec ravissement les traits et la perfection morale de sa déité ; sa perte lui semble irréparable : de-là le désespoir le plus atterrant. Ils conviennent alors de ses justes regrets , et semblent partager sa douleur ; mais ils ne peuvent concevoir comment cette jeune personne, avec les qualités morales les plus estimables,

s'est déterminée aussi légèrement à abandonner son ami.

Cette objection présentée sous diverses formes, fait sensation sur l'esprit du malade, et amortit sa passion dominante; dès-lors il ne s'agit plus que de seconder l'impulsion déjà communiquée par d'heureuses diversions; on le promène de distractions en distractions, et au milieu d'un repas, dans l'expansion d'une joie commune, et la réunion de quelques amis, on lui fait écrire une lettre de reproches et de rupture.

Il se trouve ainsi enchaîné, et la raison reprend bientôt complètement son empire.

On ne sauroit donc apporter trop d'attention et de soins pour découvrir la cause réelle et morale de ces affections, pour mieux abonder dans le sens des malades, et pour se mettre au ton de leur ame. Il est sans doute difficile de consoler les malheureux, parce que trop souvent on oppose la raison à leur égarement, le sang-froid à leur agitation : dès-lors leur confiance s'éloigne et leur douleur se concentre davantage. Pour les rattacher à la vie, il faut les accompagner dans leurs promenades solitaires, suivre leurs penchans, partager leurs affections, ramener par degrés leur imagination sur une perspective moins rembrunie, et sur des pensées consolantes.

La conduite à tenir par le médecin dans bien des

cas, nous est tracée dans la lettre qu'*Horace* écrit à *Virgile*, pour l'exhorter à supporter avec calme la mort de *Quintilius* (1); il lui peint l'étendue de la perte qu'ils ont faite, il l'engage à s'abandonner à sa juste douleur, qui doit être sans bornes, et que la patience seule peut alléger.

> Durum : sed levius fit patientia
> Quidquid corrigere est nefas.

Horace connoissoit la sensibilité de *Virgile*, et ce langage étoit le seul que l'amitié pouvoit lui adresser.

En fouillant l'histoire des temps plus reculés, nous trouvons un beau modèle de la médecine philanthropique dans la conduite du médecin *Erasistrate*.

Appelé près d'*Antiochus*, *Erasistrate* ne s'empresse pas de combattre les accidens qu'éprouvoit ce jeune prince, mais il s'attache à en découvrir la cause, à recueillir tous les phénomènes que les sens peuvent lui fournir, et à les comparer ensemble. Bientôt l'émotion que produit sur Antiochus la présence de *Stratonice*, dissipe tous les doutes d'Erasistrate, et lui fait connoître la source véritable de la maladie.

---

(1) Horat. carmen XXI, ad Virgilium monet ut Quintilii mortem æquo animo ferat.

La main de la belle Stratonice assura le salut du jeune prince, et confirma la juste célébrité du médecin philosophe.

Les principes du traitement convenable dans ce cas, sont l'union desirée ou l'éloignement de l'objet aimé, les voyages, tous les sujets de distraction, quelquefois un nouvel amour, et l'on doit sur-tout éviter avec soin l'inaction physique et morale.

Otia si tollas, periere cupidinis arcus.

OVIDE.

En effet, l'absence des sensations et des idées, les promenades solitaires, rappellent les affections pénibles et augmentent les dangers de l'isolement, et rien de plus propre à dissiper la mélancolie ou l'hypocondrie érotique, qu'une activité continuelle : Elle est donc bien juste, cette allusion de la mythologie, qui nous représente la prétendue divinité de la chasse comme l'ennemie de l'Amour. Si elle ne prévient pas toujours les premières impressions de ce sentiment, du moins son culte est-il bien propre à en détruire l'influence fâcheuse.

Le chagrin prolongé amène l'ennui, l'aversion pour tout exercice, et même pour les travaux du cabinet; et ce sont les dangers de cette inaction physique et morale qu'une femme d'esprit a sans doute voulu peindre dans ce mot : *on meurt de bêtise.*

On doit aussi beaucoup insister sur les avantages d'une réunion d'amis. C'est, dit M. *Lecamus* (1), dans la société des femmes que l'homme perd son caractère farouche. *Cicéron*, après avoir écouté les leçons d'éloquence que lui donnoit Scévola, son maître, venoit se récréer dans la société de son épouse *Lœlia*, dont les discours, suivant l'expression de l'orateur romain, avoient la teinte la plus élégante.

Tissot donne le même conseil dans son Avis aux gens de lettres.

Quels secours peut-on espérer, dans certaines situations de la vie, contre une affection de l'ame, autres que ceux que présente la médecine morale? C'est donc dans les moyens de dissipation que nous devons puiser les principes du traitement; et c'est le conseil que nous donne un philosophe qui connoissoit bien le cœur humain.

Vouloir oublier un objet, c'est penser à lui; pour l'oublier, il faut penser à d'autres objets.

La Bruyère.

Une observation consignée dans le Mémoire d'Andry, sur la Mélancolie, nous fait connoître les avantages des moyens moraux.

---

(1) Médecine de l'esprit

Un banquier de Paris éprouve des pertes considérables; à l'affection morale succède l'hypocondrie la mieux caractérisée. Le médecin Bouvart est appelé, et bientôt il est instruit, par la femme, de la cause, que le malade lui avoit cachée. Une avance de 20,000 liv. eût mis cet homme en état de faire honneur à ses engagemens. Une heure après, Bouvart revient avec la seule recette efficace, remet à la femme la somme nécessaire. La guérison du malade suivit de près cette action généreuse.

L'on connoît l'impression que fait la musique sur certains enfans, qu'elle jette dans une espèce d'extase et de suffocation; mais l'on connoît aussi son influence heureuse dans beaucoup de maladies chroniques; les effets surprenans de la musique grecque, de la lyre du centaure Chiron, dont les heureux accords calmoient la colère d'Achille:

Puerum citharâ perfecit Achillem
Atque animos molli contudit arte feros.

Les effets non moins surprenans de la lyre de Timothée sur Alexandre, de la harpe de David sur Saül, de la voix du célèbre Carlobroschi sur les accès du maniaque Philippe v, roi d'Espagne, sont des exemples fameux, et qui suffisent pour autoriser l'emploi de ce moyen dans le traitement des maladies nerveuses.

Mais quel est le genre de musique le plus conve-

nable dans ce cas ? Il n'est pas douteux que c'est la musique guerrière, les airs dansans et ceux de nos opéra-comiques, dont on peut attendre les plus heureux succès.

Elle doit cependant être relative, ainsi que le genre d'instrument, à la susceptibilité particulière des individus, puisqu'on voit le piano augmenter, dans quelques cas, les mêmes symptômes nerveux que la musique vocale fait cesser promptement (1).

Mais convenons que les pythagoriciens ont exagéré les effets de la musique, lorsqu'ils ont dit qu'elle inspiroit l'amour des vertus, ou regardons comme probable qu'ils ont voulu en assigner seulement l'influence heureuse sur les passions.

De la part du médecin, une déférence raisonnée pour les plaintes ou même la bizarrerie des malades, sied beaucoup mieux qu'une sévérité ou une insouciance déplacée, qui semble nous interdire leur confiance, et aggrave souvent leurs peines physiques et morales. On doit aussi se prêter à leur penchant naturel, et les écouter avec patience, discourir sur leur état; les détails dans lesquels ils entrent nous découvrent souvent la cause de la maladie, nous en font mieux connoître la nature, et

---

(1) Dissertation sur l'hystérie par le citoyen Duvernoy.

nous amènent souvent à la connoissance du traitement le plus convenable.

Enfin, une musique agréable ou harmonieuse, les spectacles, les lectures amusantes, les conversations vives et enjouées, les divertissemens publics, les beautés de la nature, les chefs-d'œuvre de l'art, une société choisie, également ennemie du luxe effréné et de l'abstinence extrême des anachorètes, en un mot, tout ce qui peut donner le change aux idées tristes et dominantes des malades, et inspirer des passions douces, doit entrer dans le plan général du régime moral, dont les principes sont faciles à saisir, mais dont l'application doit être très-variée, et offre quelquefois beaucoup de difficultés.

La concision que je me suis prescrite ne me permet pas de dire, sur chaque agent moral, quelles sont les modifications nécessaires dont chaque indication est susceptible.

ARTICLE III.

Troisième base du traitement, ou emploi des médicamens.

Premier principe. — Restreindre l'usage trop général des médicamens à une application raisonnée.

Second principe. — Comme il est presque toujours possible de remonter à la source de la mala-

die, on peut établir en principe général que l'usage des médicamens est subordonné à cette connoissance préalable.

Troisième principe. — On doit également reconnoître pour règle constante, que ces moyens doivent être variés suivant la nature même de la cause, suivant la sensibilité particulière, et suivant les degrés de la maladie.

Quatrième principe. — L'objet principal du traitement consiste dans le régime physique et moral, tandis que les médicamens ne doivent être considérés que comme partie secondaire, et les nombreuses modifications dont le traitement est susceptible, ne peuvent, en aucune manière, infirmer ce principe général.

Passons maintenant aux cas particuliers.

La suppression d'une hémorragie telle que l'écoulement hémorrhoïdal ou le flux menstruel, mérite de fixer notre attention, comme cause assez fréquente de l'hypocondrie. Si elle tient à la vie sédentaire, au lieu d'en combattre l'effet, on doit s'efforcer d'arracher le malade à son inaction; mais si la suppression a été déterminée subitement par une immersion dans l'eau froide, ou par une frayeur, &c. l'application des sangsues sera, dans les deux cas, un moyen convenable, quand sur-tout les personnes chez qui la suppression a été déterminée, jouissoient antérieurement d'une forte constitution et

d'une bonne santé. Dans la suppression des règles, la saignée du pied peut également convenir; et l'usage des purgatifs drastiques et des aloétiques, qui ont souvent réussi à Stalh, et dont l'action est spécialement déterminée sur les derniers intestins, pourroit rappeler le flux hémorrhoïdal supprimé.

Observation à l'appui (1). Un homme d'un tempérament sanguin, né d'une mère hypocondriaque, éprouva des contrariétés qui déterminèrent insensiblement la suppression d'un flux hémorrhoïdal, et bientôt une hypocondrie très-prononcée. Hoffman employa ses pilules aloétiques, qui firent reparoître l'écoulement hémorrhoïdal, et l'affection hypocondriaque fut guérie.

Il est très-probable que la maladie ne résistera pas long-temps à ces moyens rationels, secondés d'un bon régime. On devra, pour consolider la guérison, recommander aux malades les précautions hygiéniques qui conviennent dans l'état même de santé partfaite.

Quand la suppression d'une hémorragie vient aggraver une hypocondrie qui existoit préalablement, on doit se diriger d'après les mêmes vues, sauf les diverses modifications et l'état plus ou moins avancé de la maladie. Mais on ne sauroit être trop

---

(1) Hoffman, observation 11e.

circonspect dans ces affections, sur l'emploi de la saignée, qui ne peut convenir que dans un très-petit nombre de cas, et seulement chez les sujets sanguins et fortement constitués, ou lorsque l'affection hypocondriaque est le résultat de l'omission d'une saignée habituelle ; et l'on peut dire qu'il est beaucoup de circonstances dans cette maladie où l'on doit suivre pour guide ce principe d'Hippocrate :

Quod interdum optima medicina sit, medicinam non agere. Hipp. de Articulis.

Gardons-nous de mériter le reproche que fit *Voltaire* à un jeune médecin, *de mettre dans un corps qu'il ne connoissoit pas, des médicamens qu'il connoissoit encore moins ;* et félicitons-nous en même temps de ce que les progrès de la chimie et de l'anatomie mettent aujourd'hui les médecins à l'abri de ce reproche.

L'hypocondrie peut reconnoître pour cause la suppression d'une diarrhée par l'usage immodéré de l'opium. On pourroit peut-être alors tenter, au moyen des laxatifs légers, le rétablissement de la diarrhée, à laquelle on opposeroit un traitement convenable, et particulièrement un régime tonique : il seroit dans ce cas, comme dans tout autre, très-dangereux d'insister trop long-temps sur l'emploi des évacuans.

Si la suppression d'un exutoire avoit produit l'hypocondrie, le premier moyen que l'on devroit employer seroit le rétablissement de cet exutoire; et si c'étoit une gonorrhée imprudemment arrêtée, une gale répercutée, on chercheroit d'abord à faire contracter au malade la première affection: un régime tonique et un nouveau genre de vie feront partie du traitement, lorsque des excès dans les plaisirs de l'amour auront déterminé l'hypocondrie.

Toutes les fois que l'épuisement sera déjà considérable, on commencera par rétablir les forces au moyen des analeptiques; s'il y a perte du sommeil, on associera l'usage des narcotiques à celui des toniques; enfin on recommandera l'exercice, dès que le malade sera en état de s'y livrer.

Pourroit-on, dans l'hypocondrie qui reconnoît pour cause la suppression d'une leucorrhée habituelle, ou l'emploi prématuré du quinquina dans une fièvre intermittente, établir un émonctoire pour déplacer la cause qui affecte les organes abdominaux dans le premier cas; et dans le second, faire usage des sucs d'herbes et des toniques, comme moyens secondaires du traitement général; ou devroit-on plutôt recourir à d'autres médicamens, ou employer exclusivement un bon régime physique? Ces causes sont heureusement très-rares, et l'on ne peut se dissimuler que la guérison ne soit alors

plus difficile que dans les maladies où la cause déterminante peut être éloignée, et le traitement indiqué d'une manière précise. L'usage des fruits de la saison, et sur-tout du raisin, l'emploi des antispasmodiques légers, sont très-propres à seconder les heureux effets du régime physique et moral.

L'on ne sauroit même trop insister sur les avantages que présente dans le traitement de l'hypocondrie, l'usage journalier d'une grande quantité de raisin, quand sur-tout on y joint l'habitude de l'exercice.

En comparant le prognostic porté par les différens praticiens, on voit ceux qui ont employé toutes les batteries de la pharmacie, porter sur l'issue de cette maladie un jugement très-fâcheux; tandis que des médecins observateurs et distingués par leur éloignement pour tout esprit de système, ont manifesté une opinion contraire. *Et licet talium hominum,* dit Baglivi, *morbi primo aspectu perniciosi et incurabiles videantur, sanari tamen solent facilè non quidem per nimiam remediorum copiam, sed aut per grata amicorum colloquia aut per honesta ruris oblectamenta et equitationes frequentes, aut tandem per vivendi normam à sagaci medico institutam.*

Je ne terminerai pas sans insister sur un conseil qui peut être souvent utile, et que je crois

sur-tout propre à prévenir le développement de la maladie.

On sait avec quelle ardeur les hommes de lettres, excités par une noble émulation, se livrent à leurs sublimes et pénibles travaux; on connoît également l'empire puissant, sur des hommes passionnés pour la gloire, de ce principe trop accrédité, qui les fait sacrifier leur constitution physique au développement de leurs facultés morales; mais peut-on comparer l'avantage d'une réputation brillante, aux suites funestes d'un travail forcé? Cependant les dangers de l'étude seront bien diminués, si, portés pour leur conservation et leur santé, ils se livrent à des travaux par fractions, c'est-à-dire, interrompus par quelques heures d'exercice, et s'ils contractent l'habitude de travailler tantôt assis, tantôt debout, et jamais immédiatement après leurs repas.

Tels sont les principes qui nous semblent les plus propres à diriger le médecin dans le traitement de cette maladie, et que nous n'avons pu exposer que très-sommairement. En rapportant ceux adoptés par la médecine de ces temps reculés, nous avons rendu justice aux praticiens dont les opinions raisonnées ont, en quelque sorte, préludé aux heureux résultats de l'observation moderne; et c'est avec regret que nous avons cru devoir énoncer, dans d'autres cas, un jugement défavorable. L'on

doit toujours éviter de laisser entrevoir une intention directe ou indirecte de critiquer; mais, lorsqu'il s'agit de la santé des hommes, souvent compromise, peut-on retenir l'expression de ses justes regrets? et n'est-on pas excusable de dire avec franchise son opinion sur des principes qui semblent erronés? ne seroit-ce pas même porter détriment aux vues sages des bons esprits, que d'affecter un silence absolu sur les premiers?

Bonis nocet qui malis pepercerit.

Convenons aussi que l'on ne doit reconnoître dans la supériorité de ses contemporains, que de nouveaux progrès ajoutés aux travaux de ceux qui les ont devancés; mais c'est principalement aux médecins modernes que l'on doit le développement des heureux résultats du régime moral; et je termine par une réflexion qui a pour but d'en faire apprécier les avantages pour celui qui sait placer, dans les moyens moraux, une confiance raisonnée.

S'il est, pour le médecin philanthrope, une compensation propre à soutenir son courage dans l'exercice pénible de son état, et à lui faire supporter, avec un sang-froid également nécessaire et douloureux, le spectacle d'une famille éplorée, c'est, dis-je, dans le succès qu'il retire souvent de la médecine morale, qu'il peut sur-tout espérer de trouver cette consolation. Combien de fois, initié dans les

secrets les plus intimes, a-t-il arrêté les effets de la discorde par le tableau vivement tracé de ses suites terribles? Combien de fois, intermédiaire entre la jeunesse et des parens indisposés ou prévenus, a-t-il rempli le rôle de conciliateur, rendu un fils à son père, à l'amour ses droits les plus sacrés? Et malheureux celui qui prétendroit arracher le bandeau, et faire voir dans de telles satisfactions des jouissances illusoires ou résultat de l'exagération!

FIN.

TABLE ANALYTIQUE.

Considérations préliminaires.

SECTION PREMIÈRE.

Esquisse historique de l'hypocondrie.

SECTION DEUXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

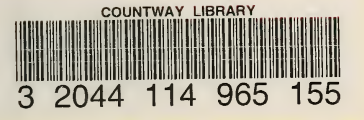
SECTION TROISIEME.

Histoire générale de l'hypocondrie.

SECTION QUATRIÈME.

Traitement de l'hypocondrie.

FIN DE LA TABLE.


COUNTWAY LIBRARY
3 2044 114 965 155

